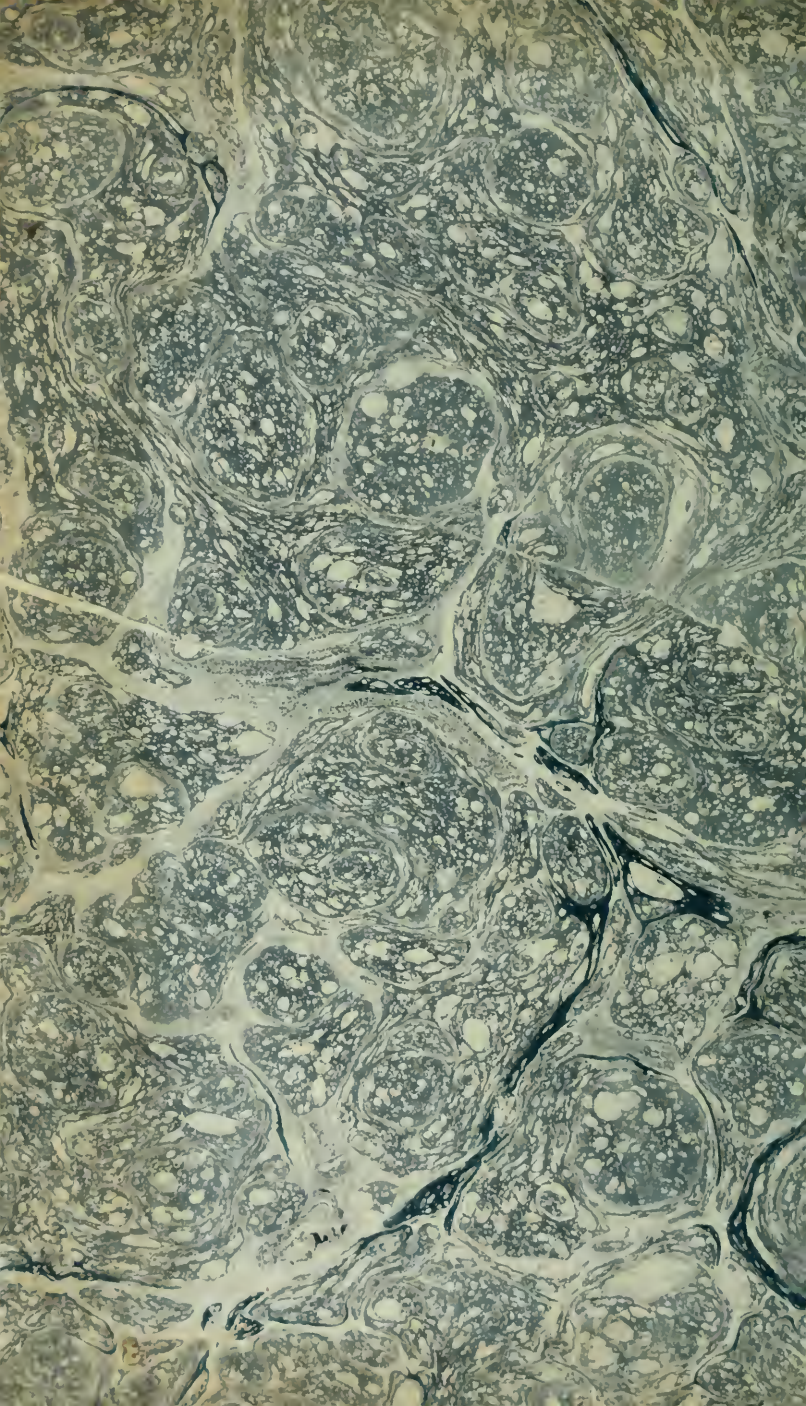
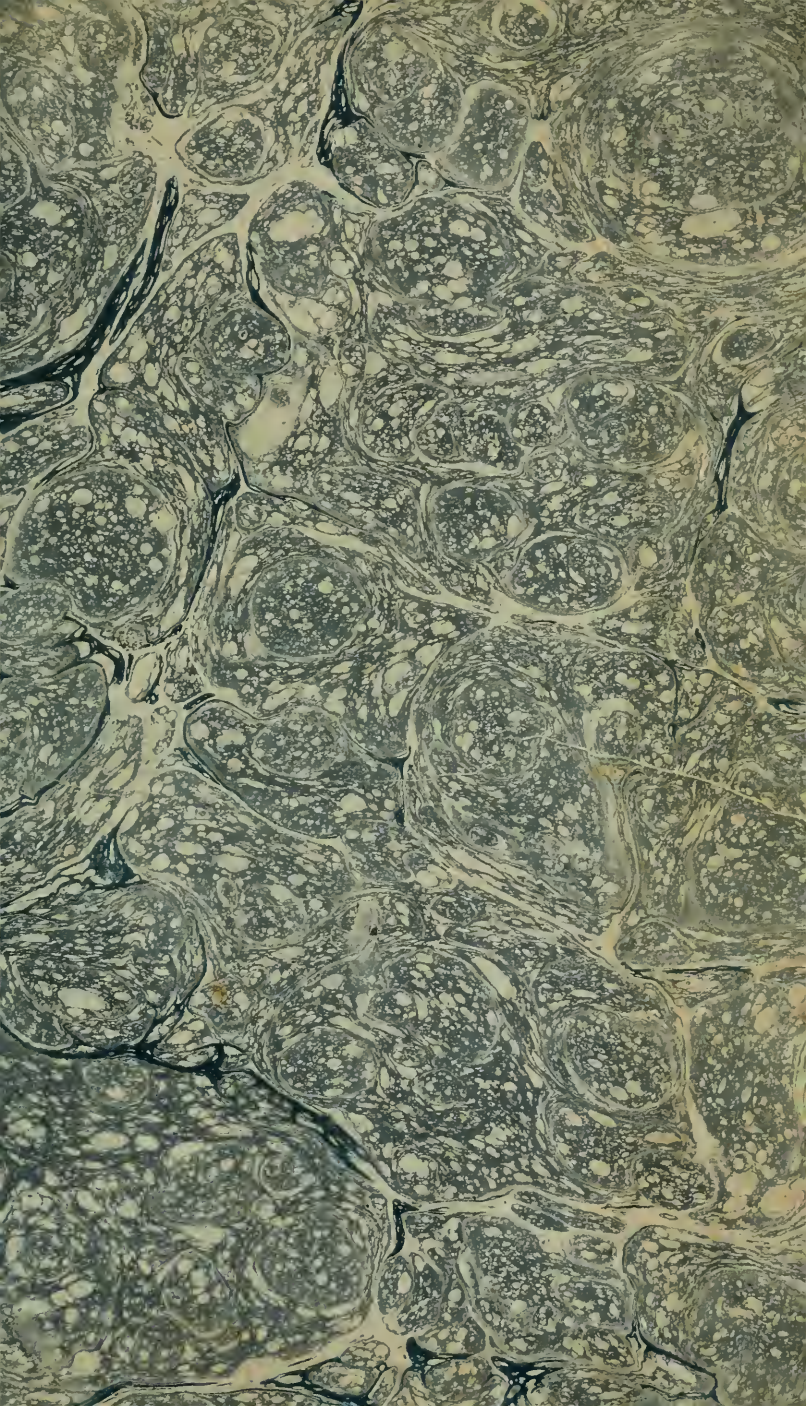
3 1761 06560837 4

BRIEF
Df
0009202





Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/souvenirsdelagr00lauv

SOUVENIRS
DE LA GRÈCE
PENDANT
LA CAMPAGNE DE 1825.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,

RUE GARENCIÈRE, N° 5.

SOUVENIRS
DE LA GRÈCE

PENDANT

LA CAMPAGNE DE 1825,

OU

MÉMOIRES
HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES

SUR IBRAHIM, SON ARMÉE, KHOURCHID, SÈVE, MARI, ET AUTRES GÉNÉRAUX DE L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE EN MORÉE,

PAR H. LAUVERGNE.

Quod vidimus testamur.

C'en est fait, le phénix a soulevé sa cendre!
Poème inédit de l'Auteur.

A PARIS,
CHEZ AVRIL DE GASTEL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, N° 35,
ET CHEZ PONTHIEU ET Cᵉ, PALAIS-ROYAL.

1826.

LIBRARY
SEP
27
1977
UNIVERSITY OF TORONTO

brief
DF
0009202

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Ces pages, écrites sous le ciel de la Grèce, et au début des évènemens de l'année 1825, n'étaient point destinées à voir le jour; des circonstances particulières en ont déterminé l'impression. Dans un moment où tous les regards sont fixés vers l'arène sur laquelle les Grecs combattent pour leur délivrance, j'ai pensé qu'un ouvrage écrit sur le

théâtre même de la guerre, serait lu avec plaisir.

Ibrahim, son armée et ses généraux, la plupart enfans de l'Europe, ont jeté l'effroi parmi les Grecs, et mis leur cause en péril. On verra, dans cet ouvrage, ce qu'on doit penser des armées turques, dont la renommée a exagéré la puissance.

Les hasards de la navigation, en me conduisant, tantôt dans l'île de Crète, où Ibrahim avait fait camper son armée en attendant la saison propice pour cingler vers la Grèce, tantôt dans la Morée même, me fournirent les moyens de tracer des tableaux qui ont, je puis

l'assurer, le mérite de la plus exacte fidélité.

Pour ajouter quelque intérêt au plan général de l'ouvrage, j'ai pensé qu'un aperçu rapide de l'état politique de la Grèce en 1825, tel que mes faibles lumières me l'ont fait envisager, serait de quelque prix aux yeux des hommes qui préfèrent la vérité sans ornement, aux pompeuses descriptions écrites dans le silence du cabinet et sur la foi des journaux de l'Anatolie.

SOUVENIRS

DE LA GRÈCE

PENDANT

LA CAMPAGNE DE 1825.

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART DE SMYRNE. — ARRIVÉE EN CRÊTE. — ASPECT GÉNÉRAL DU GOLFE DE LA SUDE ET DU CAMP DES ARABES. — DE MÉHÉMED-ALI, KHOURCHID, MARI, SÈVE. — CONSIDÉRATIONS SUR LE SERVICE MILITAIRE DE L'ARMÉE D'IBRAHIM.

Le hasard d'une longue navigation dans les mers d'Orient, m'a rendu témoin des scènes sanglantes dont le sol des premiers Hellènes est devenu le théâtre depuis la résurrection glorieuse de leurs descendans. De tous mes souvenirs, celui qui agite encore

ma pensée, va paraître aux yeux du lecteur avec le coloris de la vérité, première condition de celui qui écrit pour l'histoire. Je vais parler d'une expédition guerrière dont la renommée a grossi d'avance en Europe les prétendus résultats, et qui n'a paru gigantesque que par les circonstances qui l'accompagnaient; telle qu'une armée d'esclaves, forte de quinze mille hommes, comiquement disciplinée à l'européenne, sur laquelle l'ignorance musulmane avait fondé l'espoir de reconquérir la Grèce.

Dans le récit de ce que j'ai vu, je n'oublierai point les premiers acteurs de cette lutte malheureuse pour les deux partis; c'est à eux que cette expédition doit sa célébrité; sans M. Sève, qui, depuis son apostasie, a pris le nom de *Soliman-Bey*; sans M. Mari, ex-officier français originaire de Corse, le pacha d'Égypte n'eût point déployé un caractère prépondérant dans les décisions de la Porte,

et celle-ci n'eût trouvé dans les ressources du rebelle *Méhémed-Ali*, qu'un auxiliaire et non un potentat dont l'intervention devait à jamais replonger les raïas dans leur esclavage.

Nous partîmes de Smyrne au mois de janvier 1825; le surlendemain de notre départ nous étions en vue des montagnes élancées de la Crète; le sommet de l'Ida, confondu dans les nuages, apparut bientôt ressuscité par le soleil, qui dispersa les vapeurs qui l'entouraient. Le fameux mont Ida de la Crète, berceau de Jupiter et théâtre des fables du polithéisme, sert de reconnaissance aux navires. Le jour n'était encore qu'aux deux tiers de sa course, que nous entrions dans le port de la Sude, golfe profond, admirable et sûr; son entrée est défendue par une forteresse, ouvrage des Vénitiens; elle est assise sur une masse rocheuse, énorme et élevée, qui rappelle aux voyageurs l'aspect imposant de

Gibraltar. Une petite ville avoisine la citadelle; quand je dis ville de l'empire ottoman, je veux parler de demi-ruines habitées par une race orgueilleuse et pauvre, qui laisse dépérir l'héritage que ses ancêtres conquirent par leurs armes.

Le golfe de la Sude offrait jadis un paysage animé; je l'avais admiré dans des temps moins heureux peut-être, c'était dans le sommeil du servage des Grecs. Aujourd'hui, tout était changé : un homme puissant par ses richesses, fils d'un pacha rebelle, qui avait usurpé le vain nom de souverain d'Égypte, auquel des Européens avaient prédit les destinées d'un Soliman, avait fait camper son armée sur les bords du golfe de la Sude. La hache des Arabes avait coupé, pour les besoins de seize mille hommes, tous les arbres qui couvraient une immense plaine, de sorte que, au lieu des oliviers vigoureux qui couvraient le rideau

littoral de ce port, je ne voyais plus que les tentes grisâtres des Arabes, rehaussées par les couleurs vives de celles des chefs d'une expédition désastreuse.

Kiamil-Bey, personnage turc, qui était passager en Crète, fut loin d'être satisfait de cette pompe militaire, qui rivalisait avec tant d'avantage sur celle que le sultan avait déployée pour ressaisir la Grèce. Il pensait, au reste, en bon Mahométan, en ami sincère de son pays : puisque le pacha d'Égypte n'était, après tout, qu'un sujet, il était déshonorant pour un membre du sublime divan, de voir une armée qui pouvait, au besoin, imposer silence aux réclamations de la métropole, et créer un nouvel ordre de choses dans l'empire ottoman. Un changement, quel qu'il soit, est toujours une grande affaire pour un Turc.

Un autre motif qui inquiétait *Kiamil-Bey*,

c'était la crainte que le trop fameux Ibrahim-Pacha ne vînt à le contrarier dans l'exercice de ses fonctions; il venait en Crète pour y chercher l'argent des Kharadg, charge pénible et difficile à remplir dans de telles circonstances. La présence d'une armée, l'extermination d'un grand nombre de raïas, les terres incultes, l'insurrection des Crétois montagnards, tout s'opposait à ce que Kiamil exerçât son ministère comme l'entendait la Porte. Il fit néanmoins ce que la prudence lui inspira; ses officiers prirent les devants, ils stipulèrent en son nom dans les diverses provinces de la Crète, et lui ne s'y rendit en personne que lorsqu'il fut sûr que sa démarche devait être fructueuse. J'ai insisté sur *Kiamil-Bey*, afin de faire connaître l'opinion des Turcs de Constantinople sur le pacha d'Égypte; l'envie a sans doute une grande part dans cette prévention; néanmoins, soyons justes et convenons que la mésintelligence

doit naître nécessairement de cette supériorité de moyens en tout genre, qu'un sujet étale à la face du monde et surtout de son maître et de ses égaux.

Le lendemain, je descendis à terre, et notre chaloupe aborda précisément à un point du golfe où se trouvait réuni un groupe d'Arabes que la curiosité avait attirés. Je sais qu'ils nous saluèrent par des injures relatives à la différence de religion; pour moi, leur aspect ne m'inspira d'autre réflexion que celle qui naît de la vue d'un peuple d'esclaves, dont la physionomie offre les signes de l'idiotisme plutôt que de la barbarie. Leurs aïeux portèrent cependant le sceptre des lumières, et l'histoire nous a conservé *les Mille et Une Nuits*, qui ne sont qu'une faible partie des fruits de leur riante et féconde imagination.

Je me dirigeai vers le quartier du chef: sa

vaste tente, ornée à l'orientale, était placée au milieu de toutes les autres. Il fallait, pour y arriver, traverser un terrein infecté par les ordures des Arabes; c'était dans la froide saison; nul doute sans cela que l'imprévoyance et la malpropreté n'eussent moissonné un grand nombre d'entre eux.

Un Arabe qui nous conduisait, nous fit signe d'entrer dans une tente voisine de celle dont l'apparence était la plus belle, lorsque nous fûmes prévenus dans nos desirs par l'arrivée d'un homme vêtu à la turque, parlant le français avec un accent corse. Il nous reçut avec cordialité, nous réunit dans sa tente, fit allumer des pipes et préparer du café, usage levantin qui constitue presque à lui seul toute la politesse du pays. Cet inconnu s'appelle *Mari :* sa taille est moyenne, son teint est jaunâtre, sa physionomie annonce des passions qu'il sait dompter, ses yeux bleus

et perçans pivotent, lorsqu'il vous regarde, comme le balancier d'une montre; enfin des formes grêles et souples terminent le tableau que nous voulions en faire. Il avait, disait-il, embrassé la cause des Grecs avec chaleur, mais leur ingratitude l'avait tellement indigné contre cette nation, qu'il les avait abandonnés, et que, comme pourtant il fallait vivre, sa bonne ou mauvaise étoile l'avait conduit à Alexandrie. Il avait été capitaine d'infanterie sous Napoléon : il nous montra divers cahiers où étaient consigés les souvenirs de ses campagnes, et aujourd'hui même, quoique peu lettré, il avait commencé le récit de l'expédition du pacha d'Égypte.

Une observation que je dois faire sur ce qui précède, c'est que tous les Européens qui servent Ibrahim, rougissent de leur position, devant leurs compatriotes. Pour colorer l'apostasie, ils disent toujours que la Grèce avait d'abord

enflammé leur enthousiasme pour la cause sacrée de la religion, mais que les Grecs, vus de près, valent moins que les Arabes. Mari était instructeur de l'armée, et comme tel, ses services devaient être funestes aux Hellènes; il avait traduit, en langue turque, *l'École du Soldat.* C'était en grande partie par son secours qu'on était parvenu à donner de la précision et de l'ensemble aux évolutions militaires des Arabes. Il nous tint un singulier langage; je vais le transcrire : «Méhémed-Ali m'accorde dix mille francs de solde, ou, en d'autres termes, à-peu-près vingt mille piastres; ce traitement ne m'impose d'autre obligation que celle de discipliner une partie de l'armée à l'européenne. Je me ferai toujours un scrupule de tirer un coup de fusil contre les Chrétiens d'Orient; le pacha lui-même le sait bien; il connaît aussi mon obstination, car si j'avais voulu renoncer à la religion de mes pères, il m'aurait fait bey. M. Sève, mieux connu

sous le nom de *Soliman-Bey,* était jadis moins aimé que moi de Méhémed, et il est devenu son co-religionnaire moins par ambition que par amour pour l'argent. Je le lui ai reproché d'une manière virulente, lorsque je le voyais d'un œil différent; aujourd'hui, je garde encore moins de ménagement à son égard : il y a peu de temps que, s'appelant encore en ma présence ex-colonel français, vous ne l'avez jamais été, lui dis-je, il n'y a jamais eu les sentimens d'un renégat dans l'âme d'un colonel français. Il fut piqué au vif, s'en plaignit à Ibrahim qui en eut pitié, et qui me fit dire par mon bey d'éviter des scènes avec Soliman. Vous ne serez point étonné de la haine que je nourris pour M. Sève, quand vous saurez que je suis Corse, et tout ce qu'il a voulu me faire.

Pendant que nous instruisions les Arabes dans Alexandrie, le pacha voulut un jour s'as-

surer de leurs progrès, je les fis manœuvrer devant lui, et, l'exercice fini, il demanda à M. Sève ce qu'il en pensait : ça ne va pas comme je voudrais, répondit-il ; d'ailleurs, la chose ne peut pas aller autrement, puisque Mari n'a jamais été dans nos armées qu'un tambour-maître. Heureusement, les faits parlèrent, et le pacha voulut bien me continuer sa confiance. Voilà, Monsieur, où j'en suis avec *Soliman-Bey*. Cet homme que vous verrez bientôt est un vrai charlatan de la profession de soldat; il est abhorré de tous les chefs de l'armée; et il ne se maintient dans les bonnes grâces d'Ibrahim, que par les triomphes qu'il lui assure, et par les contes qu'il lui fait sur sa prétendue importance dans les dernières révolutions de la France. Il veut se faire passer aux yeux des étrangers pour un preux infortuné. Au reste, nous verrons bientôt cette étonnante bravoure dont il fait parade; il commande à des Arabes qui le redoutent et

le haïssent, s'il croit avoir affaire aux soldats d'Austerlitz, il se trompe; la force morale de notre armée est toute dans le fanatisme de la religion; on ne cesse de leur prêcher qu'une félicité éternelle les attend s'ils meurent en combattant les Chrétiens. Je suis persuadé qu'ils mourront sans crainte, mais leur sang sera versé en pure perte. Figurez-vous, Monsieur, qu'en venant d'Alexandrie en Crète, nous fûmes contrariés dans notre navigation par une corvette grecque qui osa nous poursuivre et nous lancer des boulets dont quelques-uns nous atteignirent et nous firent du mal. Le premier boulet qui frappa à bord de notre frégate saisit les Arabes d'un tel effroi, qu'il se mirent tous à plat ventre, et ne voulurent plus se relever aimant mieux mourir plutôt que de leur rendre la pareille.

Ici Mari termina sa sortie contre Soliman, et en attendant *Khourchid-Bey* commandant de

la portion de l'armée dont il était instructeur, il nous proposa de faire le tour du camp. Je voyais les Arabes accroupis comme des sauvages au nombre de six, autour d'un foyer creusé au centre d'une tente étroite. Je me rappelle que, me tournant du côté d'un camarade qui était avec moi, je lui dis à plusieurs reprises : croirait-on jamais que des brutes pareilles soient peut-être encore les auteurs de l'esclavage des Grecs! Cette idée gigantesque ne pouvait entrer dans ma tête; il n'y avait que le fanatisme religieux qui pouvait, selon moi, opérer ce miracle. L'aspect d'hommes mal vêtus, d'un teint olivâtre, ayant l'air malheureux et souffrant, fut tout ce qui put fixer notre attention, pendant notre promenade qui dura une heure et demie.

Khourchid Bey, l'un des trois commandans de l'armée venait de rentrer dans sa tente; on lui dit que des Français desiraient le voir, et

il y consentit sans peine. M. Mari, que je n'appellerai plus que *Békir-Aga*; nom qu'il s'est donné et sous lequel il est connu dans l'armée de Méhémed, nous présenta à Khourchid, premier général d'Ibrahim. Ce personnage est fils d'une circassienne et ne dément point son origine. C'est même à la beauté de ses traits qu'il doit son élévation; car, placé auprès de Méhémed-Pacha dès sa plus tendre enfance, il y a rempli une hideuse fonction sur laquelle nous garderons le silence. Khourchid a rendu plus tard quelques services au pacha d'Egypte; lorsque celui-ci tourna ses armes vers la Mecque, son jeune favori donna des preuves de courage : il perdit deux doigts dans une affaire; et dès-lors, il acquit des droits naturels à la reconnaissance de Méhémed. Ce général des Arabes n'entend rien à la tactique militaire; il prend néanmoins des leçons d'exercice du fusil, et c'est Békir-Aga qui est chargé de ce singulier ministère. Ses progrès ne sont point

en proportion de ses desirs. Ainsi les capitaines de son armée savaient déjà commander l'exercice, que lui était encore réduit à admirer le spectacle d'une armée qui manœuvre, sans pouvoir la commander. Békir-Aga est pour Khourchid ce que Soliman est à l'égard d'Ibrahim; il ne l'entretient jamais que des mille et un triomphes de l'armée française; lui donne l'espoir de se voir placé un jour au rang des généraux fameux de notre siècle; en un mot, ces contes de grand mère et l'école du peloton sont les seules bases sur lesquelles appuie le crédit de ces officiers de la vieille armée.

Notre visite à Khourchid se borna à un échange de politesses; et comme notre premier motif dans cette démarche était d'obtenir des chevaux pour nous rendre à la Canée, nous eûmes à peine manifesté notre desir, que quatre Arabes forts coureurs allèrent de la part du Bey choisir les plus beaux de l'armée.

Khourchid nous invita à dîner pour le surlendemain. *Békir-Aga*, qui s'était attiré les bonnes grâces du consul *Collaud*, fut de la partie; et tout le temps que dura notre cavalcade, il eut la bonté de rester auprès de moi. Nous venions à peine de passer les limites du camp, que j'aperçus une trentaine d'Arabes qui en portaient d'autres sur leur dos; je m'informai de cela, et Békir m'apprit que leurs soldats malades étaient transportés sous une tente vaste et isolée; que là, on les couvrait bien, on leur donnait de la tisane de lentille à boire, et qu'après on les confiait à leur destinée. Le service de santé de l'armée d'Ibrahim se bornait au peu de soins que je viens de noter : c'est de ce moment que je regardai comme une chose certaine, et qui serait favorable aux Hellènes, l'incurie des Mahométans. Je connaissais la température froide et humide de la Morée en hiver; les nombreux agens qui, en été, déterminent les dyssenteries mortelles et les

fièvres interminables : cette réunion de causes devait, selon moi, sévir sur une armée mal tenue, et envers laquelle on avait oublié les premiers principes de l'hygiène militaire. Il y avait pourtant deux médecins italiens au service d'Ibrahim. L'un des deux, à qui l'on prêtait quelques notions dans l'art de guérir s'appelait *Lardoni*; il avait été attaché au fameux visir de Janina. La crainte des brûlots de Canaris l'avait retenu dans l'île de Cos ; on l'attendait tous les jours et l'on commençait à désespérer de son zèle. L'autre médecin était barbier d'un village de la Corse, et ne connaissait que les merveilleuses propriétés du Jalap, dont il donnait des doses effrayantes pour éliminer, disait-il, l'humeur peccante. Ce détestable purgon avait appelé en consultation un médecin français pour juger de l'état de Khourchid-Bey: un saignée était indispensable; on lui dit de la faire vers les neuf heures du soir ; il hésita long-temps, enfin, forcé d'avouer son ignorance,

il ajouta avec un accent humilié : Ah ! monsieur, je n'ai jamais saigné de ma vie, et vous voulez que je fasse mon apprentissage sur un prince turc.

Voilà l'état du service de santé dans l'armée d'Ibrahim. Il sent la nécessité des bons médecins, malgré la fatalité dont sa religion lui fait un dogme infaillible. Je ne doute point que l'appel qu'il fait à tous les hommes sans aveu ne lui amène quelques transfuges de la Morée, quelque médecin opprobre de son art ; cependant je ne crois point qu'un homme instruit et vertueux, aille jamais s'enrôler sous ses drapeaux. L'indifférence ottomane dans ses succès, et l'humiliation dans ses revers, qui doivent être nombreux, et qu'il payera peut-être de sa vie, lui imposent le devoir de porter ailleurs les secours du noble et bel art qui guérit quelquefois, soulage souvent, et console toujours. Il est inutile de dire que la chirurgie est un objet

inconnu dans l'armée du pacha d'Égypte; on n'a pas même une seule caisse d'amputation, ni un bandage pour porter remède à une infirmité subite, telle qu'une *hémorragie*. On en a déjà parlé au pacha, qui a répondu, qu'une fois en Morée, on réglerait le tout pour le mieux. Une singulière raison que me donna Békir-Aga sur cette négligence dans ce qui concerne la conservation de l'armée, est celle-ci : « Les Arabes qui ont une jambe emportée par un boulet, aiment mieux mourir plutôt que de se soumettre à une opération. » Ce qu'il me disait était une vérité qui prenait sa source dans le malheur même de ces pauvres esclaves à qui on donnait la honteuse mission d'aller resserrer les fers de leurs égaux. Il est de fait qu'un Arabe meurt en souriant dans la seule espérance d'un monde meilleur : qui sait si cette vertu de résignation n'est pas l'arme qui deviendra fatale à l'émancipation de la Grèce.

Six mois après le débarquement de l'armée d'Ibrahim en Morée, la mortalité était effrayante. Un nommé Abro, arménien d'origine et que les turcophiles décorent du nom de ministre de Méhémed, écrivait ainsi à ses correspondans d'Europe: «Dans les enrôlemens que vous ferez, n'oubliez point les médecins et les chirurgiens; payez-les bien; c'est la seule chose aujourd'hui qui nous manque. »

Je demandai à Békir-Aga quelle était la solde des soldats d'Ibrahim. Voici sa réponse : « Un Arabe, quel qu'il soit, est l'esclave du pacha; comme tel, sa vie ne lui appartient plus; il doit même de la reconnaissance à celui qui la lui conserve, et qui veut bien l'admettre à son service. Ainsi un soldat arabe n'a point de solde, et tous les avantages qu'il retire de son métier se bornent à une ocque de farine, c'est-à-dire à peu près un kilogramme, avec laquelle il pétrit son pain, et à une demi-ocque de

légumes par repas; avec cela il se croit le plus heureux de la terre, parce que s'il compare sa position présente avec le sort qu'il a en Égypte, la différence est toute à l'avantage de celui qui vit au camp. Le pacha doit l'habiller une fois tous les deux ans. Son costume se compose d'une culotte et d'une casaque de drap rouge grossier et mal teint, d'une capote à capuchon, et d'une paire de souliers tous les six mois. Ces divers objets d'habillement nous arrivent d'Europe, mal conditionnés et de mauvaise qualité; de sorte qu'il ne faut pas être étonné, si nos hommes sont la plupart presque nus. Nous attendons par la voie de Marseille vingt mille costumes, et surtout des capotes qui garantissent un peu mieux du froid.

Il est de fait que les pauvres Arabes que nous rencontrions chargés du bois des oliviers de la Crète, grelottaient de froid, et m'inspiraient un sentiment de commisération.

N'est-il pas à craindre, dis-je alors à Békir-Aga, que ces hommes ne se révoltent ou ne servent point la cause d'Ibrahim avec tout l'enthousiasme nécessaire pour vaincre. — Tout a été prévu, me répondit-il; les imans ou chefs de la prière sont choisis parmi les Arabes mahométans, et ceux qui, parmi ces derniers, se distinguent sur tous les autres par des connaissances ou par un caractère supérieur, sont nommés capitaines des compagnies. Nous avons des Arabes qui ont, dans l'armée, un grade correspondant à celui de lieutenant-colonel. Quelle que soit néanmoins l'élévation d'un esclave combattant, il n'en est pas moins soumis à cette discipline dégradante inventée par Méhémed, et dont le but est de leur rappeler l'humiliation de leur état; ainsi le bâton est le terrible argument du pacha, pour maintenir la tranquillité et l'ordre. Si un Arabe, décoré du titre de capitaine, vient à manquer au plus simple de ses devoirs, il reçoit quarante

coups de bâton ; il n'y a d'autre différence dans les punitions entre le soldat et le chef, qu'en ce que le dernier reçoit la bastonnade de la main du bey ou colonel : la dégradation morale est telle chez les Arabes, que l'insigne faveur d'être battu par son chef, les console des douleurs du châtiment. Nous avons plusieurs fois tenté de changer les ordres d'Ibrahim à cet égard ; nous n'avons pu y parvenir. Soliman lui a représenté que l'usage du bâton n'était pas le moyen d'arriver à une discipline européenne : il avait obtenu une sorte de sursis, comme pour faire une expérience ; mais les résultats ont été négatifs : les Arabes envers qui l'on appliquait les peines de nos codes militaires, n'entendirent point le langage de l'honneur ; ils retombèrent dans les mêmes fautes, commirent même des délits, et l'on ne parvint à mettre un terme à leurs écarts, qu'en remettant en vigueur l'usage du bâton.

Je dirai ici par anticipation qu'au camp de

Navarin, un capitaine fut accusé d'avoir insulté un lieutenant-colonel arabe, M. Sève fit rassembler son régiment, et, en ma présence, il donna cinquante coups de bâton au malheureux officier.

Nous en étions là de notre conversation, lorsque la vue de champs dévastés, de maisons écroulées, fixa mon attention. Ce lieu semblait être marqué par quelque action guerrière. J'appris avec douleur qu'une bataille s'était livrée, dans cette plaine, entre les Turcs et les Grecs. Ces derniers avaient à leur tête l'infortuné Balestre, jeune officier français dévoué à la cause des Hellènes, et qui périt plus tard victime de son dévoûment. Le vainqueur avait emporté sa tête comme un trophée de sa victoire: il devait la montrer à Constantinople, pour en obtenir le bachi ou présent de la part du Grand Seigneur; mais avant, il crut devoir augmenter son gain, en allant l'offrir au ca-

pitan-pacha, mouillé devant Scio. Il se trouvait sur le vaisseau incendié par Canaris; et, quelques jours après, la tête de Balestre était confondue sur le rivage avec les cadavres des musulmans. Nous donnâmes quelques regrets à sa mémoire, et Békir-Aga, qui conservait encore quelque sentiment humain, ne put s'empêcher de dire que, si la Grèce comptait trois mille défenseurs comme Balestre, il se ferait une gloire de se mettre du nombre.

Nous arrivâmes à la Canée chez le consul de France, vieillard vénérable et souffrant, qui demanda à *Békir-Aga* la grâce de parler pour lui à Ibrahim, afin qu'il donnât l'ordre aux Turcs d'évacuer sa maison de campagne. Croira-t-on qu'un homme revêtu de l'autorité consulaire, eût besoin de supplier un serviteur du pacha, pour obtenir ce que, par les droits de sa charge, il peut faire rendre à un Français dépouillé. Békir fit les démarches né-

cessaires, et n'obtint rien. D'ailleurs, il suffisait qu'un ordre émanât d'un chef des Arabes, pour que les Turcs refusassent d'obéir. Je l'ai déjà dit: la haine qui les anime deviendra funeste à la cause de Mahomet. Le pacha d'Egypte qui joue le premier rôle dans la guerre du Péloponèse, est détesté de la Sublime-Porte: il le sait; et c'est pour affermir son trône d'Egypte, qu'il n'a rien épargné pour placer son fils sur le trône de la Morée, afin d'avoir entre Alexandrie et Constantinople un boulevard assuré. Nous traiterons plus tard cette question. Voici dans quel état se trouvait la Crète, au commencement de 1825.

L'armée d'Ibrahim se trouvait campée à la Sude, à trois lieues de la Canée. Ses vues entièrement tournées vers le Péloponèse, il attendait des circonstances favorables, pour déployer ses voiles et cingler vers Modon. Trois ou quatre mille Turcs occupaient les plaines

et tenaient en respect les Sphatiotes ou Crétois montagnards, qui étaient confinés dans leur retraite aérienne, et que la présence d'Ibrahim intimidait. Les deux armées n'avaient rien de commun, et les chefs ne se voyaient point. Les Turcs de Constantinople voyaient avec peine que le pacha d'Egypte déployât des forces qui promettaient de beaux résultats; qu'ensuite leur nouveau système de guerre fût l'œuvre des *chiens* d'Européens, qu'il comblait de ses dons. Je sais de bonne part que ces messieurs, et particulièrement Soliman-Bey, avaient été prévenus de se méfier des Turcs de la Canée, et que leur vie était exposée loin du camp des Arabes. Leur méfiance était toujours en action : ils ne passaient point auprès d'un Turc à mine sinistre, qu'ils ne le fixassent avec inquiétude jusqu'à ce qu'il se fût éloigné.

Ainsi la Crète aux cent villes, comme on l'appelait aux siècles héroïques, était loin

d'être pacifiée; le raïas de la plaine tremblant sous le couteau des Turcs, gagnait les montagnes, et venait réchauffer son courage au sein des intrépides Sphatiotes, dont les mœurs sont à-peu-près celles des Palicars de *Maina*, seule postérité des Laconiens. Les Sphatiotes habitent les escarpemens des montagnes élancées de la Crète: pour les en chasser, il faut traverser de véritables Thermopyles, chose impossible aux Turcs, et à laquelle ils ne s'exposeront jamais. Les habitans de Sphattia n'attendent que le départ des Arabes, pour recommencer les hostilités, et se répandre dans les plaines. Je suis convaincu qu'après la Morée, l'île de Crète sera le théâtre de grandes catastrophes. Ils ont un chant de guerre qui date des temps héroïques de la Grèce, mais dont la poésie est un peu dénaturée par leur idiome sauvage. Ce chant de guerre est l'effroi des musulmans : si c'était ici le moment de le faire, j'en donnerais une traduction. Ce qui

donne aux Sphatiotes la garantie de leur indépendance, c'est la certitude de ne jamais manquer de vivres. Ils occupent des plateaux vastes et élevés qu'ils labourent toujours, et sur lesquels germent des moissons superbes; leurs troupeaux paissent en sûreté à des hauteurs inaccessibles ; de sorte que, tranquilles sur leur nourriture, ils se livrent à une active vigilance. J'ai vu l'un de ces plateaux de la Crète; il était inculte et abandonné. C'est le hasard qui m'y conduisit. Je faisais une excursion sur les montagnes qui bordent le camp d'Ibrahim; surpris par des Arabes qui m'accablèrent d'injures, en faisant mine d'ajuster leurs fusils sur moi, je crus prudent de m'éloigner de ces sauvages. J'étais fatigué de ma course, lorsque je rencontrai un jeune chevrier grec, à qui je demandai du lait: il ne m'entendit point; je lui montrai des chèvres qui paissaient, et il me fit signe de le suivre. Je gravis avec lui, pendant une heure, sur une montagne

escarpée. Je me repentais déjà de ma démarche; qu'on juge de mon ravissement, lorsque je me trouvai sur une plaine qui dominait un pays plat, et surtout quand j'y rencontrai des ruines éparses qui indiquaient le tombeau d'une cité remarquable. Mon jeune guide me donna à boire : il m'apprit qu'il était Sphatiote, me montra du doigt la montagne habitée par son père, qui ressemblait, disait-il, à celle que nous touchions. Il était esclave d'un Turc féroce qui devait le bâtonner, s'il venait à apprendre qu'il avait gravi la montagne d'où il découvre le lieu de sa naissance. Ces ruines vraiment pittoresques et, je crois, inconnues des voyageurs, gisent sur un plateau des montagnes du golfe de la Sude, vis-à-vis la forteresse qui défend l'entrée du port. En débarquant à ce qu'on appelle l'Aiguade du golfe, on se trouve dans une direction certaine, pour y arriver après une heure et demie de marche.

L'aspect géologique de la Crète me confirma dans cette prédiction touchant le sort futur de la Grèce : la Morée peut retomber dans l'esclavage, mais la liberté sera toujours sur les montagnes. Revenons à Ibrahim-Pacha. Quand je fus sûr de mes progrès dans la confiance de *Békir-Aga*, je m'informai des motifs qui retenaient le fils de Méhémed loin de son armée; j'appris qu'Ibrahim était avec trois frégates dans l'un des ports de l'Asie mineure, qu'il attendait un temps favorable pour se rendre à la Sude; ce n'était-là qu'une réponse évasive, Ibrahim tremblait à l'idée d'un brûlot, et ensuite il n'avait plus à son service M. Guirand ex-officier de la marine, homme expérimenté dans son métier et dont le pacha regrettait le départ. On s'apercevra de plus en plus de la fatale influence qu'ont eue sur les affaires de la Grèce, les officiers sortis de nos armées. Sans eux, l'affranchissement de la Grèce ne serait point un problème. J'appris encore ce

jour-là un grand secret dont Soliman-Bey me donna plus tard une entière connaissance. Le pacha d'Égypte qui avec son épée avait conquis son royaume, n'était point un turc ordinaire; et, ce qui en donnait une preuve effrayante, c'était le système de gouvernement qu'il avait conçu. Qu'on parcoure l'histoire de tous les despotes, nul n'a mieux raffiné la tyrannie pour s'assurer la tranquillité au-dedans et la puissance au-dehors; il est à-la-fois souverain, chef de religion, et premier commerçant de l'univers. Ce dernier titre dérive du pouvoir inique qu'il a usurpé sur ses sujets. Les immenses trésors qu'il recueille de son commerce, servent à entretenir une armée, à construire des fortifications, à s'entourer de tous les hommes instruits qui voudront servir sa fortune et faire de l'Égypte, le berceau d'une civilisation naissante. Tous les sujets de son royaume ne sont maîtres de leur industrie que jusqu'au moment de la perfection des pro-

duits; ils peuvent manufacturer, planter, etc. Lorsque les résultats sont évidens, ils doivent en informer le pacha qui les achète au prix qu'il veut bien y mettre. Ainsi l'Égypte est une immense ferme dont Méhémed-Ali est le chef. La femme du raïas qui tricote sa robe, est obligée de la vendre à son maître; veut-elle se vêtir, elle va dans les magasins acheter à un prix arbitraire, le tissu qu'elle a fabriqué de ses mains.

Comme chef de la prière, Méhémed-Ali n'est point un intolérant comme on pourrait l'entendre; sa croyance est très relâchée; il boit du vin, et plaisante quelquefois sur des matières qui feraient horreur à un bon musulman. Sa manière de raisonner sent l'athéisme; et je relaterai ailleurs les paroles qu'il adressa à M. Sève pour l'engager à embrasser l'islamisme. La déférence qu'il porte à tous les hommes instruits et aux belles inventions des

sociétés policées prouve évidemment que les maximes du Koran ne sont point, dans toute leur pureté, l'objet de ses croyances. En effet, puisque Mahomet a dit que toutes les sciences sont dans le Koran, celui qui emprunte quelque chose aux vanités de la civilisation, cesse d'être en harmonie avec les préceptes de l'Islamisme : mais le pacha d'Égypte exige que la religion soit honorée dans son royaume, et que la conduite tracée par son divin prophète, soit rigoureusement suivie par tous les Arabes. Il a entouré ses imans de tout ce qui peut rehausser l'éclat de leur ministère. La chose était naturelle; et puisqu'il voulait faire de sa religion un frein pour des esclaves, il devait songer avant tout à rendre redoutables ceux qui sont destinés à la faire observer. J'ai vu Soliman-Bey assistant avec une ferveur angélique à la prière que l'iman chantait devant sa tente, je l'ai vu fixant des regards sinistres sur les Arabes qui oubliaient l'humble attitude qu'ils

doivent garder en ce moment. Ce que je viens de dire constitue en grand la politique de Méhémed-Ali. Cette barbarie raisonnée qu'il exerce sur ses raïas n'est peut-être pas dans son cœur; et, j'ose le croire, il n'est même pas insensible au charme qui naît de la culture des beaux-arts. Son intention après la conquête de la Grèce, est, dit-il, de créer une vaste école où il comblera de ses faveurs les artistes européens qui viendront agrandir leur imagination à l'aspect des chefs-d'œuvre de l'antiquité que l'Égypte renferme et dont il veut faire un musée. Nous reviendrons au pacha d'Égypte lorsque la succession des détails nous aura conduit à parler de M. Sève, qui, à raison de son apostasie connaît encore mieux les vues politiques de Méhémed et d'Ibrahim.

Mon séjour à la Canée ne fut marqué par aucun évènement remarquable. Je vis avec douleur que tous les négocians européens

avaient abandonné cette ville livrée à l'anarchie et dont le commerce était tout-à-fait ruiné depuis la guerre, et surtout depuis que les forêts d'oliviers étaient devenues la proie des Arabes. La Canée, ville vénitienne, bien fortifiée tombe en ruine, le stupide pacha qui gouverne, laisse démolir par les vagues le mur épais qui ferme la darse, de sorte que dans quelque temps il n'y aura plus d'abri pour les bâtimens du commerce.

Au jour marqué par l'invitation de Khourchid-Bey, nous nous rendîmes au camp avec Békir-Aga. Durant le voyage, la conversation ne roula que sur Khourchid; j'étais curieux de connaître l'homme qui occupait le second rang de l'armée. Voici, en substance, le langage de mon compagnon de route. Khourchid est brave à la façon des sauvages; il court au milieu des dangers avec imprudence, parce qu'il ne sait point apprécier les chances d'un

engagement. Cela est si vrai que la manière dont nous faisons la guerre l'effraie et lui fait oublier sa bravoure naturelle. Je veux me distinguer en Morée, disait-il naguère; hé bien, lui répondis-je, rien de plus facile, il faut affronter l'ennemi et marcher droit à lui contre le feu de la mousquetérie ; un guerrier ne doit jamais baisser la tête devant une balle. Cela est fort beau, reprit Khourchid, mais si une balle m'atteint, elle me tue, et alors.... Voilà les hommes qui vont conquérir la Grèce; c'est avec de pareils sentimens sur l'héroïsme qu'on marche contre un peuple soulevé, et dont le désespoir doit centupler les forces. Je ne pus m'empêcher de dire à *Békir-Aga* que, sans les officiers européens qui servent la cause d'Ibrahim, je prédirais une destinée fatale à toutes les troupes de Méhémed. Il sourit avec malice en ajoutant : Cela est vrai, la cause des Grecs est sublime; mais ils sont pauvres comme moi,

et dix mille francs aux yeux de celui qui n'a rien ne sont pas à dédaigner.

Enfin me voilà l'hôte de Khourchid-Bey ; je n'avais accepté son dîner que dans la seule intention de m'assurer par moi-même de tout ce que les Français renégats confiaient peut-être à ma crédulité. Je ne mangeai point ; je sortais d'ailleurs de déjeûner avec le consul de France à la Canée. On servit à-peu-près vingt plats de pâtisseries turques, que je touchais avec ma langue et que je renvoyais. Khourchid ne buvait point de vin, parce que Mahomet le défend ; en revanche, il prenait de fréquentes rasades de rhum ou d'eau-de-vie, qui, par leur couleur blanche, diffèrent selon eux tout-à-fait de la boisson défendue, qui est naturellement rouge. On but, à la fin du dîner, à la santé du roi de France, à celle de Méhémed, d'Ibrahim, qu'un Italien renégat appela la fleur des paladins. On allait

inventer de nouveaux toasts, lorsque le roulement des tambours annonça le spectacle que Khourchid nous réservait. *Békir-Aga*, comme instructeur de l'armée, était gonflé de vanité; selon lui, c'était un triomphe pour son amour-propre, que d'étaler aux yeux des Européens, les connaissances militaires que son génie avait propagées au sein d'une peuplade demi-sauvage. Khourchid nous fit monter sur un tertre, et tandis que deux régimens manœuvraient, nous fumions la pipe en silence. J'avoue que l'ordre, la précision et la rapidité des évolutions m'arrachèrent des larmes de dépit : chose étonnante, ces barbares, dont naguères je plaignais la nudité et la misère, avaient, dans les rangs, une attitude fière qui les faisait paraître différens de la veille. Pour completter le savoir-faire des Arabes, on les fit défiler devant nous par compagnie, et soixante tambours battirent une marche qui fut composée en l'honneur de la mémo-

rable bataille d'Austerlitz; on eût dit que le cœur des Arabes était ému par le souvenir que cette marche rappelait. Khourchid lui-même fut ravi des progrès de l'armée, et s'adressant à moi, il me montra Békir-Aga, en me disant: nous devons tout cela à un enfant de la France. On doit faire attention à la conduite des chefs musulmans à l'égard des officiers instructeurs de l'armée; ils les ménagent, les flattent, les caressent même; telle est, au reste, la volonté d'Ibrahim. Khourchid est bien loin d'être un homme aimable, quoique sa figure exprime des passions bénévoles et tendres; cependant, toutes les fois qu'en ma présence il a donné son avis sur quelque chose de relatif à l'art militaire, il n'a cessé de prononcer le mot *France* avec vénération, et de dire quelques mots gracieux aux Français présens.

Nous étions à peine rentrés dans la tente,

que le drapeau de Méhémed fut conduit avec pompe chez le Bey. Je m'aperçus encore de l'enthousiasme que les chefs, conseillés par les Européens, cherchent à inspirer aux Arabes pour l'étendard sous lequel ils servent: Cet étendard est pour l'armée navale pareil à celui du sultan; celui de la milice présente en outre l'image d'un glaive, emblême de la guerre, à la suite de laquelle le satrape de l'Egypte s'est déclaré souverain de cette contrée.

Quelques jours après notre arrivée en Crète, Ibrahim-Pacha vint avec sa flotte mouiller dans le port de la Sude. Cinq frégates, trois bricks, divers petits bâtimens de guerre composaient son escorte; les jours suivans, nous vîmes arriver un grand nombre de bâtimens de commerce sous pavillon autrichien, qui étaient chargés pour le compte du pacha d'Egypte. Ce sont les ports de l'Adriatique qui fournissent à Ibrahim ces bâtimens de transport, qui, sous un pa-

villon étranger, ont bravé les forces navales des Hellènes, et sont venus avec sécurité dans les ports de Modon et de Coron verser les subsistances et les munitions de guerre du pacha. Il faut le dire à la honte d'une nation civilisée, la soif de l'or a non-seulement dénaturé chez ces marins du commerce les sentimens de justice et d'humanité, mais encore étouffé dans leur âme ce que nous appelons la religion de l'honneur. Ils ont été employés à divers messages honteux; le fils de Méhémed qui méprise les hommes les a achetés, et leur a commandé des choses dont aucune expression ne peut rendre l'inconvenance. Les Grecs appellent le pavillon de ces caboteurs, turco-autrichien. Le desir de tout voir par moi même, me conduisit à bord de la frégate amirale. J'ose dire que la malpropreté, le désordre, l'infection et les maladies sont à-peu-près tout ce qu'on peut voir dans ces citadelles flottantes; c'est énoncer une vérité commune. J'ai entendu pourtant

un voyageur s'extasier sur la bonne tenue de ces bâtimens de guerre, et cela parce qu'il avait encore sous les yeux la chambre d'Ibrahim, pour lequel on avait déployé tout le luxe de l'Orient.

Ceux qui sont étonnés que les frêles navires des Hellènes bravent impunément les forces navales du sultan, reviendront de leur erreur lorsqu'ils sauront que ces frégates formidables sont montées par des hommes qui n'ont aucune tactique navale, qui ne pointent jamais leurs canons, et qui le plus souvent ne jugent de son effet que par la violence du bruit.

La renommée qui a précédé Ibrahim dans le Péloponèse, a effrayé les marins grecs et les a tenus en réserve. Si la flotte d'Egypte avait été celle de Constantinople, elle eût été exterminée dès son apparition dans la mer d'Ionie. Je tiens de Soliman-Bey que des bricks grecs ont osé s'approcher de la frégate d'Ibrahim, et qu'il n'a manqué aux capitaines

hydriotes qui les commandaient que l'audace de Canaris, pour terminer en un jour la fameuse expédition du Péloponèse.

Les frégates récemment arrivées débarquèrent leurs troupes et les chevaux; pour Ibrahim-Pacha, je ne le vis point alors, il ne vint jamais à la Canée, et demeura constamment sur son navire. Ce fut le lendemain de cet évènement, que M. Sève vint chez le consul Collaud; je revenais de faire une course sur les montagnes, je ne fus pas peu surpris à mon retour de me trouver avec un homme, dont la renommée causait l'effroi de tous les Hellènes. Je l'ai déjà dit, les officiers qui servent les Turcs ou les Grecs ne sont à leur aise, devant les étrangers, que lorsqu'ils leur ont fait le récit de leurs aventures. M. Sève, plus que tout autre, aime à s'épancher. Le souvenir de son apostasie le tourmente; il semble qu'en publiant les motifs qui l'ont poussé à cette

odieuse abnégation, il calme les remords qui le déchirent.

M. Sève est d'une stature au-dessus de la moyenne; sa tête est grosse, sa figure large, des yeux bleus et perçans; il porte d'énormes moustaches, qu'il relève sans cesse; la petite vérole l'a défiguré, néanmoins l'ensemble de sa physionomie attire le respect et commande l'obéissance. Il parle très bien le français, ne manque point de cette érudition superficielle nécessaire dans le monde; seulement le ton et les manières d'un grenadier ne le quittent jamais. Il a, on peut le dire, un langage qui lui appartient; le beau, le sacré, l'indécent, l'abominable, trouvent toujours place dans ses discours, et cette façon de parler ne l'abandonnerait point dans la société la plus polie.

Nous ne fûmes pas long-temps sur le chapitre des politesses; M. Sève franchit de suite

la distance, et en moins de deux heures nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde.

Voici, en moins de mots possible, l'histoire de la vie de M. Sève, jusqu'au jour ou je fis sa connaissance. C'est ainsi qu'il me l'a racontée.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE SOLIMAN-BEY.

Je suis, dit-il, fils d'un meunier de la ville de Lyon; à l'âge de dix-huit ans, voyant que mon père gagnait à peine de quoi se nourrir, je partis de mon pays et je vins m'engager comme soldat, dans le deuxième régiment d'artillerie de la marine, en garnison à Toulon. J'avais choisi ce corps militaire sans le connaître; aussi quand je m'aperçus de la perspective que j'avais devant moi, je me repentis de mon étourderie. Je devais être long-temps

soldat, car vous saurez que mes amis qui ont persisté dans cette arme, sont à peine aujourd'hui lieutenans ou capitaines après dix-huit ans de service. On venait de me nommer fourrier, lorsqu'un beau jour je désertai et pris le chemin de l'Italie; là je cherchai à intéresser un général qui connaissait divers membres de ma famille; il m'enrôla dans la ligne et fit casser l'arrêt de désertion lancé contre moi. Malgré quelques injustices dont je fus la victime, on pensa quelquefois à mon avancement, et lors de la chute de Napoléon, j'étais chef d'escadron, décoré de plusieurs ordres. La demi-solde fut mon partage; je vins à Paris promener ma misère et demander de l'emploi. J'étais réellement dans l'embarras; accoutumé depuis quelques années à une certaine aisance, je contractai des dettes, pour suivre mon train de vie, et pour donner à mon père et à ma mère de quoi subsister. Ils vivent encore, et c'est à une pension de deux mille francs que je leur

fais, qu'ils doivent le petit bonheur dont ils jouissent.

Le hasard qui dirige parfois les évènemens de la vie, fut cause que je me trouvai, en 1815, sur le chemin de Bonaparte, lorsqu'il revint de l'île d'Elbe à Paris. Je m'enrôlai de suite sous la bannière des mécontens, et je fus dépêché en toute hâte à Toulon, pour y faire arborer le nouveau pavillon. Là, je rencontrai plusieurs camarades qui furent surpris de mon avancement, et qui me demandèrent ma protection. La cérémonie terminée je revins à Paris, où je fus nommé lieutenant-colonel, et attaché en qualité d'aide-de-camp à M. le maréchal Grouchi. Je fus témoin de la bataille de Waterloo, de la chute de l'homme extraordinaire, et des évènemens malheureux qui ont signalé cette funeste époque de nos annales. J'étais chargé d'un rôle important dans l'affaire de Ney, mais j'échouai dans mon projet.

N'ayant plus rien à attendre de la France, et menacé d'un procès criminel dont l'issue n'était point un problême, je partis de la capitale et vins m'embarquer à Marseille pour Alexandrie.

Tout mon avoir se réduisait, à mon arrivée dans l'Égypte, à un costume mesquin en drap noir et rapé, à vingt-sept francs et l'espérance. Je peignis ma misère à M** qui en parla au pacha d'Égypte; ce dernier demanda à me voir, et toute notre conversation se réduisit aux preuves que je donnai du grade auquel j'étais parvenu dans les armées françaises. Je n'ai pas besoin de vous, me dit Méhémed, mais vous êtes malheureux et je dois vous traiter comme une victime d'une grande infortune. Restez à Alexandrie, je pourvoirai à tous vos besoins. Un jour viendra peut-être, ou je pourrai à votre égard réparer l'injustice du sort. Ces belles paroles ne m'auraient fait aucune impression dans la bouche d'un courti-

san, mais je savais d'avance combien les Turcs sont sobres de promesses, et la ponctualité dont ils se piquent dans les engagemens qu'ils contractent. Le lendemain de cette entrevue j'appris que le pacha m'avait alloué vingt-quatre piastres de traitement par jour, et je reçus même un mandat pour aller chez son trésorier, recevoir un mois d'avance. Je vécus à Alexandrie dans une nullité complète. Le consul de France, homme d'un beau caractère et d'une inaltérable bonté, accueillit ma misère et me prodigua des consolations. J'en avais besoin ; on ne se rappelle point le dernier adieu qu'on a dit à la France, sans verser des larmes amères. Une circonstance que je ne dois point taire, c'est que mon nouveau protecteur possédait l'entière confiance du pacha d'Égypte; et c'est peut-être à sa généreuse recommandation que je dus plusieurs fois d'être appelé auprès de Méhémed, pour lui exposer mes besoins et pour obtenir tout ce qui pouvait améliorer le sort

de l'exilé. Depuis deux ou trois ans je m'étourdissais sur ma destinée; à part mon vieux père, j'avais oublié tout ce qui m'avait été cher au monde; il fallait enfin songer à faire quelque chose, et je demandai au chef de l'Égypte à m'utiliser pour son service. Il tarda quelque temps de me donner une réponse; enfin un jour il m'envoya chercher et me demanda vaguement si j'entendais quelque chose à l'exploitation d'une mine de houille dont il voulait tirer parti et qu'on lui disait avoir son gisement aux environs de la Mecque. Je répondis négativement, sans toutefois avouer une ignorance complète; il me frappa sur l'épaule et me dit en riant que les Européens savaient tout, et qu'il ne doutait point de mon exactitude. Ses instructions se bornèrent à me recommander une inspection sévère sur les ouvriers employés à l'exploitation; ensuite ajouta-t-il vaguement, vous surveillerez sans intention la conduite d'un certain Bey qu'il me

nomma, dont les intelligences avec les amis de la Porte lui paraissaient suspectes. Je partis comblé de ses dons et j'arrivai après quelques jours de marche au lieu de ma destination. L'affaire du charbon n'était rien par elle-même; de misérables Napolitains avaient étalé aux yeux de Méhémed, l'importance d'une pareille richesse dans son royaume, et celui-ci avait fait des dépenses qui pour le moins furent inutiles. J'écrivis donc au pacha l'erreur de nos prétendus savans, il n'en fit que rire, mais dans sa réponse, il m'intima de nouveau l'ordre de rester, pour le même motif de surveillance que vous connaissez.

Je connus alors le véritable sujet des inquiétudes du pacha: comme sujet rebelle, il avait encouru la disgrâce du sublime divan, et avait même repoussé par la force le cordon fatal que le sultan lui avait dépêché pour l'étrangler. Au milieu de tant de prospérités, il avait à redou-

ter les émissaires secrets de Constantinople, et ceux qui habitant l'Égypte par nécessité, ne demandaient pas mieux que de servir les chefs de l'empire, afin d'obtenir une existence honorable dans la capitale. Tandis que je veillais sur les intérêts de Méhémed, je m'aperçus bientôt que j'étais moi-même le but d'une conspiration odieuse; on devait m'assassiner; je payai d'audace en affrontant le danger; j'allai droit au but en forçant le bey déloyal de se battre en duel; ma menace l'effraya au point qu'il quitta de lui-même l'Égypte où il n'entrevoyait plus la possibilité d'arriver à ses fins. Cette nouvelle fit plaisir à Méhémed, il me rappela auprès de lui ou je restai quelque temps dans l'oisiveté. L'insurrection des Grecs fixa les regards de tous les souverains; le pacha d'Égypte dont les vues politiques sont tout-à-fait différentes de celles des turcs de Bysance, ne partagea point l'aveugle indignation d'un groupe de ministres ignorans, qui dans leur

délire proclamèrent l'extermination de tous les Grecs, sans s'inquiéter si une telle vengeance n'était point sans quelque danger pour ceux qui iraient l'exercer. Pendant que la Porte déployait tous ses moyens de conquête, Méhémed éloigna ses relations avec la métropole, il songea sans mot dire à assurer sa défense; ce fut dès ce moment qu'il mit à exécution un projet qu'il avait conçu depuis long-temps, celui de créer une armée et de la discipliner à l'instar de celle à qui le pacha avait jadis vu en Orient opérer de si grandes choses. Ainsi la révolte des Grecs ne fut pas comme on l'a dit, ce qui donna l'idée au souverain de l'Égypte, d'organiser une milice, puisque cette création figurait d'avance sur un plan de gouvernement qu'il me montra plus tard.

Nous eûmes un long entretien avec le pacha sur les moyens à prendre pour une entreprise aussi importante. Je commençai d'abord à for-

mer un bataillon avec les Arabes de bonne volonté; le succès répondit à mon attente, et, lorsque deux mois après, Méhémed voulut s'assurer des progrès de mes conscrits, il fut enchanté de cette nouvelle manière de combattre et me dit de lui présenter un devis des dépenses à faire pour deux régimens. Les armes et les habillemens furent en toute hâte demandés aux fournisseurs de Marseille; l'arrivée de ces effets ne tarda point, et pour la première fois de sa vie, le pacha vit le singulier spectacle de ses esclaves armés, pour assurer la tranquillité de leur maître. Mais je n'étais que l'instructeur de ces hommes, et il fallait des chefs pour les commander et maintenir cette discipline naissante. Les lois de l'Orient s'opposent à ce qu'un chrétien exerce la moindre autorité sur des musulmans, de sorte que par le fait je ne pouvais prétendre à aucun avantage. Le pacha d'Égypte m'en fit franchement l'aveu et me donna l'option entre les deux partis

suivans; il me nommait bey si je voulais renoncer à ma religion, et en cas de refus, il devait me conserver le titre de premier instructeur de son armée, titre honorable, mais qui m'interdisait tout pouvoir militaire. Je demandai du temps pour réfléchir; j'avais presque pris le parti de refuser toute faveur, lorsqu'une personne recommandable ébranla mon obstination, et son plus fort argument était celui-ci. « La France vous a repoussé; l'espoir d'y rentrer ne peut vous bercer, le roi d'Égypte vous adopte; croyez-moi, une contrée fertile pour patrie et un puissant roi pour protecteur, valent mieux que tout ce que vous abandonnez.» Quelques jours après, Méhémed me demanda si j'avais une réponse à faire, et sans rien attendre de moi, il continua en ces mots : « Je sais ce qui vous tourmente, c'est le changement de religion; si je pouvais vous en dispenser je le ferais; je ne le puis sans porter atteinte à ce que notre législateur a prédit sur

la durée de notre empire; après tout, le sacrifice que je vous impose n'est pas grand, et si j'étais mahométan auprès du roi de France, je ne balancerais point à renier Mahomet pour embrasser la religion de ma nouvelle patrie : élevons-nous un instant au-dessus du commun des hommes; Dieu n'est-il pas un et indivisible pour tous les êtres, est-ce la faute de vous ou de moi, si nous sommes nés dans les croyances de nos pères; le hasard vous fait trouver en Égypte une patrie et des amis, le devoir et la reconnaissance vous imposent l'obligation d'adopter nos coutumes; conservez dans votre âme l'idée d'un Dieu comme vous l'entendez, et dès demain, annoncez au chef de la prière, l'intention de vous faire musulman. » Le pacha se mit alors à sourire, et, s'approchant de mon oreille. « Quant à la cérémonie, ajouta-t-il, tout cela ce passera entre vous et moi. » Ce discours me convertit, et considérant mon nouvel état comme une pure convenance, je dis et fis

tout ce qu'on voulut pour me rendre digne des faveurs attachées à ma feinte apostasie. N'allez pas croire, monsieur, que j'aie cessé d'être chrétien; mon cœur a toujours démenti ce que ma bouche disait; et comme je ne désespère pas de revoir un jour la France, je desire que tous les compatriotes que je rencontrerai dans mes courses, connaissent cette particularité de ma vie. J'étais donc nouveau converti, et les imans m'initiaient aux mystères de la nouvelle foi, lorsqu'un jour je reçus l'ordre du pacha de ne point sortir de chez moi, parce que j'avais démérité de son altesse Ibrahim. Cette rigueur me déconcerta; je commençai à sentir la pesanteur de mes nouveaux liens; j'allais éclater en murmures, lorsque M*** me conseilla avec instance de demeurer calme et obéissant, parce que sous l'apparence du châtiment, le pacha voulait faire l'épreuve de ma soumission; je me résignai et je tins les arrêts. Trois jours s'écoulèrent dans cette incertitude, lorsque le

quatrième au matin, Méhémed m'envoya chercher par un janissaire. J'arrive devant lui en ne sachant que balbutier puisque j'ignorais le motif de ma détention, il me tira d'embarras, en me disant que mon obéissance l'avait convaincu de l'attachement que je lui portais; il me demanda ce que j'ambitionnais de devenir dans son armée, j'allais lui en laisser le choix, lorsque des officiers de sa cour jetèrent sur moi le manteau du riche costume de *bey*, et *Méhémed*, dans le ravissement, me proclama en présence de tous ses généraux, Soliman, bey d'Égypte. Depuis ce moment, j'ai adopté les coutumes turques : j'assiste en hypocrite aux cérémonies de la mosquée, je ne bois du vin qu'avec mes amis, enfin j'ai monté un harem au Caire où j'ai trois femmes dont deux m'ont déjà rendu père.

Telles sont les circonstances qui ont poussé M. Sève à renoncer à sa patrie et à sa religion.

Je ne hasarde aucune réflexion, je laisse au lecteur le soin de juger une conduite que les évènemens ont rendu bizarre et inintelligible. Le dîner mit fin à la conversation; nous nous rendîmes dans la salle, et Soliman pendant le repas, ne tarit point sur les exploits des Français. Je ne crois pas inutile de dire qu'il n'oublia jamais d'attacher son nom à quelque campagne mémorable; c'est au reste la manie de tous les Français expatriés : à les entendre ils ont tous joué un rôle supérieur dans les triomphes de la France.

Après le dîner, Soliman fit des tours de cartes avec une adresse admirable; on lui proposa l'escrime, et dans ce genre d'exercice, j'en ai peu rencontrés qui puissent lui être comparés. Enfin, rentré dans ce que nous appelions notre estaminet, nous fumions notre chibouque en continuant nos réflexions sur le souverain de l'Égypte; voici le résumé de son langage : La

révolte des Grecs a consolidé Méhémed sur le trône d'Égypte; il n'a jamais été plus puissant que le jour où le sultan lui a fait grâce en lui demandant son appui. Si vous vous rappelez que durant le servage des Grecs, il repoussa le cordon deux ou trois fois, et que depuis les derniers évènemens, il demeure paisible possesseur de l'Égypte, vous ne serez point étonné de ce que j'avance. Son but est la civilisation de la belle contrée qu'il gouverne et sa conduite politique va le démontrer. Si l'insurrection des raïas n'eût été qu'éphémère, Méhémed eût agi en pacha rusé, en déconcertant les conspirations que la Porte ourdissait contre lui; sa vie se serait écoulée comme celle du visir de Janina, et peut-être eût-il enfin succombé comme lui à une dernière tentative. Il a pris une attitude imposante depuis que la révolte des Hellènes a pris beaucoup de consistance. La nomination de son fils au pachalik de Morée n'est point l'ouvrage du divan, mais bien l'es-

pèce de condition tacite que le chef de l'Égypte a mise aux secours formidables qu'il s'engageait à fournir. On prétend qu'il avait d'abord demandé l'île de Crète, mais le suprême divan n'a point voulu céder une possession de ce qu'il appelle d'outremer; il ne se dissimule point tout ce qu'il a à craindre de la suprématie d'Ibrahim en Morée; mais ce qui calme ses inquiétudes, c'est que le continent de la Grèce sera toujours beaucoup plus facile à ressaisir sur un sujet rebelle, qu'une île importante et gardée par les forces navales et militaires d'un pacha redoutable. Il a donc fallu se contenter du pachalik de la Morée, et fonder sur sa possession des espérances à venir; c'est ce qui existe réellement : et si les Grecs savaient le but de Méhémed, peut-être leur soumission à son fils commencerait une ère nouvelle pour cette malheureuse contrée. J'interrompis Soliman par ces mots : Si la Grèce se lève en masse et demande la liberté,

Dieu seul peut y mettre opposition ; puissent les Hellènes n'ajouter aucune foi aux promesses d'Ibrahim ; des chaînes légères n'en sont pas moins des chaînes, et le forçat prochainement libéré dont on allège le poids des fers, ne cesse point d'être forçat. Soliman insista pour que je prétasse l'oreille à ses révélations, et il continua en ces mots. Si la Morée devient une conquête, nul doute que le joug ne soit dès le principe un joug pesant ; si elle se rend, on traitera les Grecs comme le veut le pacha d'Égypte. Nous ne nous dissimulons pas que l'intelligence des Grecs ne soit supérieure à celle des Turcs, ce sera le premier instrument de civilisation des Arabes. Malgré la différence des religions, ils seront considérés de la même manière que le roi de France voit les catholiques romains et les protestans. A mesure que l'instruction et le goût des lettres prendra des racines profondes en Égypte, le pacha se relâchera de cette rigueur nécessaire

pour imposer silence aux passions haineuses de ses nouveaux sujets; en un mot, le bâton ne sera plus l'épouvantail d'une race ignorante et barbare. D'un autre côté, les marins Grecs ne seront point oubliés. L'Égypte est un pays fertile en denrées manufacturières, notre ignorance est cause que nous vendons aux négocians Européens ce que nous ne pouvons travailler : l'Égypte civilisée aura des manufactures de coton, de toile, de drap, et les bâtimens grecs iront transporter nos produits dans tous les ports du monde. Méhémed apprécie les marins grecs autant que la Morée elle-même; je suis presque sûr qu'il proclamera en leur faveur une amnistie générale, pourvu qu'ils viennent avec leurs familles se fixer sur le sol de l'Égypte. Tout cela exige du temps et des circonstances que nous ne pouvons prédire.

L'heure était avancée, et notre entretien finit

là. Je réfléchis beaucoup sur ce que je venais d'entendre, et je conclus qu'il y avait dans Méhémed, quelque chose de supérieur aux personnages de sa nation. Je m'arrêtai surtout à sa prédilection pour la marine grecque; son vœu et ses espérances me paraissaient dignes d'un grand commerçant; mais ce qui m'effraya comme Français, fut de voir dans le lointain le Pacha d'Egypte qui compte aujourd'hui cinquante millions de revenus, rendre toutes les nations ses tributaires, non-seulement par les produits du sol, mais encore par ces mêmes produits manufacturés, que ses superbes vaisseaux iront étaler dans tous les marchés de l'Europe.

Le lendemain nous eûmes un long entretien avec Soliman; j'appris que le fils de Méhémed avait ordre de marquer ses premiers pas dans la Morée par des actes de clémence, afin de faire entendre à ses nouveaux sujets

que son but n'était point la guerre mais la pacification. Je sais de bonne part que des Européens dont la vénalité est la seule vertu, s'étaient transportés sous l'apparence de philhellénisme dans la Grèce, et que leur mission réelle était de séduire les insurgés par les promesses fallacieuses du Pacha d'Égypte. Le séjour que l'armée d'Ibrahim a fait dans l'île de Crète n'avait d'autre motif, que celui d'attendre les résultats de cette perfide négociation. Il est probable qu'Ibrahim avait été satisfait de leur démarche; car, ainsi que nous le dirons, lorsque la succession des détails nous aura conduit sous les murs de Navarin, l'indulgence et même la générosité présidèrent à sa conduite lors de son entrée en campagne. Au reste, si la Grèce sort triomphante de la lutte, elle doit un tribut de reconnaissance aux glorieux défenseurs de Navarin. J'en appelle à ceux qui ont vu de près la Grèce en 1825 : si l'or, si le langage corrupteur eût

trouvé accès dans l'âme des héros de Sphacterie, Ibrahim fût entré dans Navarin avec l'hypocrisie d'un faux frère; là on l'aurait proclamé Pacha de Morée; là il eût prononcé une amnistie générale en faveur des Grecs qui seraient venu faire leur soumission. Ce qui fortifie l'opinion que j'avance, c'est ce que j'ai vu dans les plaines de Modon : des Grecs laboureurs ont en ma présence baisé la main à Ibrahim; il les renvoyait en leur disant: Dites partout que je suis votre père; que ma rigueur n'atteindra que les rebelles. Mais n'anticipons point.

Je demandai à Soliman quel était cet Arménien nommé Abro, en qui le pacha d'Égypte avait mis toute sa confiance. Cet homme, dit-il, est un misérable commerçant qui par sa ruse et son adresse dans les entreprises, fixa jadis les regards de Méhémed; il le prit à son service pour secrétaire; et comme depuis, la prospérité

de son maître a toujours été croissante, il s'ensuit que son importance est en raison des nombreuses relations qu'il entretient pour le pacha. C'est, si vous le voulez, l'intendant d'une vaste ferme. Il est juif de caractère, égoïste et rampant. La présence des Européens qui servent Méhémed l'importune ; cependant comme il voit en moi, celui qui peut rendre les plus grands services en Morée, il daigne me flatter, afin que je lui rende la pareille auprès de son maître, dont il redoute les soupçons. Il ignore que je connais son anglomanie; il est tellement porté pour cette nation, que je croirais volontiers qu'il est vendu au cabinet britannique. Toutes les fois que nous avons tenté auprès du pacha d'améliorer le commerce français en Égypte, il a toujours déjoué nos projets, en faveur de nos éternels rivaux. A l'entendre cependant, il aime la France et surtout les Français qui vont en Grèce agrandir la puissance de Méhémed; nous ne sommes

pour le présent ses bons amis, que parce qu'il doit venir en Morée, partager nos chances de succès. Les ressources momentanées que l'Egypte retire de la France, sont les frêles bases sur lesquelles s'appuie notre commerce.

Ce dernier point de l'entretien de Soliman me rappela ce que j'avais vu dans le port d'Alexandrie. Trente ou quarante bâtimens français étaient en stage depuis deux mois pour attendre un chargement de coton, et les navires anglais arrivés de la veille, obtenaient de suite des faveurs de M. Abro, ce que nos compatriotes demandaient avec instance. Je sais qu'on répondra à cet aveu, l'impossibilité de le faire vu le manque des denrées. La vérité est que la récolte des cotons peut manquer, mais que les négocians anglais en ont toujours trouvé au plus fort de la pénurie. Au reste, la conduite de M. Abro est conséquente ; le pacha d'Égypte ménage l'Angleterre et compte

sur son assistance en cas de guerre, soit du côté de la Russie, soit du côté de la Porte. L'Angleterre elle-même est intéressée à consolider le trône de l'Égypte, non-seulement par l'extension que son commerce en reçoit; mais encore dans la crainte qu'un jour Alexandrie ne devienne une ville anséatique par une volonté puissante, ce qui infailliblement nuirait à l'exportation des produits de l'Inde. On sait que ce dernier projet fut conçu par un homme qui s'entendait en politique.

CHAPITRE III.

DÉPART DE L'ARMÉE D'IBRAHIM. — SON ARRIVÉE EN GRÈCE. — PORTRAIT DES SPHATIOTES OU CRÉTOIS MONTAGNARDS. — UN MOT SUR L'ÉTAT DE L'ÉGYPTE EN 1825. — IBRAHIM, ET SON CARACTÈRE. — SA POLITIQUE. — L'AUTEUR AU CAMP DES ARABES.

Quelques jours après mon séjour à la Canée, je revins au camp de la Sude et ne fus pas peu surpris de rencontrer sous la tente de *Békir-Aga* une jeune femme, grande et assez jolie, que Békir me présenta en m'annonçant que c'était son épouse. C'était quelque chose d'extraordinaire, de rencontrer au milieu d'une nation dont les femmes sont gardées dans une sorte de prison, une jeune française

que l'impatience de revoir son mari avait conduite d'Alexandrie au milieu d'une armée turque. Aussi je riais de l'étonnement des Arabes qui, pour voir si le prodige existait réellement, passaient au fur et à mesure devant la tente, pour jeter sur la jeune femme leurs stupides regards. Ibrahim ne fut pas content de cet acte de vertu conjugale; on prétend qu'il devait éclater; mais Mad. Mari en le voyant alla lui baiser la main, et cette déférence qu'il ne méritait point, calma sa colère. *Békir* fit d'ailleurs répondre à Ibrahim que sa femme ne consentirait point à le quitter, et que s'il tenait à ses services, il devait accorder à sa femme la faveur de le suivre à Modon et d'y fixer son domicile. C'est là en effet que je la vis deux mois après.

Enfin le départ pour le Péloponèse fut décidément fixé : on embarqua les chevaux sur les frégates; l'armée fut répartie sur les divers

navires ; et ceux qui comme *Békir-Aga*, les médecins, les auxiliaires de l'armée, craignirent la rencontre des Hellènes, obtinrent la faveur de passer sur les navires du commerce, qui sous le pavillon autrichien bravèrent impunément les croiseurs grecs. Ils partirent par le plus beau temps du monde; les vents étaient propices et l'horizon limpide et pur nous permettait de découvrir des bords de la Crète, les montagnes bleuâtres de la Morée. Cette dernière circonstance fut cause de ce départ précipité, en ce qu'elle était un garant de la sûreté de la flotte; en effet, on n'apercevait point au large l'armée navale des Hellènes, dont le seul nom déconcertait les plans d'Ibrahim. Ils arrivèrent le lendemain.

Les bords de la Sude que les Arabes venaient de quitter, ne représentaient plus qu'un lieu infecté, aride et désert. Les anciens propriétaires de ces plaines, fières jadis d'une vé-

gétation vigoureuse, descendirent des montagnes, vinrent dire un dernier adieu au toit domestique écroulé, portèrent leur désespoir chez les Sphatiotes, qu'ils décidèrent à se révolter et à descendre des montagnes. C'est ici le lieu de dessiner la physionomie de ces intrépides Palicars, dont l'existence presque aérienne est comme un glaive sans cesse suspendu sur la tête des oppresseurs de la Grèce. Ils ont des formes grêles et sveltes, beaucoup de souplesse, de légèreté dans leurs mouvemens, et ressemblent en ce point aux Corses des montagnes dont j'ai retracé les mœurs. Leur figure annonce des passions sauvages : qu'on se représente une tête d'après les belles proportions grecques, des cheveux noirs et flottans, des yeux ombragés par des sourcils touffus et remplis d'une inquiétude sombre, enfin des traits contractés et une bouche brillante de fraîcheur, mais qui communique au langage harmonieux des Hellènes, un accent

âpre et saccadé; on aura le complément d'une physionomie rendue spéciale, par des habitudes subversives de toute civilisation. Leur costume ne diffère des autres peuplades, qu'en ce qu'ils portent encore le petit manteau crétois, et qu'ensuite ils laissent flotter sur leurs épaules un bout frangé du turban. Leurs armes sont simples et bien entretenues. Un Sphatiote est toujours sûr de son coup de fusil; à l'âge de quinze ans, il devient redoutable par sa seule adresse. Nous avons connu un jeune Crétois des montagnes nommé *Scordialo*, qui ne manquait jamais de tuer une perdrix au vol; son patriotisme égalait son adresse; dès qu'il put avoir un fusil selon son goût, c'est-à-dire avec un canon très long et fortement calibré, il partit pour la Morée.

Des bords désolés de la Sude, le hasard nous poussa dans Alexandrie, où nous fîmes un très rapide séjour; le fléau de la peste

sévissait sur une population malheureuse et le pacha était renfermé dans son palais du Caire. J'eus toutefois le temps de m'assurer par moi-même combien étaient faux les détails de quelques voyageurs et surtout de Soliman, sur la prétendue prospérité de l'Égypte. Les fortifications tant vantées sont entretenues aussi bien qu'un Turc peut le faire, et ne paraissent redoutables que par le nombre des bouches à feu que soutiennent des murs dont la blancheur dérobe aux yeux le peu de solidité des matériaux. Quoi qu'il en soit, c'est encore ce qu'on voit de mieux.

Le canal de navigation qui, d'Alexandrie, va au Caire, est un fort bel ouvrage et digne de ce que la renommée en publia aux jours de sa construction; aujourd'hui, on ne reconnaît plus qu'une erreur du génie, qui a fait creuser un canal, avant de s'assurer si l'eau nécessaire au cours des bateaux, rempli-

rait son bassin. Une observation que je fais en passant c'est que le pacha d'Égypte qui prête une oreille facile à tous les savans qui visitent son royaume, a constamment été la dupe de leur système d'amélioration et de perfectionnement.

Aucune expression ne peut rendre le degré de misère du peuple de l'Égypte ; on n'en sera point étonné, lorsqu'on sera convaincu que les bâtimens de toutes les nations qui encombrent son port, n'y viennent que pour verser des trésors en numéraire dans les coffres de Méhémed et pour en recevoir les denrées du sol, dont lui seul est le dispensateur et le maître. A part quelques négocians européens et turcs on ne voit partout qu'indigence et misère ; je crois encore avoir sous mes yeux les nombreuses huttes infectes et délabrées, qui bordent les avenues d'Alexandrie et où croupissent et meurent les malheureux Arabes.

L'étranger que frappe ce spectacle d'horreur fait un effort de courage, pour surmonter la crainte de la peste, et va en gémissant déposer son offrande à dix pas de la famille proscrite. Quiconque en Égypte n'a point une industrie que le pacha puisse utiliser à son avantage, est réduit à la condition de Paria. Voilà le montant des obligations du peuple vaincu, à l'égard du conquérant. Un tel état de choses doit-il durer? O vous qui ne nous parlez jamais que de Méhémed, de sa puissance et de ses richesses, jetez les yeux sur son peuple; un seul homme doit-il dans la balance politique, l'emporter sur toute une population? Le système de gouvernement conçu et exécuté par le pacha d'Égypte, a fait ouvrir les yeux sur les trésors qu'il en retire; les pachas voisins naturellement cupides, n'ont point voulu rester en arrière d'une semblable découverte, et ont à leur tour monopolisé les productions de leur sol.

Pour ne point m'éloigner du but principal de ce mémoire, je franchis un grand espace, durant lequel j'ai visité les échelles d'Égypte, de Syrie, de Caramanie; j'arrive à Modon, où Ibrahim a débarqué deux mois avant. C'est là que je l'ai vu. Voici l'impression qu'il m'a faite.

Sa taille est au-dessous de la moyenne; son embonpoint menace de devenir énorme; ses mouvemens se rapprochent un peu du grotesque; sa tournure n'annonce rien de grave ni de distingué. Au premier abord sa figure a un caractère de douceur et de gaîté qui vous surprend. Qu'on se représente une petite face avec des yeux gris, mobiles et même caressans; une bouche qui rit toujours; des traits constamment épanouis et marquetés de rousseurs, on aura l'ensemble physiognomonique de ce personnage. Malgré les rides prématurées des tempes et de l'angle externe des yeux,

sa figure encore fraîche contraste avec son âge, qui est de trente-sept ans. Rien en lui n'annonce un caractère supérieur ou des qualités remarquables. On le dit féroce et cruel dès sa plus tendre enfance; sa vie en est une preuve vivante, mais je défierais un Lavater, de noter sur son *facies* le signe qui l'indique. Je l'ai vu dans un moment d'impatience, et je puis affirmer qu'il n'a point l'air d'un homicide. Dira-t-on pour lui que l'habitude émousse le sentiment? Sa mise est très simple, on ne le reconnaît que par le cortège d'officiers de l'armée qui l'accompagnent dans ses courses. Il mène au camp une vie sobre et réglée, fume toujours, et boit très souvent du café. Sa tente est d'une simplicité remarquable, et ne se distingue nullement de celle des autres chefs.

Avant de parler de son caractère il est important de considérer que le fils de Méhémed est atteint d'une maladie cérébrale intermit-

tente, dont les effets se manifestent au-dehors, par des mouvemens convulsifs et des intonations bruyantes et saccadées de la voix. On prétend, et la chose est probable, qu'après un premier accès, il conserve une taciturnité que rien ne peut distraire ; alors il n'est plus le même homme, et les erreurs de son caractère sont les produits d'une imagination qu'il ne peut maîtriser. Un philosophe seul doit se contenter d'une pareille raison pour légitimer la cruauté.

Ibrahim est aussi illétré que son père ; il a d'ailleurs été constamment éloigné de toute étude sérieuse, par un amour violent pour les femmes, auquel on attribue la maladie qui le tourmente. Il ne manque point de pénétration et sera toujours au-dessus de ceux qui l'entourent, parce qu'il les méprise et qu'il est singulièrement méfiant. Il est ambitieux à la façon des Turcs ; il pense qu'il est apte à

remplir tous les grands emplois que le sultan voudra bien lui conférer. Il est brave à la façon des preux; il n'a jamais pâli devant les périls que les Moraïtes ont amoncelés sur sa tête. On l'a vu fumant sa pipe avec impassibilité à vingt pas d'un champ de bataille, où une balle bien ajustée aurait pu le frapper de mort. C'est aux Molini, non loin d'Argos que cette scène s'est passée. Il est reconnaissant. Enfin sa férocité s'éveille avec sa maladie, et il est à remarquer que les plus petites contrariétés en excitent les accès les plus forts. Que de motifs pour prédire que la Morée serait un champ de carnage et de dévastation!

On avait tellement dit à Ibrahim que la Grèce ne succomberait que sous les efforts d'une milice organisée, qu'il vint en Morée pénétré de cet espoir. L'exemple des armées françaises dont il croyait avoir les élémens dans la personne des officiers, fortifiait son opi-

nion; de sorte que je ne le voyais alors que dans l'enivrement d'un triomphe prochain. Un mois plus tard il changea de langage et de physionomie.

Le nombre des Arabes lors du premier débarquement en Morée, montait à seize mille hommes. *Ibrahim* commandait en chef; *Khourchid*, *Soliman* et *Hussein* étaient ses premiers généraux; le dernier était à la tête de la cavalerie.

Une observation que je ne dois point taire, c'est que quand je dis seize mille hommes, ce n'est point l'exacte expression de ce que j'ai vu; *Soliman* me le dit et la renommée a peut-être publié un mensonge. J'avoue qu'en exagérant même ce nombre, j'ai constamment pensé que dix milles Arabes composaient cette armée, dont les efforts quelque grands qu'ils fussent, devaient avorter au sein des gorges du Péloponèse. Comme la saison des

averses et des orages rendait toute tentative inutile, on résolut de faire camper l'armée non loin des murs de Modon, sur une vaste plaine bordée par des montagnes et terminée du côté du pays ouvert, par un lit de rivière à moitié desséché. L'état-major de l'armée était confiné dans les murs de Modon, ville vénitienne, située au fond d'une baie peu profonde et fermée au large par des îles appelées *Sapience*. Les remparts de Modon encore intacts attestent le génie du peuple qui les a fondés. Cependant les Grecs ont été sur le point de s'emparer d'une place aussi importante; il ne leur a manqué que l'audace dont quelques Philhellènes jadis défenseurs de Navarin, donnèrent une preuve éclatante sous la conduite du général *Normann*, mort depuis par suite de plusieurs blessures reçues à la glorieuse bataille de Peta. Quel avantage immense ces Grecs devenus audacieux par le désespoir n'auraient pas retiré de cette ville littorale,

voisine de Navarin, et rendue imprenable par les détroits qu'il faut traverser pour arriver jusqu'à elle. La Grèce serait libre si elle eût compté parmi ses défenseurs, ceux qu'elle cite aujourd'hui avec orgueil.

Avant l'arrivée des Arabes dans Modon, il y avait toujours quelque léger engagement entre la garnison de cette ville et celle de Navarin; dans leurs fréquentes sorties, ils ont dévasté les champs et les campagnes, de sorte que ce chemin jadis riant par les plaines fertiles qui le bordaient, n'étalait plus que des scènes de deuil, et des moissons qui, séchées sur plante, s'étaient ressemées d'elles-mêmes.

Soliman-Bey m'engagea d'aller sous sa tente placée au milieu du camp : il vint me prendre lui-même, afin, disait-il, de me donner pour le surlendemain le spectacle d'une ville que l'on

bat en brèche, et qu'ensuite on prend d'assaut. Dès ce moment j'appris qu'Ibrahim, impatient de se faire proclamer pacha de Morée, voulait signaler son avènement par une première victoire. L'or et le pardon qu'il avait offerts aux assiégés ayant été repoussés avec mépris, il ordonna aveuglément qu'on commençât à la hâte les travaux du siège. Un ingénieur génois, dont la nullité était comparable à son ignorance, était nuit et jour occupé à asseoir les frêles bases de mesquines batteries, et cependant la renommée exagérait au-dehors l'importance de ces sublimes travaux. Parmi tous les Européens, Békir-Aga seul a toujours été très sceptique sur le sort de cette expédition, et a été, sans contredit, celui dont la bravoure fut la moins équivoque.

Quoi qu'il en soit, je partis avec un de mes amis, des rivages de Modon, et nous vînmes sous la conduite de Soliman, souper et cou-

cher au bivouac; faisant des vœux bien sincères pour que la malheureuse cité de Navarin que nous croyions dans l'impuissance de résister, s'engloutît d'elle-même, comme l'avaient fait les défenseurs d'Ipsara.

Nous arrivâmes au camp à dix heures du soir, et Soliman toujours aimable nous magnétisait, j'ose dire, sur le sort de Navarin; tout en faisant allumer un grand feu et préparant lui-même le souper dont il voulait nous régaler. C'était comme on voit une scène comique détachée d'Homère : ce fut avant de manger que Soliman-Bey crut nous donner une grande preuve de la munificence de Méhémed en nous étalant le superbe costume de prince égyptien, dont le pacha l'avait doté le jour de sa nomination. Il devait le revêtir pour monter à l'assaut de Navarin. Parmi les divers effets composant ce riche costume, je citerai ce qu'ils appellent le *benis*, sorte de redingote

de drap rouge brodé d'or et présentant de larges agraffes formées par des rubis et de émeraudes d'une admirable beauté. Le *salta* ou veste qui a pour principal ornement deux croissans appliqués sur le devant de l'épaule. Ils sont le résultat d'une réunion de brillans rangés en demi cercle, et celui du centre est évalué à huit mille francs : le *salta* coûte au pacha d'Egypte, soixante mille francs, et le costume entier de bey, monte à plus de deux cent mille piastres. Je ne connais le prix de cet uniforme que par l'aveu de Soliman, lorsqu'il répondit à la question que je lui adressai, savoir : « Si le sort de la guerre vous fait prisonnier, vous serez une bonne capture. » Nous mangeâmes à la turque, c'est-à-dire dans le même plat; nous bûmes dans le même verre, et, comme pour donner à notre festin une ombre de propreté, nous nous servions de la même fourchette. Nos divers services se bornèrent à une salade de thon mariné mêlé avec des

artichauts épineux presque chardonnés, des olives farcies de Marseille, et à nombreuses rasades de bon vin vieux, auquel notre appétit ajoutait encore un nouveau goût. Nous étions servis par un Arabe; un jeune bouffon nommé *Barcouf*, par ses grimaces et ses gentillesses pasquines, provoquait notre rire; enfin, l'iman ou le chef de la prière, qui était venu pour conférer avec Soliman, complettait notre bizarre réunion. Ainsi, c'était peut-être pour la première fois qu'on avait vu sous une même tente, deux chétiens, un renégat, un iman arabe, un domestique esclave et un bouffon.

Il était onze heures trois quarts et il fallut songer à dormir; Soliman nous fit les honneurs de son divan; pour lui, couché sur la dure, il ne cessa de s'éveiller de temps à autre, de faire la ronde autour du camp, et de s'assurer par lui-même de la vigilance des vedettes.

CHAPITRE IV.

DE L'IMAN OU CHEF DE LA PRIÈRE. — VOYAGE A NAVARIN, ASPECT DE CETTE VILLE, SES MOYENS DE DÉFENSE. — CRUAUTÉ DE KHOURCHID. — COMMENCEMENT DU SIÈGE. — RÉFLEXIONS SUR LES EUROPÉENS QUI SERVENT LA CAUSE DE MÉHÉMED.

La journée du lendemain fut très pluvieuse; les projets contre Navarin furent ajournés, et la tente de Soliman devint, à notre occasion, le rendez-vous des officiers européens. Je dois dire que tous les prétendus héros qui servaient la cause du pacha d'Égypte en 1825, vus de près, n'étaient point ce que la voix des partis les avait proclamés. M. Sève et Békir-Aga ou Mari étaient les seuls dont les talens militaires parussent devoir être nuisibles à l'émancipation de la Grèce. Ces nouveaux ac-

teurs étaient au nombre de trois : un Génois, un Savoyard, et enfin un Polonais à tête vénérable, qui avait blanchi comme chef d'escadron de la garde impériale, sous le feu de l'ennemi. C'était un brave sans génie militaire, et dont l'âge avancé avait paralysé l'énergie morale ; il était chef des poudres et mangeait comme il me l'a dit, le pain de l'exil et de la misère. Quant aux deux autres, ils étaient instructeurs de l'armée, mais ne paraissaient jouir d'aucune considération personnelle ; ils flattaient Soliman et c'est derrière lui qu'ils nous avouèrent préjuger fort mal de cette expédition. L'iman arabe, ou chef de la prière, fut dans la tente de Soliman tant que son ministère ne l'appela point ailleurs. C'était un homme de trente ans, d'une physionomie spirituelle et grave, d'un teint olivâtre, et qui n'était point étranger aux sciences physiques et morales. C'est la seule fois que j'aie été à même d'observer réel-

lement qu'il pouvait y avoir quelque chose d'humain et d'intelligent dans la pensée d'un Arabe. Je n'ai noté qu'une seule de ses réponses : « Nous adorons Dieu d'une manière différente. Continuons : peut-être un jour tous les hommes, comblés de ses bienfaits, reconnaîtront que leurs hommages étaient tous accueillis de la même manière. »

L'iman faisait, trois fois par jour, une longue prière. Une pique plantée dans la terre était son autel; pour lui, tourné du côté de la Mecque, il chantait à voix grave et retentissante, un hymne au dieu de Mahomet. Les Arabes l'entouraient avec une ferveur vraiment fanatique; j'allais trouver ce spectacle on ne peut plus ravissant, lorsque je me rappelai que ces infortunés esclaves, élevés pour le meurtre et le fanatisme religieux, seraient peut-être, dès demain, les meurtriers des adorateurs de la Croix.

Le lendemain, la journée s'annonça d'une manière sinistre : je m'éveillai, et sortant de la tente, il me sembla que le ciel, à l'orient, était voilé d'un nuage de sang. Nous étions levés depuis une heure, et déjà Soliman, avec un bâton, frappait inhumainement un capitaine de ses troupes. C'était un présage d'effroi. On vint nous annoncer que nos chevaux étaient prêts, et triste comme si j'allais assister au supplice de mes semblables, nous nous dirigeâmes vers Navarin. Le bouffon ouvrait la marche en grimaçant et débitant des propos orduriers en langue française, que son maître lui avait appris durant les loisirs du camp. Nous quittâmes la plaine pour nous enfoncer dans un chemin étroit et montueux, situé entre deux montagnes; nous étions à peine enfoncés dans ces gorges, que les échos portèrent à notre oreille le bruit sourd du canon. Il me fut facile de deviner quel était le but de cette explosion. Enfin,

après de longs détours dans des chemins presque impraticables, nous découvrîmes des tentes, des soldats, la mer et, enfin, des murs de peu d'apparence. Ce dernier point, sur lequel j'insiste, produisit sur moi une telle illusion que, me tournant du côté de Soliman, je lui dis avec toute la franchise de la conviction : « Quoi, voilà les batteries qu'Ibrahim a fait construire ? Eh ! non, répondit-il, ce sont les murs de Navarin. Je fus étonné, et ma première idée fut que, puisque contre une ville aussi mal fortifiée, on avait l'arrogance d'exagérer l'importance des efforts, je ne devais plus croire aux prodiges d'héroïsme dont M. Sève nourrissait naguère ma crédulité. En effet, tous les grands travaux du siège se bornaient à quatre pièces de canon et à deux mortiers, qui lâchaient leur bordée le plus innocemment du monde. M. Mari était le chef de la batterie; il faut l'avouer, c'était le poste le plus critique, et

il l'avait choisi dans l'impatience de signaler son courage. Une chose qui m'étonna, c'est le peu de justesse des canonniers grecs; quatre boulets de la forteresse de Navarin, dirigés par un habile artilleur, auraient bouleversé en un clin-d'œil les fragiles préparatifs du siège, dont les trompettes du parti turc, si nombreuses dans l'Anatolie, publiaient en Europe l'excessive importance.

Nous mîmes pied à terre, et nous gravîmes un monticule terminé, à son sommet, par un plateau sur lequel Ibrahim avait campé avec son régiment de cavalerie et le corps d'armée que commandait Khourchid-Bey. Ce dernier était endormi dans sa tente; nous le fîmes éveiller; et là, nous fûmes témoins d'une conversation singulière, dans laquelle Soliman-Bey prouva qu'il avait encore de cette loyauté chevaleresque qui dédaigne, par égard pour le malheur, de nuire à l'en-

nemi qu'on a terrassé. Il s'agissait d'un capitaine grec, natif de Smyrne, nommé Nicoli : ce malheureux, dans une première sortie de Navarin, avait été pris par le régiment de Khourchid; cet impitoyable Mamelûk l'avait fait enchaîner par le cou et les pieds, et le laissait plongé, dans cet état, dans une horrible prison. Nicoli était un brave dans toute l'étendue du mot; son courage avait tellement intéressé Soliman, que dans un accès de générosité, celui-ci avait prié Ibrahim de se désister de cette rigueur, de cette vengeance si peu en harmonie avec le système de paternité qu'il voulait affecter. Ibrahim lui avait répondu : « Il est prisonnier de Khourchid, lui seul peut en disposer; quant à moi, je n'y puis rien ». Conçoit-on un pareil langage dans la bouche d'un despote qui dispose à volonté de la vie de tous ses sujets. Soliman plaidait encore auprès de Khourchid la cause de l'infortuné Nicoli, et celui-ci, insen-

sible à toutes les raisons d'humanité, de justice, ne permit autre chose, sinon que le prisonnier serait mieux nourri et qu'il pourrait écrire à sa famille. La conduite de Soliman me fit plaisir et nous prouva qu'il n'avait pas perdu entièrement les sentimens d'un Français. Lorsque nous eûmes quitté Khourchid, je lui demandai pourquoi Ibrahim n'avait aucun droit sur les prisonniers de l'armée ; il me répondit que le Mameluk était encore le bien-aimé de *Méhémed*, et qu'Ibrahim ne voulait point le forcer à lui faire apprendre sa nouvelle tactique, de peur de l'irriter. Cette réponse n'était qu'un faux-fuyant et me confirmait dans l'idée que cette prétendue discipline militaire n'était autre chose qu'une imitation burlesque de l'arrangement et de la tenue de nos armées. Pendant sa captivité, le malheureux Nicoli fut en proie à toutes les humiliations que la pensée d'un Turc peut inventer. Une seule

fois, justice lui fut rendue par Ibrahim, et cet acte du pouvoir a été cité en preuve de son inaltérable jugement. Un Arabe donna un fort coup de poing à Nicoli et lui brisa une dent; la plainte en fut portée au généralissime qui, dans sa sagesse, décida qu'en sa présence on arrachât, au délinquant, l'incisive dont il avait privé le capitaine grec. Voilà le plus grand acte de clémence d'Ibrahim à l'égard d'un Palicar.

Enfin, nous arrivâmes sur la hauteur, d'où nous découvrîmes la rade, le port et la ville de Navarin : voici le précis de ce que j'observai. La cité malheureuse occupe l'escarpement d'une colline assez abrupte, dont le sommet placé au centre domine toutes les maisons et se trouve de niveau avec la position occupée par les troupes assiégeantes. C'est sur le sommet qu'a été construite la forteresse de Navarin, ouvrage des Vénitiens

et pour lequel malheureusement ces fiers dominateurs des mers ont oublié leur génie naturel. Quoi qu'il en soit, cette citadelle, frêle espoir d'une poignée de braves, pouvait défendre toutes les avenues de la ville. Ses diverses batteries défendaient le port, le pays ouvert et la gorge qu'il faut nécessairement traverser pour arriver à Navarin. Cette ville dont je ne voyais plus que les ruines n'a jamais été de l'importance de Modon. A l'aspect des murs détruits naguère par les assiégés, on pouvait hardiment prononcer que la misère, triste compagne du plus odieux servage, fut toujours le partage des raïas de Navarin. L'aspect et la régularité de son port arrêtent l'attention : étroit à son entrée, il s'élargit à mesure qu'il s'enfonce dans les terres; les bords de cette rade superbe sont arides et déserts; on ne voit çà et là que des pans de murs qui confondent leur sommet avec les touffes d'immenses bruyères. Ces murs sont les restes

des anciens monumens qui embellissaient jadis les alentours du vieux Navarin. L'entrée de la rade est fermée en partie par l'île de Sphartérie, deux fois célèbre dans les annales des crimes : en premier lieu durant les guerres d'Athènes et de Sparte, et de nos jours par la glorieuse résistance du pieux et brave Tsamados dont la France a adopté le fils, et que la voix publique a proclamé le Philopœmen de la Grèce.

Les habitans de Navarin s'étaient réfugiés dans la citadelle, et lorsqu'Ibrahim eut manifesté le desir d'assiéger la ville, des bâtimens hellènes vinrent dans le port offrir un asile aux femmes, aux vieillards, et les transportèrent sur une rive étrangère. Cet acte de dévoûment des braves marins eut lieu en présence de cinq frégates qui firent mine de leur interdire l'entrée : mais les Hellènes bravèrent la menace, et tandis qu'en arborant leur pa-

villon d'indépendance, ils donnèrent dans le port, un d'eux resté à l'entrée brûlait de la paille sur le pont du navire, ce qui fut suffisant pour donner l'idée d'un brûlot et maintenir dans un état passif, la majeure partie des forces navales de la Turquie.

Aucune expression ne peut rendre les nombreuses preuves de l'audace inouïe qu'a déployée la marine grecque; elles tiennent du prodige. Au moment même où Ibrahim allait mettre en œuvre tous les ressorts de la guerre contre Navarin, trois navires grecs, sans s'inquiéter de la marine turque ni du canon des Arabes, étaient paisiblement mouillés devant la ville en attendant les résultats du siège.

Les défenseurs de Navarin commirent deux grandes fautes, qui non-seulement ont compromis la sûreté de la ville, mais encore ont empêché l'extermination d'un grand nombre

d'Arabes. Je le demande à ceux qui ont vu de près les évènemens de la Grèce; si les Hellènes se fussent emparés de Modon lorsqu'ils le pouvaient; s'ils eussent profité des avantages que la nature a donnés à Navarin, en fortifiant des lieux déjà inaccessibles; le satrape de l'Égypte eût été arrêté dès le principe de sa marche, ou s'il eût passé au-delà, les Palicars que la chute de Navarin avait épouvantés, n'eussent point laissé sans défense les nombreuses Thermopyles qu'Ibrahim devait traverser pour se jeter en dévastateur dans le centre de la Morée. L'ignorance et la présomption ont beaucoup nui en général à l'affranchissement de la Grèce : Navarin qui nous occupe, va fournir la preuve de ce que j'avance.

L'île de Spharterie dont l'histoire a consacré la glorieuse défense dans les siècles mythologiques, n'attira jamais l'œil des assiégés; cinquante hommes et quatre pièces de canon

pouvaient néanmoins rendre formidable une position militaire, dont Ibrahim en ma présence projeta l'occupation. Heureusement il fut prévenu plus tard par le brave Tsamados qui se sacrifia sur cette île pour le salut de Navarin et de quelques membres du gouvernement de la Grèce. L'histoire notera que quelques hommes sur l'aride rocher de Spharterie, ont bravé toute une armée et ont forcé le pacha ambitieux à la plus honorable capitulation, dont au reste il viola le traité.

La seconde faute de la part des assiégés, c'est de n'avoir point cru le général *Normann*, lorsqu'il leur disait, de raser tous les murs de la ville, afin de bien découvrir les travaux de l'ennemi et de ne donner aucun moyen de rapprochement entre les Arabes et la citadelle. Ce conseil ne fut point écouté, et on s'en repentit plus tard, lorsque l'expérience prouva que ces maisons devenaient comme autant de bat-

teries diverses, ou des Arabes postés, tuaient sans nulle crainte pour eux les Hellènes qui paraissaient sur les remparts, soit pour observer l'ennemi, soit pour alimenter les batteries.

Les défenseurs de Navarin au nombre de quatre cents, livrés à leurs seules forces, n'avaient pour eux que leur courage et cette providence mystérieuse qui n'abandonna jamais les chrétiens d'Orient. Ce dernier point n'est pas une citation hasardée. Mavrocordato génie supérieur qui ne serait point déplacé dans le conseil des souverains, disait avec un ton d'inspiré : « La résistance de la Grèce est un problème insoluble; c'est le Dieu des chrétiens qui opère ce miracle! Puisse la Providence veiller encore sur nous, et quand nous serons libres, nous ne devrons qu'à elle seule des chants d'amour et de reconnaissance. »

Sur les remparts de Navarin, on voyait de

distance en distance diverses bannières, sur lesquelles étaient empreintes des figures symboliques, telles par exemple qu'une croix appuyée sur un croissant renversé. Sur la batterie la plus élevée, je fixai long-temps un large étendard que le vent déroulait; il était noir; au milieu, l'image en blanc de Jésus-Christ sur la croix, au-dessous, l'immortelle devise d'Ipsara : « Vivre libre ou mourir. »

On avait annoncé à Ibrahim que deux étrangers, sous la conduite de Soliman, étaient arrivés au camp; il demanda à nous voir : nous nous dirigeâmes vers sa tente, il n'y était plus, il était allé s'assurer des progrès du siège. Nous arrivâmes à une ouverture placée entre deux rochers et sur le rebord du plateau; de cette position on découvrait une vaste étendue de terrein, et nous étions à une demi-portée du boulet de la forteresse de Navarin.

Ibrahim était tranquillement assis, fumant

sa pipe et buvant du café; il était entouré d'un cortège de musulmans à mine sinistre, qui s'écartèrent pour nous laisser passer. On lisait dans leur regard la haine qu'ils portaient à Soliman, à ce chien réprouvé de Dieu et qui cependant commandait aux fidèles serviteurs de Mahomet. On nous fit asseoir; je l'avouerai, cette politesse ne fut point de mon goût; il fallait se placer à côté d'un homme, apôtre de la fatalité, pour qui le danger n'était qu'un moyen de s'assurer si Allah veillait sur sa destinée. Il est de fait que les Hellènes ont pu cent fois se débarrasser d'Ibrahim, et ne l'ont pas même tenté. Soliman m'a dit et je le crois d'après ce que j'ai vu, que le pacha de la Morée a été vingt fois à une portée de fusil des remparts de Navarin, et que jamais la moindre explosion n'avait témoigné qu'on en voulait à ses jours. Cette remarque me fit penser au sort de la Grèce : l'Europe saura long-temps combien les hommes que les boulets respectent, sont

funestes à l'indépendance des peuples. Soliman ne donnait d'autres raisons de ce prodige sinon que les assiégés reconnaissaient tacitement l'autorité du pacha de la Morée, et que leur résistance n'était qu'un simulacre de bravoure dont ils voulaient décorer leur soumission. Je ne croyais point à cette explication intéressée; mais je réfléchis sur le caractère des hommes que l'esclavage dénature; les assiégés en épargnant Ibrahim n'avaient d'autre but que celui d'intéresser sa pitié en cas de la prise de Navarin.

Quoi qu'il en soit, les boulets lancés de part et d'autre, ne faisaient pas grand mal; les bombes éclataient on ne sait où; et si par hasard un boulet venait frapper contre la forteresse, les cris des Palicars faisaient retentir les échos et portaient à nos oreilles les expressions les plus ordurières dont ils gratifiaient Méhémed et ses Arabes. On ne croirait point à la

maladresse des artilleurs turcs, si la guerre de la Morée n'en fournissait de nombreux exemples. Dans le dernier effort de Reschild contre Missolonghi, qui eut lieu en septembre 1825, on dirigea cinq mille bombes dans cette malheureuse ville, et chose inouïe ! les assiégés n'eurent à trembler que pour une trentaine, dont ils arrêtèrent l'explosion.

Je quittai Navarin et je regagnai mon navire. Là, passant en revue ce que je venais de voir, pesant avec impartialité les chances de succès pour les deux partis, j'en tirai les conclusions suivantes.

Ibrahim est brave, mais il n'a aucune tactique militaire; il affecte un air de bonté qu'il n'a pas, puisqu'il est naturellement féroce, et que d'ailleurs comme musulman, il doit haïr les chrétiens. Les Européens qui servent sa cause seront nuisibles à la prompte délivrance

des Hellènes; néanmoins ils ne pourront jamais, par leur seule influence, communiquer leur génie à des hommes dont l'intelligence est bornée, et qui d'ailleurs affectent, pour toutes leurs innovations; une répugnance invincible.

D'après ce que j'ai relaté sur Soliman et Békir-Aga, les deux hommes dont le mérite puisse fixer nos regards, le lecteur a déjà assis son jugement: savoir, que tous les deux doivent être braves, car ils furent Français; mais que le génie militaire dont ils affichent arrogamment les preuves, en cas qu'il existe, sera toujours bien peu de chose, pour réduire au silence tout un peuple armé du désespoir.

L'amour du gain conduira sans doute chez les Arabes d'Ibrahim d'autres officiers plus ou moins distingués par leur réputation acquise dans nos armées, ou par le rang qu'ils y auront occupé. Voici le sort qui les attend. Leur ap-

parition sera proclamée par les cent bouches de la renommée turque, et certes il ne faut pas beaucoup pour enfler sa voix. L'occasion de développer leurs moyens leur sera proposée dans le siège de quelque ville ; ils construiront des batteries avec de faibles ressources ; ces batteries seront mal armées ; leurs plans d'attaque seront mal exécutés ; la durée du siège sera interminable ; c'est alors qu'Ibrahim ne reconnaissant en eux que des hommes dont le génie n'a rien de surnaturel, les délaissera dans une nullité humiliante, et se désistera de ses promesses.

Dans ce premier mémoire, nous voyons Ibrahim et ses généraux avides de sang, de butin et de gloire ; heureusement ces trophées étaient encore enveloppés des vapeurs d'une espérance lointaine. Nous partîmes de Modon, quartier-général de l'armée d'Ibrahim ; quatre mois après j'étais encore sous ses murs. Les temps étaient

changés ; le croissant avait pâli pendant mon absence, et la croix d'orient était pour le pacha de l'Égypte et les adorateurs de sa fortune éclipsée, un signal d'alarmes et d'effroi.

CHAPITRE V.

SMYRNE, SCIO, NICARIA, SAMOS.

Nous laissons le fils de Méhémed sous les murs de Navarin, préludant à d'héroïques destinées. Les évènemens qui précèdent la capitulation des citoyens défenseurs, n'ont rien de remarquable, sinon qu'Ibrahim ne cessa par des propositions séduisantes, de vouloir corrompre les chefs d'une résistance aussi glorieuse; nous reviendrons plus tard sur cette intéressante matière. J'arrivai à Smyrne quatre jours après avoir perdu de vue les côtes de la Grèce occidentale. Cette métropole de l'Ionie, vaste, populeuse et commerçante était naguères comme le rendez-vous de toutes les

nations. Aujourd'hui les temps sont changés. Les affaires de la révolution n'allaient pas comme on l'entendait à l'époque où le réveil des Grecs n'était qu'une émeute éphémère; il fallait que la Turquie réfléchît sérieusement à son existence politique; dans l'incertitude des succès, on songeait plutôt à soi-même, qu'à son commerce et à ses relations européennes. Une observation qu'il est utile d'insérer ici, c'est que la ville de Smyrne est habitée par des races diverses, distinctes néanmoins par le langage, les mœurs, le costume; un seul lien réunit ces élémens de toutes les nations du monde, je veux dire le commerce. Le Juif, l'Arménien, le Persan, l'Européen ne s'agitent dans cette immense cité que pour des spéculations mercantiles, en un mot pour gagner de l'argent. On conçoit sans peine que les levantins ne fussent point partisans d'une cause dont intérieurement ils ne pouvaient contester la légitimité, mais qu'ils

avaient en horreur, parce que la Grèce libre, menaçait leur commerce d'une chute inévitable. Ils étaient conséquens aux principes; les anciens commerçans se rappellent encore l'audace et la prodigieuse fortune des Hydriotes, des Sciotes, des Spezziotes, lorsque pendant les orages de la révolution française, ils vinrent avec leurs superbes vaisseaux, verser dans nos ports, les grains moissonnés sur les plaines de l'Attique. Tous les vœux des levantins étaient donc pour les Turcs, ces braves gens qui ne se mêlent d'aucun commerce et achètent tous leurs besoins, avec l'or de leurs raïas. Les contes les plus absurdes étaient débités avec pompe dans les salons, dans les marchés; la terreur dont les avaient frappés les expéditions meurtrières des Hellènes en Morée n'était plus qu'un rêve du passé; Ibrahim seul arrivé tout fraîchement en Grèce, était, selon eux, l'élu de Dieu, pour forger les nouvelles chaînes des raïas. Le ciel de l'orient est en-

core celui des fables; on grossissait, on exagérait ses moyens.

Les vents nous avaient conduits avec la vitesse de l'aigle des murs de Navarin dans le port de Smyrne, et cependant rien n'était plus sûr, selon les levantins, qu'Ibrahim s'en fût emparé sans coup férir; que M. Sève eût été nommé Pacha, et que le généralissime pour récompenser sa bravoure lui eût donné un canon.

J'écoutais gravement tous ces mensonges; et d'ailleurs je me serais bien gardé de dire la vérité, c'eût été se compromettre; il fallait convenir forcément que les Turcs étaient victorieux ou devaient l'être. Un journal politique sortait tous les jours des presses de Smyrne; et soit que le rédacteur spéculât sur la crédulité des Européens, soit que sa stabilité reposât sur son génie inventif, toutes ces

nouvelles étaient imprimées sous le sceau de la conviction, de sorte que les récits les plus faux sur les affaires de la Grèce, dérivaient précisément du théâtre même de la guerre.

Les voyageurs ne pouvaient cependant s'expliquer la turcomanie des levantins : en effet ils sont civilisés et la plupart instruits; comment ont-ils pu voir aux jours d'orages, les Grecs innocens massacrés sous leurs yeux comme des agneaux, sans éprouver une haine violente pour des Turcs féroces, qui ne les épargneront point eux-mêmes dans l'effervescence d'une défaite? Il est de fait qu'on a entendu un européen souhaiter avec ardeur l'extinction des Grecs. Veut-on connaître le montant des obligations qu'il avait envers les Turcs? Parmi les bandes musulmanes que l'amour du pillage pousse dans Smyrne pour, delà, les transporter en Morée, trente Turcs lui ravirent sa femme et sa servante; il les ra-

cheta comme des esclaves trois jours après, et on ne les lui rendit qu'avec d'innombrables et hideuses marques de leurs brutales passions.

Un négociant français homme instruit et philanthrope me disait : L'arrivée d'Ibrahim sauvera peut-être Smyrne d'une dévastation complète. Nous tremblons qu'il ne soit point victorieux et indulgent; s'il succombe, si la Grèce est proclamée libre, le commerce du levant s'écroulera, et dans le délire de la vengeance, les Turcs qui accuseront les européens de leurs malheurs, livreront la ville aux flammes et au pillage. La chose pourrait être ; ce que j'ai vu fortifie cette opinion. Une nouvelle sinistre arrive à Smyrne, les Turcs avaient été battus ; aussitôt une consternation générale remplit la ville ; les magasins, les maisons, les marchés restent fermés; on se barricade chez soi; on rompt

tout commerce avec l'extérieur ; les Turcs furieux parcourent les rues européennes en menaçant de leurs armes tous ceux qu'ils rencontrent, et si malheureusement un Grec quel qu'il soit est conduit sous leurs poignards par sa fatale destinée, il est la victime de leur infernale rage. Ces scènes de désolation se répètent très souvent à Smyrne ; dans l'espace de deux ans, je les ai vues se renouveler jusqu'à douze fois.

La capitale de l'Anatolie est le refuge d'un grand nombre d'Européens de toutes les classes, qui fixés dans divers pays de la Grèce en sont sortis depuis que les raïas y ont arboré l'étendard de la révolte. L'indigence est le partage des Hellènes indépendans; le commerce se réduit chez eux aux besoins de première nécessité, de sorte qu'un négociant est un membre inutile parmi eux. Ces prétendues victimes de la révolution grecque viennent à

Smyrne déclamer contre l'injustice des nouveaux maîtres, et parce que les Grecs sont sobres et se passent d'eux, ils proclament hautement que toute l'Europe est intéressée à l'extermination prochaine d'une race d'esclaves.

Ne faisons point vibrer trop fortement la corde des intérêts humains; l'égoïsme n'est-il point inhérent à notre nature? C'est à Smyrne, où je me suis convaincu que la soif de l'or et toutes les aberrations de la sensibilité qui en découlent, peuvent s'allier aux vertus les plus honorables. Passons rapidement en revue l'esprit des habitans de l'archipel de la Grèce en 1825; il se rattache d'une manière directe à l'histoire de cette époque mémorable.

Nous arrivâmes à Scio vingt-quatre heures après le départ de Smyrne. Aucune expression, aucun tableau ne peuvent rendre l'aspect

des ruines d'une ville naguères opulente et célèbre. Ses habitans ont été moissonnés d'un même coup, et le silence des tombeaux règne dans les rues désertes. Nous ne tairons point que Scio était durant le servage des Grecs, comme l'esclave couronnée de la Sublime Porte. Les Sciotes étaient arrivés à ce haut degré de splendeur, par le commerce et l'astuce; ils avaient trompé les intentions du Divan, qui ne voulait point qu'une île aussi puissante par son industrie et sa population, étalât dans l'Ionie de grands vaisseaux; ils éludèrent cette défense en faisant construire des sacolèves énormes, qui ne différaient des briks et des corvettes que par une mâture appropriée aux petits navires. Les Sciotes entouraient leurs oppresseurs de toutes les voluptés de la vie. Pour fournir à tant de dépenses, ils déployaient dans leurs spéculations un système de ruse qui était passé en proverbe; et les négocians de l'Anatolie, de l'Europe, se mé-

fiaient toujours de semblables commettans. Dans un pays comme le levant où les garanties du commerce reposent toutes sur de simples promesses, on conçoit sans peine que les Sciotes ne fussent point cités pour leur scrupuleuse probité. Ce qui a réellement causé la ruine de cette île, c'est la dégradation de caractère à laquelle étaient parvenus ses habitans, par suite du luxe allié à l'esclavage. Ils n'ont réellement pas su mourir en esclaves révoltés; ils ont seulement donné un grand exemple à leurs contemporains, en comptant sur la clémence des Turcs. Par toutes les preuves imaginables, les malheureux prouvaient leur attachement au joug de la Porte; ils avaient racheté leur vie par les conditions les plus humiliantes et néanmoins ils ne purent échapper au grand décret lancé par le sultan, « que les raïas étaient trop riches et qu'il fallait en diminuer le nombre ». On sait qu'ils périrent comme des agneaux et que cette époque n'a

qu'une belle page; celle des trois cents Samiens, mourant en martyrs sur le sol fumant de Scio. De tous les triomphes des Turcs, cette dernière île a été pour eux une conquête qui leur a coûté des remords. Sans parler des immenses richesses qui sont enfouies sous les décombres, ou des innombrables bijoux dont les vainqueurs enrichirent les commerçans en les leur vendant à vil prix; je citerai les réflexions que leur suggérèrent après le massacre de Scio, la peste, la disette, les maladies et les désastres auxquels ils furent en proie. Nous avons trop versé de sang, a dit le Muphti, et Dieu nous abandonne..... ils méritaient une vengeance.

Une seule phrase retracera l'aspect de Scio après le massacre. Qu'on se représente une grande ville dont les rues sont comblées par les monumens et les maisons détruites; sur les places publiques, imaginons des Turcs

couverts de sang, entourés de jeunes enfans Sciotes et de femmes éplorées; que les barbares soient couverts de bijoux, d'objets précieux qu'ils vendent au dernier enchérisseur, et l'on aura le spectacle du plus grand théâtre de meurtre, du 19e siècle. Les Turcs ont cru régénérer l'ancienne opulence de Scio en appelant sur les terres incultes des raïas débiles et tremblans, qui répondent mal aux intentions de leurs maîtres. C'en est fait : des plaines couvertes de riches moissons ; la culture de la résine de Scio, connue sous le nom de mactic ; enfin le développement industriel et impossible des nouveaux raïas, ne rempliront plus les coffres des Pachas avides d'or. Par plusieurs motifs, la dévastation de cette île peut être considérée comme une des plus grandes pertes de la puissance ottomane.

C'est sur les décombres de Scio que je connus l'estimable Paul d'Ivrée, chef des missions

du levant; il avait quitté les murs d'Athènes et s'était réfugié dans la maison consulaire de cette île. Biron avait été son hôte dans le couvent des franciscains, et il en conservait de profonds souvenirs.*

Nous quittâmes cette terre de deuil, au moment ou des nuées d'oiseaux voraces, venus des côtes voisines fondirent sur les décombres, pour venir encore y chercher quelques restes échappés à la putréfaction.

Nicaria, île voisine n'est habitée que par des vieillards, qui ne demandent à Dieu qu'un rayon de liberté pour le dernier jour de leur vie. Leurs enfans, leurs petits-enfans sont loin de la terre natale et combattent les musulmans. Nicaria a donné un exemple assez singulier de son dévoûment; elle a envoyé

* Voyez la note qui est à la fin de l'ouvrage.

quatre-vingt-dix soldats contre les Turcs, et dans les siècles héroïques ce fut précisément le même nombre de Nicariens, qui vinrent combattre sous les murs de Troie.

Nous ne nous appesantirons point sur ce que l'on pourrait dire touchant l'enthousiasme et le dévoûment des Samiens. Ces intrépides insulaires bravent encore aujourd'hui toutes les forces d'un empire; leurs femmes même participent à leurs triomphes ; on les voit encore débarquer sur le continent de l'Anatolie, poursuivre des bandes turques, et nouvelles Amazones, rentrer dans Samos chargées de butin et entourées de prisonniers. Les Samiens conservent absolument les vices et les vertus de leurs aïeux; c'est à cette fixité du caractère national, qu'ils doivent la sécurité dont ils jouissent. Une réflexion qui s'offre naturellement, c'est que les îles de l'archipel où le despotisme des Turcs fut mitigé par la

crainte que leur inspirèrent des hommes braves et sobres, sont celles qui sont aujourd'hui l'épouvantail de la Turquie. Si le flambeau de l'indépendance s'éteint, ses dernières lueurs éclaireront les écueils de Samos et d'Hydra.

Je ne parle point des îles dont la force morale a été paralysée dès le principe, par le système d'extermination conçu par la Porte; elles ne peuvent être que l'objet d'une mention historique et ne doivent avoir aucune importance dans les affaires de la Grèce.

CHAPITRE VI.

LE VOYAGEUR SUR LES RUINES D'IPSARA.

Quoique Ipsara ait momentanément disparu de la scène politique, passerions-nous devant ses murs écroulés, sans offrir des larmes aux martyrs à qui elle donna naissance. On a raconté l'histoire d'Ipsara ainsi que sa chute, d'une manière vague; le temps doit nous fournir des documens ignorés de la génération présente. Puisse-t-il, de quelques années, ne point soulever le voile qui cache le mystère de son épouvantable catastrophe? Lorsque je

la visitai dans ses jours d'espérance et de liberté, qui eût pu supposer que la trahison livrerait aux Turcs, ces rochers arides, où l'industrie des insulaires avait construit une ville fameuse par le commerce et la bravoure de ses habitans. Ipsara a été réellement le premier boulevard de la Grèce. On n'a jamais dit que sa population était toute militaire au besoin, de sorte que si la patrie venait à être en danger, tout citoyen devenait soldat et jurait de mourir à son poste. C'était un honneur insigne que d'être inscrit au nombre du bataillon sacré de l'île ; on s'assurait de la persévérante bravoure des néophytes, par des épreuves symboliques qui rappelaient les institutions mystérieuses des siècles fabuleux. La vigilance des soldats citoyens était admirable ; durant les ténèbres de la nuit, les vedettes placées dans les divers points de la circonférence de l'île allumaient de grands feux; je me rappelle que la présence de notre

navire, vers minuit, non loin d'un bivouac, suscita une fausse alarme, et dans un moment je vis descendre des hauteurs, les combattans armés de torches, pour arriver rapidement au lieu qui réclamait leur assistance.

La religion elle-même n'était point étrangère à leurs solennités guerrières; le dieu des armées était le seul dieu que l'on invoquait, et comme tous les jours pouvaient être celui de leur triomphe ou de leur mort, il n'y avait point de vrai Ipsariote qui n'eût sa conscience pure et résignée au sort qui l'attendait. Les chefs de la milice et ceux qui pouvaient en faire la dépense, avaient un costume simple, mais particulier; c'était un manteau blanc, et sur l'épaule gauche, une croix rouge était empreinte. On se rappelle que les Templiers avaient une croix sur leur tunique pour signe caractéristique de l'ordre. Canaris est né à Ipsara; il assure que

lorsqu'il partit des rives de son île, la cérémonie religieuse dont il avait été l'objet avant de cingler vers Scio, l'embrasait de plus en plus d'une audace surnaturelle, ce qui centuplait ses forces; il se crut un instant doué de la puissance d'un dieu. Oserions-nous avancer que Canaris a renouvelé les prodiges de Jeanne d'Arc? Est-ce le même rayon céleste qui les a touchés?

Ipsara comptait des citoyens opulens et généreux; la flotte qu'elle entretenait, sur laquelle respirent encore les débris vivans échappés au carnage, est un acte authentique du patriotisme inépuisable des premiers citoyens de l'île. Le vertueux Apostoli, amiral d'Ipsara, doit être compté au premier rang parmi ceux qui firent le noble sacrifice de leur fortune et de leur vie. C'est un vieillard à tête vénérable, marin dès sa plus tendre enfance, dont la fortune était l'ouvrage de ses expéditions lointaines, et qui en fit,

en souriant, l'abandon à sa patrie. Il était au milieu de sa flotte le jour où les Turcs opérèrent le funeste débarquement; il vint trop tard, en fut le témoin, et ne put rien faire pour sa défense. Les chants avaient cessé!.... L'épouse et la fille d'Apostoli respirent encore, mais c'est sous le ciel étranger : l'une est esclave à Constantinople, et son rachat est d'un prix qui n'est point au pouvoir d'Apostoli; la jeune fille, âgée de quinze ans, a été vendue dans les bazars de Constantinople, et languit aujourd'hui sous les verroux d'un vieux Turc d'Andrinopolis. Le père Apostoli et son fils ne songent qu'à la défense de la mère-patrie; ils croisent sans cesse sur les mers d'Ionie, et plusieurs fois l'armée turque a maudit leur rencontre. Ce vertueux général, très affaibli par l'âge, répondait naguère à son fils qui l'engageait de prendre du repos à Nauplion : «J'ai encore du sang, et mon bras est encore assez fort pour combattre ». La fi-

gure de l'amiral ipsariote annonce la bonhomie des siècles antiques. Au reste, à part Colocotroni, dont les regards farouches éclatent d'un feu sombre et d'une inquiétude sauvage, les chefs de la Grèce, malgré le mystère dont le sort de la nation est enveloppé, conservent toujours l'habitude du sourire.

Apostoli a eu le bonheur de préserver ses fils des massacres d'Ipsara; il les élevait sur son bord pour en faire un jour des marins intrépides, utiles à leur patrie. Le plus jeune, nommé Constantin, est à Paris, aux frais du comité philellénique; jeune encore, il démontre, en marine, des connaissances positives et une intrépidité qui assure l'opinion que son père en a conçue.

Les habitans d'Ipsara qui ont survécu au carnage sont épars sous le ciel de la Grèce, et ont choisi pour demeure les lieux où leur

industrie pouvait leur fournir des moyens d'existence. Les constructeurs, les charpentiers, les calfats ont choisi les ports de mer; ils y ont trouvé du pain. Croirait-on qu'on osa proposer aux Ipsariotes proscrits d'offrir leurs talens au chef de l'Égypte?

Voici une anecdote où je fus acteur, et dont le souvenir attriste encore ma pensée. Notre vaisseau poussé sur des rochers s'entr'ouvre, et coulant bas d'eau, se dirige sous toutes voiles dans le port de Sciros. Les capitaines grecs et leur équipage viennent à notre secours et nous aident à échouer le navire sur un fond de vase. Lorsque le danger fut passé, deux mille personnes, entourant le port, s'informaient de notre catastrophe; les marins qui nous avaient aidés, formaient des groupes et la racontaient à la populace. Non loin de nous, j'aperçus vingt Hellènes silencieux et isolés de la foule; ils mangeaient tristement

un morceau de pain noir et leurs yeux étaient fixés sur la mâture de notre vaisseau. Je m'approchai d'eux, et, m'adressant à celui qui paraissait être le plus âgé, je lui demandai de quelle île ils étaient; il ne répondit point et me fit signe en versant une larme, de jeter les yeux sur les vêtemens noirs de tous ses camarades. Il me fut aisé de reconnaître des restes fugitifs de l'infortunée Ipsara. Je ne pus retenir mes pleurs; ils m'entourèrent et le vieillard de la troupe me dit : « Nous avons vu massacrer nos pères, nos épouses et nos fils; nous sommes étonnés d'être en vie; c'est Dieu qui a voulu qu'une corvette française nous recueillît ». Ils avaient oublié le nom du capitaine, du brave homme, image vivante des anciens preux; mais ils conservaient le souvenir du pavillon de la France.

Cette scène fut réellement touchante; j'ai appris depuis ce moment que les Ipsariotes

vivans avaient revêtu le costume noir; le deuil de la mère-patrie doit durer jusqu'à ce qu'une vengeance éclatante ait apaisé les mânes des martyrs de la Grèce.

Ce serait ici le lieu de décrire cette chute d'Ipsara, que les Mahométans ont célébrée avec une pompe digne de l'action la plus héroïque. Elle a été racontée comme je la sais. Le temps n'est point encore venu où les secrets qui enveloppent les ruines de cette île nous seront dévoilés.

J'ai dit que l'ignorance avait retardé l'affranchissement de la Grèce; je puis ajouter que l'orgueil, cause des mésintelligences, devait amener l'épouvantable massacre d'Ipsara. Cette île, riche de son industrie et fière de ses richesses, nourrissait une race d'hommes robustes, sobres, vertueux, mais susceptible de cette fierté qui dédaigne toute

autre assistance que la sienne. Il existait entre Ipsara et les îles d'Hydra et de Spezzia une sorte de rivalité ambitieuse qui devait être féconde en funestes résultats, surtout à une époque où, de l'union de tous, devait naître la ligue puissante de la Grèce contre la Turquie. Par une fatalité malheureuse, ce fut dans les premières années du réveil des Hellènes, que des passions rivales éclatèrent plus vivement entre les îles commerçantes de l'Archipel. A l'époque où les flottes d'Hydra et d'Ipsara parcouraient l'Ionie, où la nécessité mettait tous les jours en présence les marins des deux îles, il s'éleva des différends relatifs à la rapidité et à la précision des manœuvres nautiques; les chefs des deux partis, tout en proclamant leur supériorité, conçurent et propagèrent la haine qui les animait, de sorte que leur mésintelligence ne tendit qu'à s'accroître. La Porte connut cet esprit de division des deux îles rivales. Les rapports

des émissaires secrets répandus dans le Levant, donna l'idée de commencer la conquête des possessions de l'Archipel, par l'île qui, quoique redoutable, ne pouvait résister par elle seule à toutes les forces d'un empire. Ainsi, l'invasion d'un rocher aride occupé par une population de sept à huit mille âmes, fut projetée pour l'année 1824, de la part du sublime divan, comme une de ces expéditions chanceuses, pour lesquelles on ne saurait trop déployer d'efforts. Ce décret d'extermination lancé contre Ipsara ne fut pas longtemps un secret diplomatique; les primats d'Hydra, pour qui cette nouvelle était comme le tocsin de leur agonie, oublièrent une rivalité et des torts impardonnables, et firent proposer aux Ipsariotes de leur prêter main-forte en cas d'attaque. On connaît les divisions qui agitèrent les vieilles républiques de la Grèce; ce furent l'orgueil et l'envie qui les fomentèrent; le temps et le malheur n'ont

rien changé : les Ipsariotes, comme humiliés par une proposition qui les rabaissait de la suprématie qu'ils voulaient exercer, refusèrent toute espèce de secours, et prétendirent être assez forts d'eux-mêmes pour combattre le capitan-pacha. Cette réponse exaspéra les deux partis, et dans le délire de la haine, chacun ne songea qu'à lui-même, sans s'embarrasser si sa conservation était intéressée au sort de l'autre.

Le capitan-pacha pour qui rien n'était caché, opéra son débarquement sans peine; il vint même avec son vaisseau de haut bord parcourir des lieux peu distans de la côte; audace musulmane, inconnue jusqu'alors et que l'on explique d'une manière sur laquelle nous gardons le silence. On prétend qu'un grec renégat, redevenu catholique par circonstance, fut l'auteur d'une trahison infâme qui perdit infailliblement Ipsara. Costaz était un traître et

un lâche ; l'amour de la vie, quand on touche au danger de la perdre, a pu lui faire mettre bas les armes, et reconnaître l'autorité du Pacha, mais je le dis, avec la conviction de la vérité, ce Costaz ne fut que le traître d'un jour, d'un moment, et d'autres avant lui avaient conçu l'œuvre infâme d'instruire les agens de la Sublime Porte. Tirons un triple voile sur cet évènement.

La chute d'Ipsara n'a été qu'un motif de deuil pour la Turquie ; les triomphes des musulmans n'ont jamais été marqués que par le sang, la dévastation et le pillage. Jamais par une victoire complète, un riche butin, et une faible perte d'hommes, le croissant n'a brillé en Grèce d'un nouvel éclat. Serait-ce un présage que le règne des Turcs en Europe est passé ! Le jour qu'on annonça à Constantinople la prise d'Ipsara, des salutations bruyantes et immodérées accompagnèrent le député du

capitan-pacha avec les trophées de leurs inconcevables horreurs. Les réflexions vinrent ensuite ; et quand le suprême conseil du sultan eut connu, dans toute leur nudité, les arides avantages qu'ils avaient remportés, on fit de mûres réflexions sur l'état de la Grèce. La prise d'Ipsara a consolidé la tranquillité des îles d'Hydra, de Samos, de Spezzia; les expéditions hasardeuses ne sont plus du tout dans les intérêts de la Porte; et je ne pense point que le divan, de quelques années, projette l'invasion de l'une de ces îles, à quelque prix que ce soit.

Il faut avouer que ces pauvres Turcs, en les considérant d'un œil froidement politique, sont bien malheureux dans leurs entreprises guerrières ! Ils ne redoutaient Ipsara que par sa flotte, et l'or de ses habitans était le but unique de l'invasion de leur île; c'est précisément ce qui leur a échappé; l'or est englouti

sous les flots et les décombres; la fleur de la marine ipsariote, par une fatalité malheureuse, était loin de la cité natale, aux jours de la dévastation. Le port d'Ipsara n'a point été comblé, comme on l'a avancé; et les Ipsariotes, unis à d'autres Grecs, n'ont jamais eu l'intention de s'emparer de l'île et de la fortifier de nouveau. Ils n'ont plus de mères ni d'épouses, et leur patrie est partout où la Grèce appelle ses enfans. Quand ils opérèrent une descente, ce fut la soif de la vengeance qui les y poussa; cette circonstance fut cause qu'ils retirèrent des ruines tout ce qui pouvait être utile aux proscrits, pour améliorer leur position dans la retraite qu'ils avaient choisie. La prise de cette île a coûté la vie à sept ou huit mille Turcs.

Telle fut la malheureuse cité d'Ipsara! Dans mille siècles, le bruit de sa renommée attirera sur ses rochers les pélerins du monde : croi-

ront-ils à tant de gloire ! Les criques, les calanques, le port de cette île, sont aujourd'hui le refuge des corsaires grecs, marins sans aveu et sans honneur que la nation désavoue et livre à ceux qui pourront les saisir. Le crime est souvent à côté de la vertu; j'ai connu un chef de pirates qui n'a jamais tué personne, mais qui vole avec conscience pour nourrir sa femme et ses enfans. Il y a dans les mers du Levant beaucoup de bandits de cette trempe. Le destin d'Ipsara a réuni toutes les dissidences qui divisaient les forces de la nation; il a fait sentir aux cités opulentes, que des petits états, quoique ligués pour une défense commune, ne sont faibles que parce qu'une volonté ferme, émanée d'un seul pouvoir, n'est point l'âme de leurs opérations. Nauplion est le cœur du grand corps des Hellènes; c'est là que gît toute la force de la nation; il existera une nation grecque, tant que sur les murs de Nauplion flottera l'étendard de l'indépendance.

CHAPITRE VII.

ILE DE SYRA. — SON IMPORTANCE DEPUIS LA RÉVOLUTION HELLÉNIQUE, ÉVÈNEMENT DONT ELLE A ÉTÉ LE THÉATRE. — DU PHILELLÈNE JOURDAIN.

Nous passons devant Mycone, Egine, Tine, etc., sans nous y arrêter. J'ai annoncé que les seules îles dont les habitans, par leur caractère, leurs exploits et leur fortune, sont de quelque poids dans la grande balance des intérêts de la Grèce, fixeront nos regards.

L'île de Syra, ou mieux, de Sciros, patrie de Phérécide, maître du grand Pythagore, va nous arrêter.

En 1820, il existait au sommet d'une montagne conique, une réunion de cinq à six mille âmes qui, pour se soustraire aux invasions des pirates et des Turcs contrebandiers, y avaient assis leur domicile. Les Sciriotes étaient hospitaliers, vertueux et bons; il y avait même dans le caractère de cette peuplade quelque chose de français. Appartenir à notre nation, était le vœu de toutes leurs prières; il n'est pas indifférent de dire que les lys de la France brillent sur leurs autels et qu'ils suivent la religion apostolique et romaine. Les Sciriotes confinés dans leur demeure aérienne, ressemblaient assez au rat de la fable; ils préjugeaient fort mal de la révolution de la Grèce, et répondirent aux députés de la nation : « Les choses d'ici-bas ne nous regardent guère ». Cependant, comme quand on est faible, il faut ménager tous ceux qui peuvent nous faire du mal, ils payaient aux délégués de la Porte l'impôt du Karatch, et aux héparques du Nauplion, ce

qu'ils pouvaient donner pour soutenir la guerre de l'indépendance. Ils étaient, comme on voit, fort accommodans. Néanmoins, les Sciriotes ont donné des preuves de bravoure, et comme si leur tendresse avait été prédestinée pour la France, c'est toujours en faveur de quelques navires français poursuivis par des brigands, qu'ils l'ont déployée avec éclat. De temps immémorial, l'île de Sciros a été placée par nos rois sous leur bienveillante protection.

Sciros n'était qu'une île misérable dans les siècles de l'esclavage; peu connue par les traditions anciennes, elle a acquis de nos jours une importance qu'on était loin de soupçonner. L'humeur paisible de ses habitans, autant qu'une royale protection avait désarmé en leur faveur le courroux de la Porte; on n'avait exigé d'elle qu'une exacte neutralité. Sans aucune preuve de leur participation aux affaires de la Grèce, les chefs du gouverne-

ment provisoire envoyèrent des héparques sur le sol de Sciros, et, bon gré mal gré, il fallut reconnaître leur puissance. Sciros possède un bon port dans lequel les bâtimens sont à l'abri des tempêtes fréquentes dans les mers du Levant, et dont la violence est quelquefois même ressentie jusque dans les rades les mieux fermées. Sur le littoral du port, il existait, en 1818, quelques barraques infectes qui servaient d'abri aux pilotes et aux caboteurs; ces misérables huttes s'élevaient non loin des lieux où l'antique et verdoyante Sciros étalait autrefois, aux navigateurs de l'Orient, ce qui n'est plus qu'un rêve de l'histoire. Le sol de l'île est aujourd'hui aride, grisâtre, pelé; il faut aller dans les vallons étroits pour y trouver la fraîcheur et quelques touffes de verdure. Enfin, la position géographique de Sciros, non loin de l'Attique, au centre de l'Ionie, voisine de Nauplion, semblait la

désigner pour devenir un lieu de quelque importance.

Les laboureurs de la Grèce avaient abandonné la charrue, et, comme aux premiers jours de nos dissensions politiques, ils avaient volé sur le théâtre de la guerre. Il fallut songer à l'entretien des citoyens défenseurs; les premiers bâtimens chargés de blé que l'on demanda, vinrent aborder dans le port de Sciros, c'est de là que les chefs du gouvernement le faisaient transporter dans les lieux qu'il fallait approvisionner. La révolution de la Grèce parut enfin un évènement remarquable et un problème difficile; les besoins croissaient, il y avait de l'or à gagner; quand on l'aurait épuisé, on devait faire des emprunts : cette considération, éminemment séduisante, poussa dans Sciros des centaines de navires qui versèrent en abondance dans les greniers du nouvel état, de quoi alimenter

l'armée. Attirés par l'appât du gain, des négocians avides vinrent se fixer sur le littoral du port; ils construisirent des habitations agréables, établirent des correspondances avec les ports de l'Adriatique; la renommée exagéra leur fortune rapide, et un grand nombre de Grecs et d'Européens vinrent chercher fortune sur les rochers populeux de Sciros. Une ville immense, telle qu'on peut la concevoir dans l'ignorance d'une société naissante, s'éleva tout d'un coup sur des côteaux arides, et, comme si cet état de prospérité éphémère devait toujours durer : vers la fin de 1825, on se disputait encore quelques mètres de terrein pour y asseoir une maisonnette. Les Grecs sans aveu qui dédaignaient de servir leur patrie; les malheureux de toutes les classes; les victimes de la cruauté des Turcs vinrent grossir le nombre des nouveaux insulaires; Sciros ressemblait alors à une colonie formée par les divers habitans

du globe ; c'était, si l'on veut, l'image de Venise au temps des croisades. On a compté jusqu'à deux cents navires dans le port de Sciros, et le pavillon autrichien était celui que nous vîmes plus souvent qu'aucun autre. Un fait dont nous fûmes témoins, et qui prouve que l'héparque délégué par le sénat de Naupli n'était point un homme ordinaire, c'est que c'est à sa sollicitation qu'on établit une quarantaine rigoureuse pour les bâtimens venus des lieux soupçonnés de contagion. Sans cette mesure, la peste eût infailliblement sévi sur une île où le hasard entassait, sans ordre et sans choix, mille races diverses.

L'héparque était chef de la justice; il avait sous ses ordres quelques bons Palicars qui suffisaient à la police de l'île. Nous ne tairons point, qu'avant que Naupli eût désigné à l'éparchat de Sciros, un homme capable, des Grecs indignes de ce nom, débarquèrent sur

l'île, s'arrogèrent une puissance qu'ils n'avaient point, et voulurent forcer même par des moyens hostiles, les anciens habitans de Sciros à arborer le pavillon de l'indépendance. Comme ils étaient sans mission, on se prépara à la défense ; les assiégés eussent succombé, sans l'arrivée d'une goëlette française, qui sauva l'île d'une guerre civile, dont les premiers feux avaient déjà éclaté. On dit les Grecs ingrats; c'est l'occasion de citer à l'appui, que les Sciriotes suspendirent une petite goëlette en argent sous les voûtes du temple ; que les noms du commandant, des officiers, de l'équipage sont écrits et placés sur l'un des autels; qu'enfin il n'est pas un Sciriote qui ne se rappelle encore les noms de leurs principaux protecteurs. Sciros est donc peuplée par trois sortes d'habitans, qui diffèrent les uns des autres, autant sous le rapport de leur opinion, que de leur fortune. Les anciens habitans veulent la paix, quelle que soit la con-

dition qu'on leur impose; les négocians font des vœux pour que cet état incertain de la Grèce dure toujours, et enfin les Grecs nouveaux venus, et ils sont les plus nombreux, souhaitent ardemment la délivrance de leur patrie. La divergence de toutes ces opinions fait éclore des nouvelles absurdes, qui recueillies à bord des navires, sont de là exportées dans tous les lieux du monde. J'ai entendu dire à Sciros, que les Turcs avaient fait une descente à Tine; la chose était confirmée, lorsqu'on s'avisa de regarder par une lunette d'approche, la ville incendiée, et tout y parut calme et paisible.

Les habitans de cette île ne peuvent donc point avoir une opinion fixe et prononcée; il en est au reste de même de toutes les villes dont le commerce est la seule occupation. L'esprit financier n'est point enthousiaste, et sonne d'après les passions qui augmentent le produits.

Sciros est le théâtre que choisissent une foule d'hommes sans aveu, dont l'unique but est de gagner de l'argent. A l'époque où j'abordai pour la première fois dans cette île, un Français s'arrogeait les pouvoirs de grand maître de l'Ordre de Malte, et conférait la dignité de chevalier, à ceux qui avec les conditions requises pouvaient exhiber une somme de six cents francs. Cet homme, aimable d'ailleurs, et doué de quelque talent, a fait de nombreuses dupes en Grèce, et aurait terni l'éclat d'une belle institution, si le temps n'eût démasqué l'imposture. Il se nommait C***, se disait fils d'un émigré malheureux. Ses parens et ses amis occupaient les premières charges du royaume, et le ministère dont il avait été chargé, devait faire ressortir les hauts talens qu'il avait acquis sur la terre d'exil. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer la tendresse des Sciriotes, qui lui témoignèrer les plus touchantes marques d'attachem-

Pour ajouter quelque chose de diplomatique à son caractère, il avait trompé la confiance d'un brave militaire français, ex-officier de marine, philhellène de cœur, et qui était à Sciros, en attendant que le gouvernement grec lui désignât un poste convenable. L'honnête M. Jourdain croyait aux mensonges du prétendu mandataire, et participait avec toute la loyauté du malheur, aux opérations financières de son maître. Le gouvernement français fut instruit du rôle qu'un imposteur s'était arrogé en Grèce, rôle qui d'ailleurs venait fort mal à propos, à une époque où il était impolitique, de manifester la moindre intention sur les titres légués par les derniers rejetons des princes du Bas-Empire.

L'agent consulaire de Sciros allait sévir contre ce nouveau chef de l'ordre, lorsqu'il prit la fuite, et alla ensevelir sa honte dans quelque île ignorée. Il eut pourtant l'attention

d'embellir sa solitude, de la plus belle fille de Sciros, nommée Mariza, qu'il ravit sans pudeur à sa famille, et dans une maison qui lui avait donné l'hospitalité. Il l'a épousée, dit-on, mais à la façon des Grecs, c'est-à-dire sans garantie et sans contrat. Quant à M. Jourdain, son étonnement dure encore : il était, ma foi, impossible, de voir un imposteur dans un homme aussi poli, et dont les manières n'ont cessé d'être franches et loyales.

M. Jourdain mérite une mention honorable; nous l'exposerons en moins de mots possible.

Il se dit ex-capitaine de frégate de la marine française, et fut renvoyé par suite des dispositions prises en 1814, pour la réduction du nombre des officiers. Il vint en Grèce, lorsque les premiers cris des Hellènes, demandèrent à l'Europe, des armes et des soldats. M. Jourdain fut accueilli; et comme il s'était occupé

dans son bon temps de moyens nouveaux pour faire du mal à un ennemi, soit par des fusées incendiaires, soit par d'autres inventions de ce genre, il fut chargé par le gouvernement provisoire, de faire ses expériences à Hydra; et, d'après le rapport de la commission, on devait mettre à profit ses précieuses découvertes. M. Jourdain fut malheureux dans ses essais, et à sa première expérience, les matières inflammables qu'il avait réunies dans un tube, éclatèrent avec violence; et il eut lui même un bras fracassé. Après cet accident il vint à Naupli; on lui prodigua des soins et après sa guérison, il s'attacha à quelque membre du gouvernement provisoire. Un typhus meurtrier vint frapper la population : M. Jourdain en fut attaqué, il s'en tira heureusement, et comme la convalescence de cette maladie exige beaucoup de soins, il vint momentanément se fixer à Sciros. Ce qui fut cause en grande partie qu'il abandonna les chefs de la

Grèce, c'est que ce gouvernement versatile reposait alors sur des hommes extrêmement jaloux, égoïstes et vains, divisés entr'eux par mille motifs. Les Philhellènes témoins de cette dissidence, devaient augurer fort mal d'une semblable administration. Il m'a cité plusieurs fois les scènes les plus honteuses de cette réunion bizarre d'hommes élevés à un poste difficile à bien occuper. Qui peut douter que la Grèce ne serait point libre depuis trois années, si le caractère sacré de chefs de la nation, eût été la récompense de ceux que le courage, la sagesse et l'instruction appelaient à ce poste honorable.

M. Jourdain vint donc à Sciros et la fatalité voulut encore qu'il fût la victime d'un imposteur. Au commencement de l'année 1825, il se rendit de nouveau à Naupli; il fut nommé chef d'une légion sous les ordres de Fabvier, et malgré sa constitution détériorée par les

peines morales et les maladies, il rendait des services signalés, en aidant de tous ses moyens l'organisation d'une milice dont nous parlerons ailleurs. M. Jourdain doit être inscrit au nombre des Philhellènes braves et désintéressés. Il refusa de servir le pacha d'Égypte, où son influence comme homme de mer expérimenté eût été le motif d'une grande fortune. Revenons à Sciros. La population de cette île augmentait tous les jours; et tandis que la haute et ancienne ville, administrée par ses primats, était réduite à une nullité complète, la cité littorale formée d'élémens hétérogènes était la nouvelle Sciros, dont la renommée remplissait la Grèce. Le caractère de ces nouveaux venus était turbulent, inquiet, avide d'or et de vengeance. L'intrigue et la faveur mirent à la place de l'héparque, un homme sans talent, orgueilleux, et dont l'administration vexatoire était insupportable aux Européens qui faisaient le commerce. J'avais connu l'an-

cien gouverneur de l'île; il avait été élevé en Italie, n'était point étranger aux diverses langues de l'Europe; ses manières étaient affables et son administration était juste autant que populaire. Ce n'était point l'homme qui devait convenir dans la naissance d'une révolution aussi bizarre, aussi mal combinée dès le principe. Il avait été remplacé par une de ces prétendues têtes fortes, qui pensent qu'avec les mots de patrie, d'enthousiasme, de liberté, et surtout qu'en les proclamant à voix de Stentor, on sauve les empires. Les résultats de son administration se bornèrent à fomenter des dissensions religieuses entre les catholiques romains et les orthodoxes, à fixer les yeux du suprême Divan, qui aurait projeté la dévastation de la nouvelle Sciros, sans la bienveillance que les nations de l'Europe avaient témoignée pour les anciens et paisibles possesseurs de l'île. Nous ne devons point taire néanmoins que comme on ne peut pas se fier aux Turcs

malgré leurs promesses; les nouveaux habitans de l'île, doués d'une bravoure, j'ose dire, féroce, ont peut-être épargné aux vrais Sciriotes, le spectacle du meurtre et du pillage.

Il ne manquera aux Turcs que de l'or pour se désister de la proie qui leur échappe. D'après cette vérité, qui pourrait croire qu'ils se contentassent d'un simple karatch, tribut modique, de la part d'une île sans défense, et dont les richesses étaient de nature à tenter leur cupidité.

On sait qu'en 1825, une frégate turque, en sondant les parages, échoua sur les rescifs de Sciros; que le bruit de cet évènement attira sur les lieux une population altérée de vengeance, et que dans leur délire ils exterminèrent l'équipage formidable de la frégate. Il y eut de la cruauté dans cette conduite,

car, puisqu'ils se disent Grecs et chrétiens, ils devaient laisser la vie aux vaincus, puisqu'ils la demandaient, et imiter en cela l'exemple généreux des Souliotes vainqueurs.

CHAPITRE VIII.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ÎLES DE L'ARCHIPEL SOUMISES AUX TURCS. — MÉLOS, MOEURS DE SES HABITANS. — SCÈNE NOCTURNE. — DE L'ÎLE D'HYDRA, DE SON INFLUENCE SUR LA RÉGÉNÉRATION DE LA GRÈCE.

Nous quittons Sciros pour visiter d'autres îles de l'Archipel. Chypre, Rhodes, Cos, ont fixé mes regards : j'ai vu partout l'esclavage et le deuil. Que pourrai-je dire en leur faveur, sinon que le servage a desséché les sources de la vie et de la pensée. Éloignés par un mur d'airain du foyer des idées généreuses, les habitans des îles esclaves n'ont jamais senti battre leur cœur

au nom de liberté grecque. Quittons le langage poétique lorsqu'il s'agit d'énoncer la vérité : une observation générale que j'ai faite, c'est que le feu sacré de la restauration enflamme les cœurs des Grecs, selon le plus ou moins d'éloignement de Naupli, d'Hydra, de Missolonghi. Un même élan transporte les habitans de la Grèce occidentale, ceux de l'Attique et des îles voisines; cette influence est ressentie jusqu'aux lieux où la sphère d'activité trouve un obstacle invincible dans l'énervation morale. J'ai noté que l'opulence unie à des chaînes pesantes, ont resserré peut-être pour toujours les liens des habitans de Chypre, de Rhodes, etc. Ils sourient comme des enfans au nom de Grèce libre.

Mélos, île volcanique, remarquable par l'un des plus beaux ports de la Méditerranée, nourrit une race d'hommes qui se livrent au pilotage des bâtimens qui vont parcourir

une mer semée d'écueils et féconde en naufrages. C'est pour rassurer ces intrépides marins, que les gouvernemens de l'Europe ont demandé et obtenu que l'île de Mélos, à raison de sa neutralité, fût épargnée de toute invasion. Les Vénitiens, possesseurs de cette île, avaient construit une cité avec toute l'élégance dont ils étaient capables; ils furent obligés de l'abandonner dans le temps même de leur domination, parce que de vastes mares d'eaux infectes semaient sur la population le fléau des maladies les plus meurtrières. Ses murs ne sont que le refuge des Grecs sans patrie; on y comptait, en 1824, plusieurs centaines de Sciotes fugitifs: la contagion les a moissonnés. Un médecin français, M. Borme, est mort victime de sa philanthropie.

Les Méliotes habitent sur une montagne conique et très élevée. Ils n'ont jamais arboré l'étendard de la Grèce renaissante; néanmoins,

ils défendent de tous leurs moyens la cause sacrée. Plusieurs Méliotes servent sous les drapeaux de la mère-patrie : j'ai été témoin des vœux de ce groupe d'insulaires, dont la volonté est bien peu de chose à raison de la faiblesse de leur nombre. Ils sont hospitaliers, et ont accueilli avec empressement le reste des diverses peuplades que la ruine de leur patrie avait jeté sur leur île. Mélos est fréquentée par les navires de toutes les nations; c'est encore un théâtre sur lequel se débitent et se propagent les nouvelles les plus contradictoires. On dit que si la Grèce redevenait la proie des Turcs, le port de Mélos serait l'objet d'une grande contestation entre plusieurs puissances rivales.

Vers la fin de 1825, cette rade superbe m'offrit un spectacle digne des siècles héroïques : le bruit des armes d'Ibrahim avait retenti dans l'archipel de la Grèce; la patrie

réclamait ses citoyens pour la défendre, et un nombre considérable d'Hellènes s'embarquèrent pleins d'enthousiasme sur d'immenses caravelles, pour voler à la défense des foyers; mais, contrariés par les vents, ils vinrent relâcher dans le port de Mélos. Je vis entrer ces barques chargées d'un précieux dépôt; je me rappelai ces beaux jours de l'antique Grèce, où l'on transportait avec pompe, sur la terre ennemie, les citoyens défenseurs. Cette jeunesse brillante descendit bientôt à terre; le costume du deuil était celui de la majeure partie d'entr'eux; enfin, ils exécutèrent, jusqu'à la nuit, les danses guerrières qu'ils tiennent de leurs ancêtres. Il était neuf heures du soir, et par la nuit la plus calme et le ciel le plus étoilé, les vents portèrent à mon oreille des mélodies lugubres : c'étaient les mêmes enfans de la Grèce qui, assis sur la pelouse, chantaient en chœur la complainte de la mort de Botzaris.

Les îles d'Hydra et de Spezzia sont situées à l'ouverture du vaste golfe de Naupli; le dévoûment de leur population pour la cause de l'indépendance, est nécessité par trop de motifs, pour que l'œil le plus scrutateur n'y reconnaisse point le vrai patriotisme et l'amour pur de la liberté. Ce sont les expéditions chanceuses et lointaines des nombreux marins de ces îles, qui ont répandu chez eux le luxe, et l'amour des sciences. Hydra et Naupli sont aujourd'hui les deux boulevards de la Grèce; ils sont comme solidaires l'un de l'autre, et l'ennemi ne sera jamais maître de la Morée, tant que son impuissance laissera subsister l'une de ces deux forteresses du royaume. Dès l'aurore de la révolution grecque, l'île d'Hydra fut considérée à juste titre comme le foyer des idées nouvelles; la conduite de ses premiers citoyens, quoique aiguillonnée par l'ambition de conquérir les premiers rangs, n'en fut pas moins la plus honorable, puisqu'elle consacrait aux

yeux de la Grèce entière, le sacrifice des richesses et de la vie, pour soutenir les chances d'un avenir superbe, mais douteux. Les Hydriotes n'ont jamais bien senti les chaînes de l'esclavage; ils avaient été la plupart les témoins de quelques révolutions européennes, ils en conservaient le souvenir, surtout les résultats; de sorte que lorsque leur voix s'éleva pour plaider les intérêts de la patrie, leurs accents ignorés jusque-là de leurs concitoyens, furent entendus comme ceux des Trasibule et des Périclès. Ce sont ces hommes qui dans les relations lointaines, ont été à même d'apprécier l'humiliante condition de leurs compatriotes, qui les ont embrasés d'un noble enthousiasme; sans eux, sans les Ipsylanti, les Miaoulis, etc., la révolte des Hellènes n'eût été réellement qu'une rébellion éphémère, comme l'annoncèrent au monde les membres du suprême divan.

Dans les premiers jours de l'indépendance,

l'île d'Hydra prit d'elle-même une attitude qui assista merveilleusement la nouvelle résurrection de la Grèce; son sénat, sa marine, ses feuilles journalières, ses enfans passionnés pour la gloire et la liberté, qu'elle envoyait dans tous les points de l'Hellénie, pour y porter leur enthousiasme et créer des prosélytes à la cause sacrée, sont des souvenirs gravés sur le marbre et l'airain. Que dirions-nous de la statistique de l'île qui ne soit point connu? tout le monde sait que la ville est en amphithéâtre, disposée comme par étages; qu'elle peut au besoin devenir une forteresse où chaque citoyen établit son poste de combat, en présence de ses pénates. On a parlé de sa forteresse, de son arsenal, et surtout des rochers inabordables qui l'entourent presque de toutes parts comme une ceinture, de manière à ne laisser qu'un seul endroit accessible, que les insulaires ont su fortifier d'une manière admirable.

La marine d'Hydra est la plus formidable de toutes celles des villes maritimes de la Grèce; les Tombazi, les Condurioti, les Tsamados, la Bouboulina et autres citoyens vertueux ont concouru à cette œuvre généreuse, par le sacrifice de la majeure partie de leur fortune. Il en est parmi eux qui ont tout donné, afin qu'en mourant pour la patrie, ils n'eussent rien à regretter des vanités de ce monde. Tombazi est un des premiers qui aient offert cet exemple à l'admiration de l'Europe.

La marine hydriote plus nombreuse que celle de Psara et de Spezzia, parcourt en souveraine les mers du Levant; et l'ensemble des évolutions a lieu d'étonner de la part de ces marins, auxquels on était loin de prêter les moindres notions d'un art qui constitue en grande partie, le sublime de la navigation. C'est à cette tactique, fruit du génie et non de l'étude, que la marine grecque doit les éton-

nans succès qu'elle remporte des victoires avec des barques qui n'ont pour tout mérite, que d'être des modèles de goût, de marche et de construction. Une chose qui désole les ennemis des Grecs, c'est que quoique courbés sous le poids des chaînes, ils saisissent toujours le sublime des arts dont ils s'occupent; les constructions nautiques en fournissent une preuve: sur six cents navires, un marin de bonne foi, et surtout juge éclairé, reconnaîtra celui qui sort des chantiers d'Hydra. La principale qualité des navires grecs est la marche: j'ai vu par un temps qui contrariait les navigateurs de l'Ionie, la flotte grecque faire route comme eux, et s'élever contre le vent, au point d'être à perte de vue au bout de quelques heures. Sans cette étonnante faculté, la marine hydriote serait devenue cent fois la proie des vaisseaux et des frégates turques; ils sont tellement sûrs que les Hellènes échapperont à leur poursuite, qu'il est rare qu'on se donne la peine de

vouloir les atteindre. Certes si la chose était possible ils auraient beau jeu; puisque dix boulets portans, suffiraient pour anéantir le plus formidable des navires grecs. Quand on pense aux prodiges d'audace et d'héroïsme qui se multiplient tous les jours dans les fastes de la marine des Hellènes, quand surtout, on en a été le témoin, on est malgré soi forcé d'avouer une providence qui veille, pour accomplir une de ses plus belles œuvres du 19e siècle.

Ces marins dont tous les instans de la vie ne peuvent être comparés qu'à un orage continuel, ne jouissent pas même sur les vaisseaux, d'un seul de ces agrémens, qui nous font parfois oublier les horreurs de ces prisons flottantes. Un mauvais pain, des olives noires, et dans les grands jours des solennités patriotiques ou religieuses, une livre de viande, voilà ce que la patrie indigente accorde à ses intrépides défenseurs. Si la Grèce succombe, les

annales de l'univers n'auront jamais consacré une aussi glorieuse infortune. Exterminer des Turcs et brûler leurs vaisseaux, n'est point le plus grand service que la marine hydriote ait rendu à la patrie. La facilité de se transporter dans tous les lieux, d'y porter son enthousiasme, ses secours, d'y réduire au silence les promoteurs de l'esclavage, d'y surprendre les secrets des agens de la Porte, d'y scruter les intentions des étrangers; voilà des titres éternels à la reconnaissance nationale. On imprime à Hydra, un journal où sont consignées toutes les opérations de sa marine; c'est là qu'on peut voir de quelle importance ont été durant la guerre, ces marins hellènes, dont la pénétration dans les affaires est parvenue à dévoiler ce qui sûrement devait compromettre à jamais la cause de l'indépendance.

Le journal d'Hydra est intitulé : *l'Ami des Lois.*

Le gouvernement de la Grèce a cru devoir rendre justice au fameux Canaris, en lui donnant à commander un brûlot d'Hydra. Canaris est né à Ipsara, il est sans fortune; et sa femme qui vit dans un état voisin de l'indigence, habite l'île d'Égine. Il vient d'être père d'un second enfant, que la Grèce entière a nommé Lycurgue. Croira-t-on que les éminens services de cet homme, que des Grecs envieux, saluent du nom vulgaire de *brulotier*, n'a pour toute récompense, qu'une modique somme équivalant à vingt-cinq francs par mois.

Canaris au reste n'exige pas davantage, car si l'or pouvait exalter son patriotisme, on l'aurait entouré de toutes les voluptés de la vie. Sans connaître l'histoire des vertueux personnages de Rome, n'a-t-il pas, à l'occasion d'un riche butin, emporté ce qui manquait à son navire, pour mieux seconder ses desseins?

Canaris est d'une simplicité qui vous étonne; il faut pour ainsi dire se désiller les yeux, afin de reconnaître en lui le vainqueur de Scio et de Ténédos. Il n'a été admirable, dit-on, qu'au moment des sacrifices qu'il a offerts aux mânes de ses compatriotes immolés, dans ses nombreux et effrayans incendies. C'est alors, que pour me servir d'une locution forcée, son œil éclate de feu. Il vous les raconte avec une naïveté et une modestie qui vous pénètre. C'est, dans son genre, un Lafontaine qui raconte ses chefs-d'œuvre sans façon, et les compte pour rien. Sa réputation européenne l'étonne; il avoue qu'il faut faire bien peu pour qu'on parle de soi; et cependant l'envie dont ses concitoyens lui font sentir le terrible aiguillon, n'a point d'autre motif, que l'immortalité dont il jouit même pendant sa vie. Il est de fait que Canaris n'a pour lui qu'un instinct du génie, et cependant il surpasse dans ses conceptions, ceux que l'étude et l'instruction placent au nombre

de ses rivaux. Il a dans le caractère quelque chose qui tient de l'enfance des sociétés; superstitieux, et plein de confiance dans la religion chrétienne, il n'entreprend rien sans avoir invoqué l'Être Suprême par des cérémonies préparatoires; sans avoir, dans le temple, rempli ses devoirs de bon chrétien. Alors il fait sa barbe, revêt son meilleur costume et son linge le plus blanc; il vole au triomphe ou à la mort comme à une fête. Canaris sortira de la vie, comme le voulait un grand philosophe, c'est-à-dire comme d'un banquet.

On sait qu'en 1825, au mois d'août, il conçut le projet d'incendier la flotte du pacha d'Alexandrie, sous les yeux mêmes du plus puissant ennemi de la Grèce. Si ses vues avaient été exécutées par les capitaines d'Hydra, qu'on avait associés à son entreprise, cette expédition gigantesque n'aurait point échoué. A-t-il manqué à ses compagnons la

même audace? Est-ce la crainte d'augmenter ses triomphes qui les a fait reculer devant le péril, au moment même où Canaris a failli en être la victime. Je ne dirai rien qui puisse jeter du doute sur la conduite des capitaines hydriotes, seulement j'ajouterai que Canaris, dans son rapport, a donné à entendre que la division des esprits s'opposera toujours à ce qu'on entreprenne, de concert, des opérations vastes et décisives. Dans une lettre que Canaris écrivait à un grand personnage français, il se plaignait avec amertume de ce que ses conseils n'avaient point été suivis; de ce qu'on avait eu la cruauté de le laisser pénétrer seul dans le port d'Alexandrie, lorsqu'on avait promis de le suivre. Néanmoins, de quelle force d'âme n'a-t-il point donné la preuve! On voit paraître quatre bâtimens sous pavillon autrichien, devant le port d'Alexandrie; un œil exercé aurait aisément reconnu une construction grecque, mais on n'y fit aucune at-

tention. D'ailleurs, cette particularité aurait frappé quelqu'un, que la chose n'eût point été éclaircie, parce que depuis la guerre de la Grèce, des bâtimens hellènes, réputés bons marcheurs, ont été capturés, et ont été achetés par des négocians impériaux, dont le commerce prend chaque jour, dans les mers du Levant, une extension sans cesse croissante.

Canaris ouvrait la marche et recoit à son bord le pilote ; il le fait prisonnier, entre dans la baie, et, plein de confiance dans sa destinée, il embrase son navire à l'instant même où Méhémed-Ali contemplait, du haut de son belvéder, la forêt de mâts que le bruit de ses richesses attirait de tous les coins du monde, dans les parages de l'Égypte.

Canaris, confiant alors son brûlot au vent et à la garde de Dieu, s'embarque dans son

esquif et gagne le large, laissant Méhémed dans les accès impuissans d'une rage bien juste. Il sortit du danger, et son brûlot fut éteint. Il ne réussit pas ; et pour la première fois de sa vie, Canaris n'eut point l'approbation de tous les Philellènes.

On tient à sa patrie avant tout, et si le désastreux projet du grand homme n'eût rencontré aucun obstacle, et que le port d'Alexandrie eût été incendié, ce qui était inévitable, tous les comptoirs de l'Europe auraient déploré la perte de leurs compatriotes, de leurs richesses, et auraient peut-être maudit celui pour lequel on a toujours eu des chants de triomphe et d'admiration.

Nous ne quitterons point Hydra sans dire un mot d'une femme dont on a voulu faire une héroïne, et qu'une mort horrible a ravie à l'indépendance de la Grèce, et à l'histoire de

ses guerres patriotiques. C'est de Bouboulina que je veux parler: cette dame, sur laquelle les bouches de la renommée se sont plues à raconter des merveilles, n'a jamais eu qu'un beau moment. C'est pour venger la mort de son époux, victime de la cruauté turque; c'est pour servir de modèle aux femmes grecques, dont le veuvage reconnaissait le même motif, qu'elle réalisa sa fortune, acheta deux beaux navires, les équipa et que, les montant elle-même avec ses fils, elle se mit à chercher, sur les mers du Levant, des victimes expiatoires pour les offrir aux mânes de son époux. Le Ciel, qui ne veut de sang que pour une cause juste, l'a peu servie; elle débarqua en laissant, *nouvelle Creüse*, le soin de sa vengeance à ses fils.

Bouboulina était peu aimée à Hydra; mais se croyant appelée à de hautes destinées, elle se rendit à Naupli lorsque l'autorité chancelante passait tour-à-tour entre des mains inhabiles

et peu propres à diriger des rênes mal assujéties. Des conseils qu'elle crut bons, des intrigues, des amourettes, des brouilleries entre les divers membres du gouvernement, furent son ouvrage, jusqu'au jour où les choses, prenant plus de stabilité, Bouboulina vit sa nullité et se retira dans sa patrie. Son dévoûment et ses bonnes intentions furent mal récompensés; elle mourut victime du père irrité, dont l'un de ses fils avait ravi la fille.

Sa mort n'a point été vengée, comme elle devait l'être.

CHAPITRE IX.

DE NAUPLI, MÉTROPOLE DE LA GRÈCE; COUP-D'ŒIL SUR SA TOPOGRAPHIE. — DES MEMBRES DU GOUVERNEMENT PROVISOIRE; DE LEUR POLITIQUE. — ÉTAT DES AFFAIRES EN 1825. — DE LA POSITION DES DIVERS AGENS DE L'EUROPE A NAUPLI; DE CEUX DE L'ANGLETERRE EN PARTICULIER. — DE FABVIER; PARALLÈLE DE L'EX-COLONEL FRANÇAIS AVEC BYRON.

Naupli, métropole du nouvel empire grec, mérite une mention spéciale, à laquelle nous consacrerons un chapitre.

Dans le mois de juillet 1825, les hasards de la navigation nous portèrent dans le golfe admirable et profond, à l'extrémité duquel on voit une montagne inaccessible et escar-

pée; c'est là que s'élèvent les murs de la forteresse de Naupli, véritable Gibraltar de la Grèce, contre lequel viendra se briser le torrent déchaîné des hordes de la Turquie et de l'Égypte.

C'est au-dessous de cette immense citadelle que se trouve la ville de Naupli; elle est protégée, de tous côtés, par d'innombrables bouches à feu qui, au besoin, peuvent défendre toutes ses avenues. En face du quai de la ville, on voit une construction qui date des siècles mythologiques, et qui porte encore le nom de fort Palamède; ce fort est très redoutable par sa position, et doit s'opposer efficacement aux navires ennemis qui tenteraient un débarquement de ce côté. Depuis peu de temps, les moyens de défense ont été augmentés. L'importance de cette place a fixé l'attention; aussi Naupli, tel qu'il est aujourd'hui, peut être mis au rang des places militaires les mieux fortifiées de l'Europe.

C'est dans ces remparts que résident les membres du gouvernement provisoire de la Grèce. En poursuivant l'étendue du vaste golfe, on voit, au milieu d'une grande plaine, une ville ouverte de toutes parts, qui n'a d'historique que son nom à jamais fameux, celui d'Argos ; non loin de là, une élévation ou monticule, sur lequel chancellent de vieux fondemens qui datent de la domination de Venise, et qui pourraient devenir un jour une position favorable à l'ennemi, si le gouvernement de la Grèce ne s'occupe de le fortifier. Ce lieu élevé, dont les traditions antiques nous conservent la mémoire, était jadis l'emplacement de l'acropole d'Argos. La plaine de cette dernière ville, où Nikita mérita le surnom un peu trop cannibale de Turcophage, vient se terminer aux pieds des montagnes élancées de l'Argolide. Lorsqu'on vient à Naupli par les chemins pratiqués dans les gorges nombreuses

de la Morée, on peut être aisément arrêté par une poignée d'hommes placés au haut des nombreuses Thermopyles de la Morée. Lorsqu'on a le bonheur de les franchir, on a encore à craindre l'impossibilité des communications pour les transports des vivres; c'est ce qui arriva aux troupes turques, au nombre de trente mille, dont Nikita fit un long carnage. Les vivres, les chameaux chargés de toutes espèces de munitions arrivaient aux Turcs; mais soudain arrêtés à l'entrée de ces gorges, ils étaient aisément capturés et conduits dans tous les ports de la Grèce, où la nouveauté de ce spectacle était considérée comme un prodige. De mémoire d'hommes, jamais on n'avait vu sur l'une des îles de l'Archipel, l'énorme animal habitant des déserts.

En côtoyant toujours la plage, on arrive sur une plaine inondée, d'où s'élèvent avec

vigueur de nombreuses hydrophites; ce lieu rendu mémorable par l'un des plus beaux travaux d'Hercule, s'appelle encore le marais de Lerne. Les eaux de cette plaine, sortent avec violence non loin de la mer et servent à mouvoir les meules des moulins qui écrasent le blé nécessaire à l'approvisionnement de Naupli et d'Argos. Autour des moulins il existe une quinzaine de maisons inhabitées, depuis la guerre, où toutefois on a établi un poste de cinquante hommes, pour les défendre. L'invasion des moulins nuirait infailliblement à l'alimentation des troupes qui défendent Naupli de Romanie. Le gouvernement de la Grèce montre peut-être un peu trop de sécurité, en ne cherchant point dans ses murs les moyens de faire la farine de sa garnison; Ibrahim a déjà cherché à détruire les moulins; et s'il n'y est point encore parvenu, il faut en remercier cette Providence, qui ne délaisse pas tout-à-fait les chrétiens d'Orient.

Les journaux ont retenti d'une affaire de peu d'importance, qui s'est passée entre les troupes d'Ibrahim et une poignée de Grecs chargés de la défense des moulins. Cette légère escarmouche, que l'imagination créatrice des orientaux a décorée du grand nom de bataille des moulins, doit ici trouver sa place ; elle démontrera jusqu'à l'évidence, combien l'étonnante bravoure des esclaves d'Ibrahim, a été exagérée par la voix des partis, puisqu'elle a reculé devant trente Palicars, sans ordre et sans discipline, que leur seule force morale a soutenus en présence d'un ennemi très supérieur en forces.

C'était vers le milieu de l'année 1825, saison où le rêve d'Ibrahim sur la prompte soumission de la Morée durait encore ; après avoir dévasté, pillé, livré aux flammes les villes sans défense qu'il trouvait sur son passage, il crut devoir choisir Naupli de Romanie, pour

le nouveau théâtre de sa vaillance. En conséquence il vint lui-même examiner la nature des lieux et jugea qu'avant de rien entreprendre, il fallait s'emparer des moulins et les détruire. Un jour il ordonna à quatre cents hommes de fondre du haut d'un monticule, sur la faible garnison préposée à la garde des moulins. Les trente ou quarante Palicars, tous jeunes et bouillant d'ardeur prirent les armes, les attirèrent du côté de la plaine et non loin de la mer; là tandis qu'ils opéraient une vigoureuse résistance, une petite goëlette grecque vint s'embosser, et, à l'aide d'un canon de 18, fit du mal à l'ennemi, qui prit la fuite et depuis lors n'a plus reparu dans les environs de Naupli. Comment expliquer de la part des Arabes cette fuite précipitée ? Pourquoi Ibrahim qui ne demande à son Dieu que des périls et des sacrifices humains, n'a-t-il point voulu élever l'étendard de sa domination, en présence des habitans de Naupli, pour qui

son nom seul était alors un signal d'alarmes et d'effroi ?

Le fils de Méhémed-Ali, n'aime point la résistance, puisque sa bravoure ne s'est encore exercée que sur des populations faibles et sans armes; jusqu'à la fin de 1825, il n'avait été guerrier généreux, que lors de la capitulation de Navarin; encore a-t-il flétri sa conduite ce jour-là, en faisant des exceptions, que l'on n'avait point stipulées dans les conditions du traité.

Soliman-Bey commandait en personne l'attaque des moulins.

Quelques jours après cet évènement je visitai le champ de bataille, et je ne vis que trois ou quatre cadavres de chevaux, et un seul Arabe décapité. Mon étonnement fut au comble; car d'après les récits pompeux qui

circulaient dans la Grèce, je m'attendais à voir le spectacle d'une plaine immense, fumante encore de sang et de carnage. J'en parlai aux jeunes soldats grecs qui m'accompagnaient; ils me dirent qu'à mesure qu'on tuait des Arabes, des cavaliers armés de crocs les enlevaient, afin d'anéantir les preuves de leur défaite. J'aurais peut-être cédé au desir qu'ils témoignaient de me voir convaincu, lorsqu'on osa m'assurer que M. Sève avait succombé pendant l'affaire, et un vieux Palicar présent m'avoua que le coup fatal était sorti de sa carabine. Bonnes gens, m'écriai-je! M. Sève vit toujours, et son bras porte peut-être en ce moment des coups funestes à l'émancipation de la Grèce. Il est sûr que le vainqueur de Sève avait tué un officier égyptien. La méprise même est assez facile, puisque les chefs des Arabes, ont une mise élégante et remarquable par le nombre de galons d'or qui surchargent leur costume.

C'est à la sollicitation du Philhellène *Fabvier* qu'on a fortifié le lieu connu sous le nom de *Molini;* cet endroit est réellement un des postes avancés de Nauplion.

Cette, ville premier boulevard de la Grèce, siège des membres du gouvernement provisoire, théâtre de tous les partis et de la lutte des factions, n'offre au premier aspect que le spectacle du désespoir et de la misère, des remparts menaçans et inexpugnables, enfin la réunion des membres du gouvernement provisoire, qu'on pourrait appeler l'âme du grand corps des Hellènes. Annoncer à l'Europe que le peuple de la Grèce est plongé dans la consternation et le deuil, que tous les malheurs imaginables sont amoncelés sous le ciel de la Morée, c'est répéter ce que j'ai déjà dit, c'est tracer un tableau qui se renouvelle à chaque pas qu'on fait sur le sol des Hellènes. En 1825 le gouvernement de la Grèce était

confié à des hommes d'un mérite réel, qui ne se dissimulaient point, combien leur tâche était pénible et les résultats incertains. Ils étaient revêtus d'une puissance illimitée, mais les ressorts pour la faire agir, pour commander à de longues distances, n'existaient point; on était forcé de se reposer sur le caractère moral des chefs de l'armée, sur leur prudence et sur la fidélité dont ils juraient de donner des preuves.

Colocotroni, Gourras, Nikita et autres généraux combattaient avec enthousiasme et bonne foi. Ces vengeurs de la Grèce, quoique errans dans le Péloponèse, avaient les yeux fixés sur les autorités de Naupli; ils étaient maîtres de leur volonté dans les camps, et n'entretenaient des relations avec la métropole, que pour contrôler les opérations des membres du Grand-Conseil, et demander des secours, de l'or et des subsistances. Ces braves chefs des Palicars

étaient d'ailleurs incorruptibles, et l'on se reposait sur leur parole. Ce qui causait la sollicitude des gouverneurs, c'était une foule de petits chefs de bandes grecques, qu'on destinait à la défense des villes, et qui sans zèle pour les intérêts de la mère patrie, se cachaient dans des gorges ignorées, pour revenir à Naupli, demander l'argent nécessaire à la continuation de leurs services. Tous ces misérables centeniers, obéraient à pure perte le trésor. On était encore fort heureux lorsqu'ils ne s'enfuyaient point, emportant avec eux, l'argent de leur milice, dont ils n'étaient que les dépositaires. C'est après un pareil acte de lâcheté de la part d'un chef, que M. Jourdain Philhellène dont nous avons parlé à l'occasion de Scira, demanda la faveur de commander sans aucune solde pour lui, les malheureux Klephtes, qui comptaient sur cinq mois de solde que la patrie avait payés, et qu'un vil raïas naguères

leur capitaine, leur avait soustraits par sa honteuse fuite.

De tous les coins de la Grèce on envoyait des réclamations à Naupli ; le but de toutes ces demandes était, comme on peut le deviner, des forces contre Ibrahim et du pain pour se nourrir. Quoi de plus déchirant pour les chefs d'un état, que ces adresses multipliées de tout un peuple voué à la mort, et pour lequel on ne peut déployer aucune mesure préservatrice. Les membres du gouvernement se servaient pour les consoler du seul moyen qu'ils eussent réellement en leur pouvoir, celui de les engager à prendre patience, de prendre les armes d'un commun accord, et de repousser l'ennemi que l'on peignait toujours comme moins redoutable que sa renommée l'avait fait. Cependant les hameaux, les villes, les villages étaient incendiés; et chaque nouvelle qu'on recevait à Naupli jetait

l'alarme et le découragement. Le moindre coup de canon tiré dans le lointain était l'occasion de répandre les bruits les plus sinistres; les imaginations épouvantées supposaient qu'Ibrahim était campé non loin des portes de la ville. Ces fausses inventions étaient le plus souvent l'ouvrage d'un parti occulte, dont les émissaires se trouvent jusque dans les murs de la capitale. Nous étions sûrs qu'Ibrahim marchait vers le centre de la Morée, et le peuple de Naupli sanctifiait les derniers momens de son existence.

Les membres du gouvernement provisoire de la Grèce avaient encore un écueil bien plus redoutable à éviter, et devant lequel ils étaient sans cesse en présence. C'étaient les divers agens des cours de l'Europe et même de certains royaumes transilvaniques dont les intentions et même les conseils souvent indiscrets ou dictés par l'égoïsme national, devaient être accueillis,

en apparence, par ceux qui avaient besoin de tout le monde, et qui, par politique naturelle, étaient continuellement en état de suspicion. Ils ne se dissimulaient point que l'emprunt fait en Angleterre serait long-temps un joug difficile à secouer ; car des possessions importantes, en cas de délivrance complète des foyers, des concessions à terme illimité, sont peut-être le prix d'une générosité déjà trop intéressée. Les chefs de la Grèce raisonnaient alors comme l'homme dont on a ravi la fortune, et qui croit encore au bonheur, s'il peut racheter la moitié de ses anciens domaines aux dépens de l'autre. Il faut néanmoins avouer une chose, c'est que depuis que la révolution de la Grèce a acquis la consistance d'un acte voulu par la nation entière, l'Angleterre a rivalisé avec tous ceux qui ont voulu participer à l'œuvre sainte de la restauration hellénique, et les a surpassés en bienveillance, en générosité. Je n'ignore

point que, peut-être, les sentimens les plus contraires à ce que j'en dis, sont voilés par les dehors d'une politique toute nouvelle; ne préjugeons rien : un bienfait dont le prix consiste en immenses avantages à recueillir dans un lointain enveloppé de mystères, n'en est pas moins un bienfait qui a alimenté la résistance des Hellènes, au moment où la Grèce allait être rayée du livre de l'univers.

La ville de Naupli est donc le théâtre sur lequel s'agitent les intérêts des divers mandataires qui n'ont aucune mission avouée, et qui, néanmoins, sont reconnus tacitement par les membres du gouvernement provisoire. Tous leur sont également précieux et suspects; tous sont les agens ou, pour le moins, les promoteurs des comités philhelléniques, dont l'or et les secours concourent si puissamment à entretenir la lutte glorieuse. Voilà le côté franc et loyal du dévoûment des mandataires ; leur ministère

secret est couvert d'un voile dont les coins sont soulevés, et qui n'ont appris aux représentans de l'Hellénie, sinon que chaque puissance a fondé, sur leur résurrection, l'espoir d'intérêts majeurs que la politique, d'ailleurs la plus loyale, ne désavouerait point.

Dans cette lutte des partis, les représentans ont adopté la conduite que leur position doit commander; leurs réponses sont presque négatives, car on pourrait avancer que le premier titre du code diplomatique de la Grèce, est de temporiser, de gagner du temps. Cet esprit d'hésitation les a sauvés plusieurs fois de l'abîme où l'astuce a voulu les précipiter; ils ne s'en départiront point jusqu'à ce que la grande question de la liberté soit définitivement résolue.

Une observation que je dois consigner, et dont tout lecteur judicieux a déjà senti l'im-

portance, c'est que le but de toutes les opérations de l'Angleterre est de pure spéculation, et ne tend qu'à paralyser les efforts que les nations rivales déploient en faveur des malheureux Grecs. On se rappelle qu'à-peu-près vers la même époque de notre passage à Naupli, le commodore anglais qui commande les forces navales du Levant, parvint, après avoir mis en œuvre l'artifice des promesses et de l'or, à obtenir un sorte de contrat signé de quelques membres dissidens du gouvernement provisoire, par lequel la Grèce demandait à l'Angleterre assistance et protection. Celui qui provoqua cette mesure au nom du cabinet britannique, n'en avait point la mission ; mais cette démarche, qui devait indubitablement faire diversion aux rivalités ambitieuses des différens agens européens fixés à Naupli, eut son plein succès, et démasqua leurs prétentions.

De cette bienveillance tacite dont plusieurs gouvernemens de l'Europe entouraient la Grèce, sortit une mesure vigoureuse de la part des chefs hellènes : ils protestèrent avec fierté côntre la conduite déloyale de l'Autriche, et annoncèrent qu'à l'avenir, les navires de la nation grecque séviraient contre les impériaux qui entretenaient des rapports de commerce avec les Égyptiens et les Turcs. Ils avaient à peine publié ce manifeste que le hasard fit rencontrer, dans les parages de Coron et de Modon, cinq ou six briks autrichiens chargés de grains et autres denrées; on les captura, et nous les vîmes dans le port de Naupli. Un d'eux avait des Arabes à bord; on ignorait leur destination, et le gouvernement décida qu'on se fierait à leur parole, puisqu'ils avouaient ne point appartenir à Ibrahim; en conséquence, on les commit à l'entretien des moulins.

La ville de Naupli était alors glorieuse d'avoir, dans son sein, un homme que la France a vu naître, dont elle garde le plus touchant souvenir, et qu'elle ne réclamerait point en vain, si elle avait besoin de son épée. Cet homme, doué d'une imagination méridionale, de talens militaires acquis dans les jours de triomphes et de revers, possède, pour le plus beau de ses attributs, une âme héroïque et détachée des vils intérêts de ce monde; il possède le génie des hommes que la nature a prédestinés pour être chefs de secte; la flamme qui éclate de tous ses sentimens se propage à tous ceux qui l'entourent. Cet homme fut Philhellène par instinct, vint en Grèce par suite des évènemens de sa vie; et son assistance fut vivement ressentie par les Grecs, dont le moderne Trasibule éveille le patriotisme. Le colonel Fabvier, que nous nommerons désormais le général des troupes disciplinées de la Grèce, démontra l'utilité d'un

corps de réserve organisé à l'européenne, propre à faire face aux Arabes d'Ibrahim. Il voulut que ce corps devînt redoutable, non-seulement par la régularité et la précision des manœuvres, mais encore par la force morale, rempart inexpugnable des empires. Il obtint les matériaux de cette milice, et la créa avec les Hellènes dont la conduite, le patriotisme et la force morale étaient des garanties évidentes. L'esprit qui règne dans ce corps de réserve est une conséquence du fanatisme qui les transporte pour la délivrance de la patrie. Ils combattront pour vaincre; s'ils succombent, on dira d'eux comme des vieux soldats des Pyramides :

> L'ennemi l'œil fixé sur leur face guerrière
> Les regarda sans peur pour la première fois.

L'histoire notera que l'Angleterre et la France ont donné le jour aux deux hommes qui, par la seule force de leur génie, ont

communiqué aux Hellènes les flammes de l'enthousiasme national, et le délire valeureux qui s'affranchit tôt ou tard des honteuses chaînes léguées par ses aïeux. La postérité des Hellènes mettra un jour en parallèle Byron et Fabvier. Le premier fut amant passionné des idées libérales; notre compatriote est, pour les Grecs, ce que le noble lord a dit de Marceau, « champion désintéressé de la liberté : « Byron et Fabvier ont été, tous deux forcés de fuir leur patrie; tous deux, enfin, sont venus combattre et peut-être mourir sur la terre classique des grands hommes.

CHAPITRE X.

DES KLEPHTES. — MOEURS, USAGES, LITTÉRATURE DE CES INTRÉPIDES MONTAGNARDS. — DU CARACTÈRE DES GRECS EN PARTICULIER.

Nous ne saurions mieux terminer ce que nous avons à dire sur la métropole de la Grèce, qu'en parcourant, d'un œil rapide, les motifs qui peuvent faire préjuger le sort futur de cette belle partie du globe.

La marche dévastatrice d'Ibrahim dans la Morée a fondu toutes les opinions; il ne peut y avoir en ce moment qu'un seul parti; celui de la liberté. Celui dont l'énergie belliqueuse

était anéantie par l'habitude du servage, s'est éveillé avide de vengeance, lorsqu'il a vu que son champ était livré aux flammes, que sa femme et ses enfans avaient été massacrés, qu'il restait seul avec son désespoir. Ibrahim a nui aux opérations de la Porte en Morée; il a couvert la Grèce de soldats; le sang de ses victimes a réellement fait reverdir les lauriers depuis long-temps flétris sur leur terre natale. La Morée sera le tombeau de tous les Turcs armés pour la soumettre; je fonde cette opinion sur le système de défense adopté par les Klephtes et les Palicars; ils combattent par bandes organisées, gardent les défilés, sont agiles à la course, et peuvent, par des chemins détournés, fuir l'ennemi toujours supérieur en nombre, lorsque le hasard l'a rendu maître des positions. La Grèce entière, par ses nombreuses montagnes, les gorges effrayantes qui les séparent, les accidens multipliés de son sol déchiré de toutes parts,

semble avoir été prédestinée par la nature, à être le berceau des hommes libres. Ne l'ont-ils pas toujours été ces formidables Armatoles qui, accourus aujourd'hui du haut de leurs forteresses inaccessibles, sont la terreur des Musulmans! Ces Klephtes indomptés ont conservé, dans leurs cavernes aériennes, le génie sauvage des Grecs pélasges ; leurs combats, leurs jeux, une vie toute pleine de dangers vaincus, ne sont-ils pas les garans de cet axiome éternel, que la liberté entière de la Grèce n'a jamais péri tout-à-fait et ne périra point. Si l'heure de la résurrection des Hellènes est sonnée dans le Ciel, je veux un jour assister aux récits presque fabuleux des Klephtes de l'Acrocéraune, de ces monts, séjour des orages, où le feu sacré dont brûlèrent les seuls enfans non dégénérés des premiers Hellènes, enfanta des mélodies guerrières qui m'ont rappelé plus d'une fois les concerts de la lyre sauvage d'Ossian. Ombre

de Byron, sors de la tombe! Les chants du barde de l'Écosse ne sont point une fiction d'un romantisme âpre, enfanté sur les sommets vaporeux et couronnés de neige; les Klephtes ont renouvelé, de nos jours, les prodiges des enfans de Morven; ceux qui leur ont inspiré les chants de guerre et de désespoir, n'habitent point les fantômes homicides; ils respirent à leurs pieds; c'est du haut de leurs montagnes qu'ils ont préparé les foudres de leur trépas. Ce que les braves habitans de Souli ont opéré contre toutes les forces du pacha de Janina, les Klephtes le renouvellent tous les jours; et leurs coups, partis du haut des rochers qui dominent les routes de la Morée, sont funestes à l'ennemi qui ne peut ni les éviter, ni se défendre. Quels éminens services les assassinats d'Ibrahim ont rendus! Les bandes de Klephtes se sont accrues d'un nombre égal à celui de ses victimes. La mort en moissonnant les épouses

et les mères, a armé la main de l'époux et du fils.

Ainsi les bandes de Palicars et les défilés des montagnes seront les deux écueils de la bravoure égyptienne. La négligence des musulmans n'avait point prévu cet obstacle ; ils pensaient, et Soliman m'en fit l'aveu, que l'état de dénûment absolu de la Grèce, forcerait les chefs de l'armée, de tenter un dernier coup, et de décider la grande lutte par le succès d'une bataille générale. Je ne lui répondis rien, mais connaissant les Klephtes, je murmurai ces mots entre mes dents : « Les lions ne combattent point en bataille rangée. »

La littérature des Grecs vivans sur les montagnes, sera bientôt une mine poétique à exploiter. La pureté et la mélodie de l'accent national, se sont altérées au milieu des bois, des rochers et des pics orgueilleux de l'Acrocé-

raune. Les chants des Klephtes peignent les sensations exagérées de l'amour, de la haine, de la vengeance et toutes les passions instinctives qui dominent le cœur humain, dans les écarts de son indépendance. Les chants de guerre sont consacrés à perpétuer la mémoire ou les actions héroïques des Klephtes fameux; de ceux qui ont mené une existence remplie d'aventures, de dangers, de luttes avec les infidèles armés; qui en sont toujours sortis vainqueurs et couverts de leur sang. Les airs de ces *Helléniennes*, sont grondans et majestueux; ils se ressentent du bruit de la foudre, qui retentit sans cesse sur la tête des Klephtes. Les chants d'amour ont une mélodie spéciale, dont aucune langue ne peut rendre la suavité. Il y a dans les idées quelque chose de triste, de sauvage, de voluptueux, dont on ne peut jouir, qu'en s'approchant du ciel, qu'en respirant l'air des montagnes. J'avais fait la même observation, en Corse. Châteaubriand a dit :

« Le chant de l'homme à l'état sauvage est naturellement triste. »

L'expédition d'Ibrahim dans le cœur du Péloponèse lui a prouvé que des murs fumans et l'innocence égorgée par une soldatesque féroce, ne découragent pas les Palicars, et ne compensent point la mortalité effrayante de ses troupes. Il a enfin compris que la Grèce est positivement aux lieux où il ne la soupçonnait point, c'est-à-dire sur les montagnes et sur le littoral, où sont les principales places fortes dont les Hellènes sont en possession. L'admirable Missolonghi, Naupli de Malvoisie, Naupli de Romanie, Corinthe, Athènes, l'île d'Hydra, voilà les lieux qu'il faut frapper, pour anéantir, non pas le génie de la Grèce, c'est impossible, mais pour couvrir de deuil et remplir du silence des tombeaux la terre dont vingt-deux siècles d'oubli, n'ont pu effacer la mémoire. La Providence mystérieuse qui (je le répète encore)

veille sur les destinées de la Grèce, et qui veut faire passer ses enfans par toutes les épreuves du malheur, n'a point voulu qu'Ibrahim conçût un vrai plan de conquête, avant que son peuple fût en état de lui résister. La milice organisée sous les ordres du Philhellène Fabvier est là pour se déployer en colonnes, et pour fournir à Soliman, l'occasion de donner à son maître, le spectacle d'une bataille rangée. C'est le vœu qu'il faisait; puisse-t-il bientôt l'accomplir, et le maudire!

Quand nous étions à Naupli, le nombre de soldats grecs disciplinés montait à deux mille quatre cents; ce nombre tendait tous les jours à s'accroître; à six mille on devait fermer les rôles de la division Fabvier. Les chefs qui les commandent sont la plupart des officiers français, tous dévoués à la cause de la Grèce, et qui ne demandent du succès de cette croisade, qu'une palme, avec ces mots tracés par le

sang des Arabes : « Aux chrétiens libérateurs, la « Grèce sauvée. » N'oublions point de nommer les frères Calerdgi, Russes d'origine, pleins d'ardeur pour la restauration de la croix d'Orient. Les derniers adieux de leurs parens ont été ces paroles : « Nous consacrons votre fortune et votre vie à la défense des Grecs; partez, et prouvez-nous votre amour, par un dévoûment sans bornes à la cause sainte. »

Avant de quitter Naupli, donnons en résumé, l'opinion que nous nous sommes formée du caractère des Grecs. Ne croyez point aux mille et un sarcasmes dont quelques écrivains indécens et mauvais juges ont gratifié une nation entière. Ils veulent le poli de la civilisation, sous les chaînes de l'esclavage. Il existe en Grèce trois caractères marqués. Plaçons au premier rang celui du Klephte proprement dit ; celui-là est superstitieux, brave, capable

de tous les vices de la barbarie, et n'obéissant qu'aux impulsions instinctives de son organisation. Il vit dans un état demi sauvage; par conséquent la rapine et le meurtre, sont les élémens de sa vie errante et libre. Un Klephte, doit être comparé au Suliote, lorsque fatigué de ses courses, il se fixe dans une ville, où il acquiert quelques degrés de civilisation. Ces montagnards intrépides et grossiers, ressemblent alors aux Corses des montagnes; ceux-ci néanmoins ont une finesse de tact dans les affaires communes de la vie, que n'ont point ceux avec qui je les mets en parallèle.

Le caractère industrieux et commerçant, prédomine en Grèce; c'était le seul que les Turcs n'eussent point en horreur, puisqu'il était la source des voluptés, auxquelles ces maîtres avides, consacraient leur existence monotone. Aux lieux où le nombre des Turcs était prépondérant, les Grecs ont plié leur

caractère à la férocité exigeante de leurs tyrans. Pour échapper à tant de calamités entassées sur leur tête, il a fallu se résigner, se taire, obéir ; de là tant de vices nécessaires, dont la transmission du père au fils, était pour ainsi dire le plus beau legs, et le moyen d'échapper à la mort.

Le troisième caractère dominant en Grèce, est celui des habitans de la plupart des îles qui se livrent avec ardeur au commerce, au pilotage, aux expéditions nautiques. Ceux-ci ont eu moins à craindre des Turcs, puisque leurs petits tyrans, et j'entends par ce mot les pachas, les beys, les agas, etc., n'ont jamais été en grand nombre chez eux, et que ceux qui, pour y remplir une fonction, étaient forcés d'y séjourner, finissaient, tôt ou tard, par se plier au caractère, j'ose même dire aux mœurs, des insulaires dont ils enviaient l'opulence. Qui oserait avancer que

les Hydriotes, les Samiens, les habitans d'Ipsara, furent réellement esclaves? Ils étaient soumis comme pour mémoire de leur dépendance, à un léger impôt, et la plupart des Grecs aisés comptaient même des Turcs au nombre de leurs domestiques. Certes, ce n'est point là une preuve de despotisme turc, comme on doit l'entendre.

Les divers caractères que nous venons d'esquisser, sont confondus par la plupart des observateurs prévenus, qui vous disent gravement et avec toute la sainteté de la conviction : c'est de la canaille; ils ont mille vices et ne méritent aucuns égards. Les plus sages, parmi ces derniers calomniateurs d'une nation entière, avouent que la cause des Grecs est sublime, sacrée; mais qu'ils ne la défendent pas comme des hommes qui ne demandent qu'à vaincre ou à mourir. Eh, Messieurs! n'enveloppez jamais dans la même accusa-

tion, des peuplades qui ont toujours différé entr'elles, quoique vivantes sous le même ciel; sachez que la démoralisation des Grecs est en raison du nombre des tyrans devant lesquels ils étaient sans cesse en présence; qu'enfin, du sauvageon des forêts, on ne recueille point le fruit des jardins.

Poucqueville, Châteaubriand, Byron, ont répondu avec éloquence et vérité aux odieuses accusations des ennemis de la Grèce; s'ils n'ont pas converti les incrédules, ils ont convaincu les hommes de bonne foi. Au reste, le temps de ces indignes sarcasmes est passé. Je ne dirai point que le feu de la liberté a purifié de leurs vices les âmes grecques encore empreintes du sceau profond de l'esclavage; le philanthrope, avant tout, doit secourir le malheur. Un philosophe célèbre, M. de Lamark, a dit : « Le génie et le caractère des hommes est dépendant des influences sous les-

quelles ils vivent. » Sans être un idéologue, je crois à cette première loi de la civilisation des peuples; or, Messieurs, méditons sur ce principe de l'univers, et convenons qu'il y aurait de l'ignorance et de la mauvaise foi à demander aux Grecs dégénérés les vertus sociales de leurs aïeux.

En finissant ce récit, il est essentiel de dire que l'heure de la révolution hellénique n'était point encore venue; ce sont des circonstances éventuelles qui l'ont fait éclater. Si la génération qui s'élève et qui a été instruite dans les écoles, du grand rôle que jouèrent leurs aïeux sur la scène du monde, eût participé à l'œuvre sublime de la restauration, le croissant ne dominerait déjà plus au sommet de quelques tours de la Grèce. Cette jeunesse savante, destinée à faire oublier les vices de ses pères, sera bientôt en état de défendre la patrie; si la Grèce fût restée en-

dormie, elle eût opéré plus tard ce que ses parens esclaves n'auraient osé tenter.

Le fils du fameux Marco Botzaris faisait, en ces mots, de tendres reproches sur l'inconsolable douleur de sa mère : «Ne pleure point; mon père est mort pour sauver son pays, et son âme est dans le Ciel; quittons nos habits de deuil, laisse-moi suivre mon oncle dans les combats; donne-moi un cheval et des armes, je suis assez fort pour les manier; n'ai-je pas mon père à venger?... » Ce fils de héros tenait ce langage à onze ans.

Les Turcs, dans leur ignorance, ont préparé la sanglante révolution de l'Orient : si la Grèce redevient leur proie, je suis convaincu que le commerce lointain, les collèges, les fortunes immenses et les arts libéraux seront proscrits du sol des Hellènes.

CHAPITRE XI.

RETOUR A MODON. — CAPITULATION DE NAVARIN; CONDUITE D'IBRAHIM. — ÉTAT DE L'ARMÉE AU MOIS D'AOUT; DÉMORALISATION DES ARABES; LA PESTE LES MOISSONNE. — IBRAHIM ATTEND UNE NOUVELLE ARMÉE D'ALEXANDRIE. — CONCLUSION FINALE.

Au mois d'août de la même année, nous vînmes mouiller dans le port de Modon. Les temps étaient changés; la cité littorale, siège du quartier-général de l'armée d'Ibrahim, ne retentissait plus des cris de vengeance et des chants de victoire. La fortune avait trahi les hautes espérances du pacha de la Morée; il avait versé du sang abhorré, mais son armée

avait péri, et les ordres d'Alexandrie lui intimaient de nouveau l'obligation qu'il avait contractée en face du monde, de conquérir le vaste pachalik du Péloponèse.

Depuis mon départ de Modon, il s'était passé de grands évènemens; tous étaient de nature à prouver au généralissime des Arabes qu'il avait à combattre un peuple désespéré; qu'il n'était plus possible de le corrompre par des promesses d'indulgence et de pardon, qu'on avait tant de fois violées. Il fallait songer à continuer la guerre d'extermination jusqu'à ce que l'un des deux partis s'avouât vaincu, aveu que l'on ne devait point attendre de ceux qui n'avaient que la mort en perspective.

Au reste, Ibrahim, moins encore que les chefs de Constantinople, ne méritait aucune concession; sa conduite qu'il voulait, dès le principe, décorer d'un vernis de politique

européenne, ne fut qu'un mélange de mensonge et d'hypocrisie, de générosité apparente et de stupide férocité.

Les défenseurs de Navarin luttèrent avec une constance héroïque contre les forces réunies des Arabes; ils allaient céder aux promesses fallacieuses d'Ibrahim, lorsque des membres du gouvernement provisoire, imitant la conduite de leurs aïeux, vinrent sur le rocher de Sphacterie, dans Navarin même, et réchauffèrent l'enthousiasme des assiégés au moment de s'éteindre. La place tint encore quelque temps, néanmoins, les maladies, la misère, le délabrement de la forteresse et le manque des munitions de guerre, semblaient commander un arrangement quelconque. Ibrahim fut le premier à leur proposer une capitulation honorable, par laquelle les assiégés sortiraient de la ville avec leurs armes, leurs bagages et leurs femmes; qu'on

respecterait tout et qu'on ne violerait rien. Les commandans de Navarin s'assemblèrent pour délibérer; tout les poussait à consentir à un arrangement qui ne les déshonorait point, puisque leur longue résistance, avec aussi peu de ressources, était la preuve indubitable de leur dévoûment à la cause de la liberté. Ce qui était pour les assiégés un sûr garant de la bonne foi d'Ibrahim, c'est que, durant le siège, il leur avait fait proposer de leur fournir des vivres et des munitions : générosité surnaturelle qui aurait lieu d'étonner si nous ignorions que M. Sève avait voulu renouveler, pour le nouveau souverain de la Grèce, la conduite de notre bon Henri, forcé de combattre et de nourrir son peuple.

D'ailleurs, l'île de Sphacterie était évacuée; les membres du gouvernement avaient été forcés, en toute hâte, de se rembarquer pour se soustraire aux attaques des frégates

ennemies qui s'approchaient du fort. Le vertueux Tsamados, s'était sacrifié volontairement pour sauver la vie aux chefs de la nation. Enfin les papas grecs, renfermés dans les murs de Navarin, et qui, par le fanatisme religieux joint à un ardent amour de la liberté, avaient été l'âme de la résistance, désespéraient de leur influence pour augmenter les efforts des combattans. On accepta la capitulation, et les portes furent ouvertes aux Arabes. Les assiégés, vêtus de haillons, sortirent : Ibrahim eut des égards pour leur infortune; il leur donna du pain en leur faisant jurer de ne plus porter les armes contre leur maître. Les Arabes même furent touchés de compassion, et l'on cite, de leur part, des traits de pitié.

Toujours conseillé par Soliman, Ibrahim viola la capitulation; il s'empara de l'évêque de Modon, du capitaine Hadgicristo, et les garda en

ôtage dans son camp. Cette conduite inique arracha des pleurs aux vaincus; ils se répandirent dans la Grèce, et leur indignation, jointe au souvenir des vertus de leur évêque, firent de nombreux partisans à la révolution. Les papas de la Morée, qui sont toujours en grand nombre, furent alors plus que jamais les promoteurs des idées guerrières, et leur ministère ne se borna plus qu'à pousser l'imagination des jeunes Grecs, à marcher contre les vils ennemis de la Croix.

Ibrahim, ivre de son triomphe qui ne lui avait coûté que du temps, s'élança comme la foudre dans la Morée. Il était impatient d'étonner le monde, la Sublime-Porte et les généraux qu'elle entretenait à pure perte dans le Péloponèse.

Heureusement il fut trompé dans son rêve d'ambition, les chefs de Klephtes lui résistè-

rent ; les braves Palicars, accoururent de tous les coins de la Morée, et tandis que le conquérant, traversait les gorges des montagnes, il voyait moissonner ses Arabes sans pouvoir venger leur mort. Soliman accusait de lâcheté une telle bravoure; il souhaitait vivement une bataille rangée, mais la chose était impossible ; et tandis qu'après des efforts inouïs, il croyait obtenir un engagement en règle, soudain ses calculs étaient trompés, par la disparition rapide des Grecs montagnards.

L'impuissance d'Ibrahim alluma sa rage ; tous ses transports de haine et de vengeance, survinrent avec le nouvel accès de sa maladie nerveuse ; la vue du sang répandu sembla consoler ses tourmens, et il ne marqua sa route jusqu'à Tripolitza, que par les flammes et la mort. Je ne puis décrire les divers combats que les deux partis livrèrent dans cette circonstance ; personne ne le peut. Les nou-

velles qui arrivaient de la Grèce en Europe étaient fausses et exagérées ; Ibrahim ne fut jamais vainqueur, comme on le disait pompeusement; il ne fit que verser du sang innocent, et brûler des villes, des villages qui imploraient sa clémence et reconnaissaient son autorité. Ce serait déshonorer la vraie bravoure, que de l'assimiler à la fureur des tigres.

Ibrahim avait vu décimer son armée, mais les turcophiles n'en disaient rien; sans doute ils l'ignoraient avec l'Europe entière. Seulement le généralissime conseillé sans doute par les Européens, crut mettre le sceau à son élévation au grand Pachalik de la Morée, en se faisant nommer pacha, sur les murs fumans de Tripolitza. Singulier spectacle pour les vivans, que de voir réaliser l'antique fiction de la mort, régnant sur des ruines et des cadavres !

Quoi qu'il en soit on publia avec une description orientale la pompe et la magnificence de la cérémonie. Il n'en fut rien : ce n'était qu'une œuvre de politique, par laquelle on se proposait de tromper l'univers; de raffermir les conseils des rois dans la haute opinion des Arabes; enfin d'éblouir et de confondre par un acte solennel, le gouvernement provisoire de la Grèce, qui devait, selon Ibrahim, être anéanti, par la publication de sa souveraineté.

Cette manière de subjuguer les esprits était sans effet; les principales places fortes de la Grèce étaient approvisionnées et bien défendues; les bandes de Klephtes et de Palicars s'accroissaient à proportion des meurtres et des pertes d'Ibrahim. Ainsi, quand l'Europe désespérait de la Grèce, les Grecs seuls étaient plus forts et plus aguerris que jamais.

Vers le milieu de l'année 1825, Ibrahim se

retira avec les débris de son armée, vers le littoral de la Morée, et se confina dans les places fortes que la Turquie possède, telles que Calamatta, Nisi, Coron, Modon et Navarin.

Le souvenir toujours présent de ses pertes avait envenimé la haine qu'il avait jurée contre les Grecs; plus que jamais il sentit cette soif de vengeance, qui le tourmente, lorsque des contrariétés majeures suscitent les accès de sa maladie. Ainsi tandis que la dyssenterie, les fièvres et surtout le fléau dévastateur de la peste, sévissaient avec une inconcevable fureur sur ses Arabes, lui, tout entier attaché à sa proie, il attendait, les yeux fixés vers l'horizon d'Alexandrie, la flotte de Méhémed, chargée d'esclaves armés, pour recommencer un nouvelle campagne.

Ibrahim avait d'abord fixé son séjour à

Modon, ville importante par le bon état de ses fortifications, et à l'abri desquelles, le satrape de la Morée espérait n'avoir rien à craindre des Hellènes. Deux motifs le portèrent à l'évacuer; d'abord la peste qui moissonnait les Arabes: les malades atteints de cette funeste contagion, refusaient toute espèce de secours; dans une sorte de manie qui centuplait leurs forces, ils couraient, renversant tout ce qui s'opposait à leur passage, et venaient mourir pour la plupart dans les convulsions sur le rivage de la mer. On conçoit qu'une telle population pût devenir nuisible; aussi le prudent Ibrahim porta-t-il dans des murs ignorés, les méditations des son désespoir.

Un second motif qui tendit à l'éloigner encore plus de Modon, c'est que malgré ses tours et ses remparts, on n'y était pas tout-à-fait à l'abri des expéditions hasar-

dées, mais souvent heureuses des marins Hellènes. On venait d'en faire l'horrible épreuve. Des navires grecs, bravant les nombreuses bouches à feu de Modon, étaient venus jusque dans le port, incendier une frégate turque et divers bâtimens de transport autrichiens. Les terribles Hellènes dans leurs canots, moissonnèrent d'un trait, ceux qui pour fuir une mort inévitable, s'étaient jetés à la mer pour gagner le rivage. Cette scène de carnage eut lieu pendant les ténèbres d'une profonde nuit, et confirme ce que nous avons dit plusieurs fois, que les actes de bravoure dont les Grecs ont marqué les annales de leur résurrection, sont des prodiges d'héroïsme et de dévoûment.

Ainsi finit cette campagne de deuil et de sang; les annales des grands crimes, n'ont point d'horreur qui puissent être opposées à toutes celles qu'inventa le génie féroce d'Ibra-

him. Aucun général arabe ne se distingua par des exploits dignes d'être cités; le laurier de la gloire ne fleurit point arrosé par le sang de l'innocence égorgée. Mari seul, ex-officier Corse, fut à-la-fois généreux et brave; il obtint pour preuve de la reconnaissance d'Ibrahim, le commandement de Modon. Puissent les nouvelles opérations que le satrape de la Morée doit bientôt diriger contre les places fortes du littoral, échouer devant le patriotisme et le courage des Hellènes! Puisse le voyageur qu'amènera bientôt en Grèce, le vent d'Ionie, chercher en vain l'étendard sanglant de Mahomet! Puisse enfin la croix d'Orient, radieuse et triomphante, plantée sur le croissant renversé, briller encore au-dessus des tours immortelles de l'antique et moderne Hellénie!

NOTE

SUR LORD BYRON.

Lord Byron avait choisi le couvent des Franciscains d'Athènes pour sa demeure de prédilection, lorsque, tourmenté par le démon de son cœur, il vint accompagné de son *Childe Harold*, évoquer l'ombre des générations éteintes, et gémir sur le sort des enfans de la Grèce. Le père Paul d'Ivrée avait trouvé grâce devant le mystérieux poète; son âge, son ministère et sa douceur lui avaient tellement conquis l'affection du lord, que celui-ci ordinairement énigmatique dans tous ses rapports sociaux, s'abandonnait avec lui à toutes les bizarreries de son caractère. Avide de tout ce qui se rapporte à Byron, j'aimais beaucoup à entendre le père Paul me faire le récit des moindres particularités dont il avait été le témoin durant le séjour du lord aux

Franciscains. Le lecteur me saura gré, peut-être, de transcrire une de ces conversations. C'est le supérieur du couvent qui parle. « Byron habitait la ville d'Athènes, il en avait plusieurs fois parcouru les monumens, lorsque la satiété qui naissait en lui de tout ce qui le frappait trop vivement, s'empara de son cœur, et dès-lors il devint plus que jamais silencieux et triste. C'est dans un de ces jours d'une profonde mélancolie qu'il vint, en plein midi, frapper au couvent; il demande à parler au supérieur; on le conduit à la porte de ma chambre, il entre, et nous sommes en présence. Sa vue m'inspira une sorte de pitié mêlée de terreur; je me rappelai involontairement les derniers mots d'une conversation qu'il avait eue avec moi : « Vous ne pouvez me convaincre, je demeure athée». A l'aspect du lord je me lève, il vole vers moi, et avec le ton du plus vif attendrissement, il me supplie de lui permettre d'habiter une de nos cellules, de manger avec nous, de l'arracher à l'ennui qui empoisonne le peu de jours qui lui restent encore. Il me serrait les mains en m'appelant son père; les boucles de sa chevelure

dégouttantes de sueur couvraient son front, sa physionomie était pâle, ses lèvres frémissaient et son regard, pénible à supporter semblait dire : « Ayez pitié de mon sort ». Il fut convenu qu'il habiterait le couvent. Cette réponse le toucha peu, un souvenir douloureux le dominait tout entier. Malgré que je connusse par expérience combien les paroles consolantes avaient peu d'effet sur lui, j'osai lui demander la cause de sa tristesse.

« Mon père, tous vos jours, dit-il, se ressemblent; et moi je ne cesserai point d'être voyageur. — N'avez-vous point une patrie? Si le sentiment de son absence cause vos chagrins, leur terme est en vous : Partez d'Athènes, mes prières et mes vœux vous suivront en Angleterre. — Ne me parlez jamais de l'Angleterre; j'aimerais encore mieux traîner la chaîne de mes malheurs sur les sables de la Lybie, plutôt que de revoir les lieux empreints de la malédiction de mes souvenirs. L'injustice des hommes m'a rendu l'Angleterre odieuse; elle a mis un monde de séparation entr'elle et moi : cependant, après la mort de

l'homme, s'il est vrai que l'essence de sa vie, que l'on appelle âme, survive à ses passions, je me fais une joie anticipée de l'habiter comme un pur esprit. Ce mystère n'est connu que de Dieu. — Je ne veux point percer le secret qui vous éloigne à jamais de votre patrie; pourtant raffermi, comme je le vois, dans l'intention de ne la revoir jamais, créez-vous des habitudes qui, occupant votre pensée sans l'exalter, la ramènent par degrés aux choses de la terre. Dieu a créé l'homme pour son honheur, c'est sur la terre qu'il doit le chercher, et l'intelligence dont il l'a doué est l'instrument qu'il faut mettre en œuvre pour le trouver. Est-ce la faute du Créateur si les hommes, égarés par de fausses doctrines, méconnaissent le but de la création en appliquant leurs pensées à la recherche des mystères pour lesquels Dieu n'avait point prédestiné leur intelligence. Pensez-vous que la paix du cœur et la santé du corps puissent être le partage de celui dont la vie est perpétuellement en contradiction avec celle du commun des hommes. En doutant de l'infinie puissance de Dieu, seule base du bonheur en ce monde, on dénature

sa raison, et l'homme inscrit sur la liste des athées doit être nécessairement malheureux. — Athée, athée! voilà donc le but de vos consolations.... c'est ainsi que vous accueillez celui que vous appelez votre fils; c'est pour le convaincre qu'il n'est plus de bonheur pour lui. Ministre du Dieu qui lit dans le cœur des hommes, apprenez enfin qu'il est au-dessus de vos facultés de reconnaître un athée, alors même que sa bouche vous en fait l'hypocrite aveu. Non, un athée dans toute l'étendue du mot, est impossible à trouver; admettre son existence, c'est outrager le souverain des mondes qui, dans la perfection de son plus bel ouvrage n'a point oublié d'y graver le nom de son immortel auteur. Les passions qui transportent les âmes hors d'elles-mêmes peuvent bien un moment leur susciter des doutes; mais lorsque dans le fond de sa conscience l'athée s'interroge sincèrement, l'évidence d'un Dieu confond son incrédulité, et la vérité de sentiment qui remplit sa pensée, l'absout à ses yeux du crime d'athéisme. O mon père! il vous est facile de ne jamais murmurer contre l'auteur de votre être, vous

qui dans la douce quiétude d'une vie exempte d'orages, avez désormais acquis la conviction que tous les soleils de votre vieillesse éclaireront à vos yeux les mêmes scènes de la veille. Moi, jeté sur la terre comme un enfant déshérité, créé comme tous les hommes pour sentir la félicité et ne devant la trouver jamais, j'erre de climats en climats, en couvant dans mon âme les germes de mon éternelle infortune. Depuis que la raison a développé en moi le sentiment de mes misères, rien encore n'a tempéré l'amertume du malheur. Nourri de la haine des hommes, trahi par ceux mêmes dont je comparais la douceur à celle des anges; atteint d'un mal incurable qui a moissonné mes pères; dites-moi, homme de la vérité! si des murmures échappés au sein du désespoir peuvent caractériser un athée et attirer sur lui tous les fléaux de la colère du ciel. Oh! malheureux Byron, si après tant d'épreuves mortelles on te ravit ta dernière espérance de salut... eh bien.... ici la voix du lord expira, une idée le domina subitement et cette idée était relative à l'état de sa santé, dont il désespérait depuis que son

corps avait acquis de l'embonpoint. Il avait observé que tous les membres de sa famille, parvenus à cette époque de la vie où les formes humaines sont le siège d'une nutrition plus active, mouraient d'apoplexie, et ce fatal oracle émané de sa pensée endolorée l'agitait sans cesse.

«Les exercices fréquens auxquels il s'adonnait avec une espèce de fureur, n'avaient d'autre but que celui d'user un excès de santé dont le spectacle incommode effarouchait son imagination. L'exercice du cheval, la natation, les courses à pied remplissaient souvent ses journées ; mais vainement chercha-t-il à détruire sa belle constitution. Voyant tous ses efforts inutiles, il adopta l'usage du vinaigre dont il buvait des doses effrayantes.

«Le morne silence du lord dura près d'un quart d'heure; tout-à-coup il se lève de son siège avec vivacité et parcourt ma chambre en s'arrêtant devant des gravures chrétiennes qui la décorent. Un instant après il vient à moi et me dit : Vous souvient-

il que vous m'avez promis il y a un mois, de me donner certaine chose que vous possédez? — Je possède bien peu, et ce peu n'a rien qui puisse vous tenter; toutefois si je suis assez heureux pour avoir en ma puissance quelque chose qui m'assure une place dans votre souvenir, parlez.... — J'ai retenu tous les mots de votre réponse, s'écria-t-il avec vivacité, et vous ne pouvez plus rien me refuser; alors il s'avança vers un coin de ma chambre, et détachant un beau crucifix que j'avais rapporté de Rome, il le mit dans mes mains. Je l'offris à Byron en lui disant : « Voilà le consolateur des infortunés » ; il le prit avec transport et le baisant plusieurs fois, il ajouta avec des yeux baignés de larmes : « Mes mains ne le profaneront point long-temps, et ma mère sera bientôt le gardien de votre précieux souvenir. »

FIN.

LIBRARY
SEP
27
1977
UNIVERSITY OF ILLINOIS

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

BRIEF
DF
0009202

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 08 04 08 008 9